

SOUVENIRS

D'UN

ENFANT DU PEUPLE.

V

ŒUVRES DE MICHEL MASSON.

LES CONTES DE L'ATELIER.	4 vol. in-8.
UNE COURONNE D'ÉPINES.	2 vol. in-8.
NE TOUCHEZ PAS A LA REINE.	1 vol. in-8.
SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE. . .	6 vol. in-8.
UN CŒUR DE JEUNE FILLE.	1 vol. in-8.
VIERGE ET MARTYRE.	2 vol. in-8.
LA LAMPE DE FER.	2 vol. in-8.
ALBERTINE.	2 vol. in-8.
THADÉUS LE RESSUSCITÉ, en société avec M. AUGUSTE LUCHET.	2 vol. in-8.
LE MAÇON, en société avec M. RAYMOND BRUCKER.	4 vol. in-12.

Ce dernier ouvrage a été publié sous le pseudonyme de MICHEL RAYMOND.

NOTA. **M. MICHEL MASSON** n'a pas participé à la collaboration des autres ouvrages publiés sous le nom de MICHEL RAYMOND.

IMPRIMERIE D'AD. EVERAT ET Cᵉ
rue du Cadran, 14 et 16.

SOUVENIRS

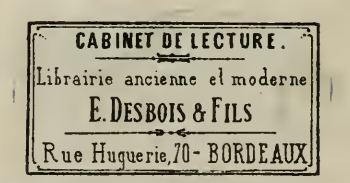
D'UN ENFANT

DU PEUPLE,

PAR

Michel Masson.

V



PARIS,

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR

DES MÉMOIRES DU DIABLE, PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ,

7, RUE VIVIENNE.

1859

JEAN-CHRISTOPHE.

SUITE.

VIII.

Visite domiciliaire.

Si fugitives qu'on les soupçonne, les impressions de la jeunesse laissent souvent dans notre mémoire une trace durable. Or, parmi ceux qui veulent bien prendre le temps de me lire, peut-être est-il quelqu'un qui n'a pas entièrement perdu le souvenir, je ne dirai pas de sa pre=

mière faute, mais du premier mouvement de honte qu'il éprouva au moment de l'aveu d'une faute commise? Comme celui-là aura sans doute aussi gardé quelque débris du précieux trésor de sa candeur native, mieux qu'un autre il me comprendra; aussi, n'en déplaise à personne, c'est à lui que je m'adresse.

On le sait : plus d'une fois, durant ma longue veillée chez les frères de Marie-Georges, un remords anticipé, touchant l'emploi coupable de mon temps, était venu me saisir à l'esprit et au cœur, et me solliciter prudemment de faire retraite; mais, tantôt l'intérêt puissant que le récit de Réné nous inspirait, tantôt la gracieuse apparition de jeune fille que je vous ai dite, dissipait le nuage dont les reproches de sa conscience avaient chargé mon front, et me faisaient oublier l'heure et le devoir.

Je partis enfin, et, quelque temps encore, la douce préoccupation que j'emportais avec moi, cette délicieuse hésitation d'un amour à peine éclos qui, ne sachant, au juste, à laquelle

s'en prendre pour aimer, flotte, indécis, de celle-ci qui l'attire à celle-là qui le retient ; ce doute charmant du cœur qui ne s'appartient plus et n'est encore à personne, suffirent pour occuper si bien ma pensée, que, cheminant toujours, je ne m'apercevais pas de la distance que j'avais parcourue.

Mais lorsque, après une heure de marche, inquiet de savoir où j'en étais de ma course, j'eus, pour ainsi dire, jeté un voile sur la double image de mes jolies tourmenteuses, et donné trève au double penchant qui semblait, en moi, plutôt vouloir se confondre que se combattre ; lorsque, interrogeant la route que je devais suivre, je reconnus que j'étais dans ma rue, à quelques pas seulement de l'hôtel du marquis de Marthenais, alors mes douces illusions s'évanouirent. Adieu, mes bons amis de la grille de fer! adieu, Marie-Georges et Jeannette! Je ne vis plus rien que ma faute, et je m'arrêtai, saisi d'effroi, devant son énormité.

Je rougis par avance des reproches dont on

allait m'accabler ; puis, m'exagérant ma culpabilité, partant la colère de mon maître, un frisson me passa par tout le corps, et je sentis le cœur me manquer ; car je crus entendre M. de Marthenais me crier : « Jean Christophe, qu'as-tu fait de ta nuit ? » d'une voix aussi terrible que dut l'être la voix de Dieu, quand il cria au premier coupable : « Adam, qu'as-tu fait de ton innocence ? »

Sans doute vous me direz que c'était pour trop peu me mettre en si grands frais de terreur et de remords ; mais, soyons justes, en pouvait-il être autrement ? Je n'avais pas encore atteint ma dix-huitième année, je n'étais guère à plus de trois jours de la vie paisible et régulière du toit paternel ; élevé dans l'exemple du bien, je n'avais pas de mesure exacte pour calculer rigoureusement l'étendue du mal ; pour celui qui ne s'est encore miré que dans les eaux tranquilles d'un lac, toute rivière un peu rapide est un torrent furieux. Et, d'ailleurs, pourquoi n'avouerais-je pas ici que je suis naturellement enclin à l'exa-

gération? Certes, c'est un défaut qui ne laisse pas que d'ajouter quelquefois à nos chagrins; oui, mais aussi, comme il aide souvent au bonheur!

Cependant, quelque effrayant que fût l'orage qui me menaçait au retour, encore valait-il mieux rentrer à la maison que d'aggraver la faute en prolongeant mon absence.

Je me résignai donc à subir la mauvaise réception que je m'étais préparée volontairement; mais en même temps je redoutais si fort le premier moment de l'entrevue, que j'aurais payé de je ne sais quel sacrifice tout ce qui aurait pu le retarder, ne fût-ce que d'une heure. Pourtant j'allais tout droit devant moi, baissant la tête pour cacher ma rougeur, et me tenant le cœur à deux mains, tant il me battait fort. J'allais, dis-je, ainsi, et déjà j'avais traversé la petite cour de l'hôtel, quand, au bas de l'escalier, un voisin m'arrêta :

— Comment, c'est vous, me dit-il, vous êtes donc libre?

— Libre? répétai-je, je ne vous comprends pas.

— Et votre maître l'a-t-on relâché aussi?

— Expliquez-vous mieux, repris-je, je ne sais ce que vous voulez dire.

Alors, en quelques mots, le voisin m'apprit que, depuis la veille au soir, le citoyen Félibien Givannes, ci-devant marquis de Marthenais, avait été saisi dans son lit et conduit en prison par une escouade d'agents de police.

Je m'en accuse humblement : mon premier mouvement fut un mouvement de joie, une espèce d'action de grâce envers le Seigneur pour le remercier de ce qu'il m'épargnait ainsi et l'humiliation d'une semonce, et l'embarras pénible d'une justification, et la honte plus pénible encore d'un aveu. Mais cette satisfaction égoïste, que je me reproche encore aujourd'hui, ne me dura que le temps nécessaire pour bien comprendre la valeur de ces mots, *visite domiciliaire, saisie, emprisonnement*. Dès que j'eus pleine conscience de la fâcheuse situation dans

laquelle se trouvait mon protecteur, ce qu'il y avait chez moi de bonne nature reprit le dessus, et je m'écriai en joignant les mains :

— Oh, mon Dieu ! un pareil malheur à mon pauvre maître ! Oui, je voudrais que cela ne lui fût pas arrivé, quand bien même il aurait dû me battre !

Je ne sais si ce regret charitable me sera compté par celui qui tient, là-haut, le grand livre de nos bons et de nos mauvais vouloirs ; mais je puis affirmer qu'il fut aussi sincère que ma méchante joie de tout à l'heure avait été vive.

Mince personnage que j'étais, je dois dire, pour l'intelligence de la scène, qu'on faisait d'ordinaire si peu attention à mes allées et à mes venues que, personne n'ayant remarqué mon absence de la veille, chacun, dans le voisinage, supposait que j'avais été emmené prisonnier en même temps que mon maître ; aussi le voisin qui venait de m'arrêter au passage fut-il tout étourdi de mon exclamation de surprise et de douleur.

En me parlant de l'arrestation du marquis de Marthenais, ce brave homme espérait, non pas m'apprendre une nouvelle, mais bien obtenir de moi des renseignements positifs sur la véritable cause d'un événement qui faisait grand bruit dans le quartier.

Tel est, sur certains tempéraments, l'empire de la curiosité, que, bien souvent, elle leur fait oublier toute prudence. Ainsi en était-il du voisin dont je parle; car, au risque de se compromettre par un entretien prolongé avec un suspect de ma sorte, et cela, dans un temps de commissions spéciales, où l'obéissance passive, faisant fonctions de grand-juge, déportait sauf erreur, fusillait sur un doute; à tout risque, dis-je, mon voisin, jaloux de savoir mieux que les autres à quoi s'en tenir sur cette nouvelle rigueur de la police consulaire, voulut profiter du hasard de notre rencontre au pied de l'escalier, et, ne se payant pas de mes dénégations qu'il croyait calculées, il me retint à toute force sur les premières marches. Là, m'accablant de questions,

me fatiguant de prières, il s'y prit de mille façons pour me contraindre à lui avouer ce que je ne savais pas.

Quant à moi, dès qu'il m'eut brusquement révélé l'arrestation de mon maître, non moins dévoré d'inquiétude qu'il l'était lui-même de curiosité, je ne répondis à tout ces : — Pourquoi ? Comment? D'où vient ceci? que par des: — Est-il possible? En vérité? Contez-moi donc cela.

Ainsi, tous deux, faisant assaut de phrases interrogatives qui ne satisfaisaient en aucune sorte notre mutuel besoin d'éclaircissements, d'une part, le voisin donnait au diable ma soi-disant discrétion, tandis que, de mon côté, je maudissais son interminable parlage qui ne m'apprenait rien.

Obstinés l'un et l'autre à notre rôle de questionneur, cet entretien sans résultat menaçait de se prolonger indéfiniment, lorsqu'un incident que nous étions loin de prévoir vint tout à coup l'interrompre.

— Allons, jeune homme, quand vous voudrez ; on vous attend ! me dit une voix que je crus reconnaître.

Au moment où je me retournais pour envisager celui qui venait de parler, je sentis une large main me tomber sur l'épaule en signe de prise de possession de ma personne.

Alors une sueur froide m'inonda de la tête aux pieds, car, aussi bien que la voix, je reconnus la main de celui qui, trois jours auparavant, m'avait enlevé de vive force dans la rue et poussé dans un fiacre, pour me conduire, sous bonne garde, au bureau permanent de la très-redoutable préfecture de police.

Rappelé tout à coup à de trop mauvais souvenirs pour avoir le courage de contempler mon espion en face, mes regards, en cherchant à se détourner de cet homme, se portèrent, par hasard, au plus haut de la rampe. A ma grande stupeur, je m'aperçus que, d'étage en étage, l'escalier était respectablement garni de ces mes-

sieurs à grosses cannes qui m'avaient fait escorte et double haie quand je descendis de voiture dans la cour des prisons.

Le voisin voyant, mais trop tard, qu'il ne faisait pas bon à jaser avec moi, se disposa à s'éloigner en disant : Quel dommage!

Je n'ai jamais su positivement si cette expression de regret avait trait à son désir curieux qu'il m'était impossible de satisfaire, ou bien si elle ne partait pas d'un bon cœur sensiblement affecté de ma mésaventure. Toujours est-il, qu'à l'instant où le voisin fâché exclamait de la sorte, un second agent de police, venu droit à lui, lui barra le chemin et le saisit au collet.

— Halte là! mon camarade, lui dit-il, on ne sort pas d'ici sans ma permission!

Assez inquiet d'une telle défense, d'abord mon bavard resta bouche close et promena sur l'espion des regards à peu près hébétés; mais bientôt après, s'imaginant que celui-ci n'avait

voulu que plaisanter, il lui sourit d'un faux air d'intelligence.

— C'est juste, balbutia-t-il, la politesse veut qu'on demande excuse quand on se trouve sur le chemin de quelqu'un. En ce cas, permettez...

Et aussitôt il voulut passer outre.

— Non pas! reprit l'autre en le retenant toujours, à présent que j'ai mis la main sur vous, il m'est impossible de vous lâcher. D'ailleurs vous êtes de trop bonne prise pour qu'on vous donne sans plus d'examen la clef des champs; ainsi ne vous débattez pas inutilement, vu que ça ne servirait qu'à vous faire faire du mal.

— Mais laissez-moi donc! disait le voisin de plus en plus impatient de se tirer des griffes de l'espion, je suis pressé; je n'ai pas le temps de rire, ma femme m'attend pour déjeuner.

— J'en suis désolé, mon camarade, mais votre femme déjeunera sans vous aujourd'hui,

attendu que nous avons un petit voyage à faire ensemble.

— Voyager avec vous? miséricorde! et où cela?.. et pourquoi?

— Où cela? répéta d'un ton goguenard l'impitoyable agent de police, c'est ce que vous saurez quand nous serons à destination. Pourquoi? ajouta-t-il, parce qu'il est impossible qu'un citoyen qui se plaît tant à causer avec les conspirateurs n'ait pas quelque chose de fort intéressant à dire au juge d'instruction.

Ce fut ainsi qu'il me fut révélé que j'étais un conspirateur. Sur ce point ma conscience était bien tranquille et cependant je tremblais

Après quelques réclamations en pure perte, de la part de l'innocent voisin, son robuste saisisseur le fit pirouetter sur les talons et l'entraîna hors de l'hôtel.

Comme depuis ce jour je n'ai pas eu le bonheur de le rencontrer, j'ignore s'il sortit

heureusement de cette fâcheuse affaire; mais puisse-t-il en avoir été ainsi que je le désire, et, alors, je me plais à croire que, grâce à cet accident, le jaseur, guéri de la manie d'interroger, aura traversé sans autre malencontre nos mille et un mauvais jours de révolutions et de restaurations diverses, durant lesquels le soupçon, comme un mal contagieux, atteignit tant d'honnêtes nullités, tant de sots inoffensifs, qui, vraiment, ne méritaient pas qu'on prît la peine de les persécuter.

Mais retournons à nos orges, bonnes gens, comme dit le gros fermier de Chanceaux quand il se surprend à parler de ce qui ne le regarde pas. A propos du fermier de Chanceaux, si Dieu le permet, je vous raconterai un jour l'histoire de son grand père, inépuisable diseur d'anecdotes qui n'oublie jamais, pour captiver l'attention de son auditoire, de commencer chacun de ses récits par ces mots : Dans le temps que j'étais roi !

Annihilé, pour ainsi dire, à force de surprise,

d'affliction et d'effroi, je me laissai machinalement conduire par l'agent de police jusque dans l'appartement du marquis.

Toutes les portes étaient ouvertes.

Les meubles en désordre, les papiers épars sur le parquet, des tiroirs posés çà et là et dont quelques-uns étaient fracturés à la serrure, témoignaient de la violence que les délégués subalternes de l'autorité avaient déployée dans l'exécution de leur mission de rigueur.

A en juger à l'air de lassitude et au profond assoupissement de trois de ces messieurs couchés : celui-ci tout botté sur le lit du maître ; celui-là sur un simple matelas étendu par terre ; cet autre, entre deux chaises renversées qui lui faisaient oreiller d'une part, et de l'autre point d'appui pour ses talons, on devinait que les recherches de la police, commencées dès la veille, avaient dû se continuer fort avant dans la nuit.

L'aspect de ce remue-ménage dans un appar-

tement d'ordinaire si bien tenu, si coquet même, me causa un serrement de cœur impossible à décrire. Ce fut pour moi comme une révélation du sentiment d'horreur qu'inspire le sacrilége à celui qui voit métamorphosée en étable la chapelle où la veille il est venu prier. Puis, j'éprouvai un si profond sentiment d'indignation contre le malotru qui foulait insolemment de son uniforme et de ses bottes le beau lit de mon marquis, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en allant à lui pour l'obliger à se lever :

— Mais c'est une horreur de se coucher là-dessus tout habillé! ôtez-vous donc de là! vous n'avez pas le droit!

Il n'en fallait pas davantage pour exciter au plus haut point la gaieté des sinistres occupants du logis. Le bruit de ma voix réveilla ceux qui dormaient; elle attira dans la chambre ceux qui faisaient le guet aux portes; et, après informations prises par les survenants du motif de ma colère ridicule, parce qu'elle était impuissante,

je devins, durant un bon quart d'heure, l'objet des railleries, le but des joyeusetés épigrammatiques des citoyens-mouchards dont j'étais entouré.

L'arrivée d'un officier de police de plus haut grade que ceux-ci mit fin à cet accès de belle humeur. Les rieurs, rappelés à leur devoir, s'empressèrent autour du nouveau venu, qui, m'ayant aperçu, me sourit d'un air affable, comme s'il avait voulu me dire : — Je suis bien aise de vous voir. — Ensuite il chuchota avec les autres, mais si bas, que je ne pus rien entendre de ce qu'ils se disaient.

On remit à l'officier une masse de papiers assez considérable, qu'il examina d'un coup d'œil rapide, mettant ceux-ci à droite, ceux-là à gauche sur le bureau de M. de Marthenais; jetant à terre ceux qui ne lui convenaient pas. Il accompagnait son triage de paroles telles que celles-ci : A consulter ! — Justificatives ! — Douteuses ! — Pour mémoire !

C'était ces dernières feuilles qu'il faisait vol-

tiger dans la chambre ; mais à mesure qu'elles tombaient, l'un de ses agents se hâtait de les ramasser et de les serrer dans un sac de toile étiqueté.

Je vis bientôt que nos gens étaient loin d'avoir fini d'instrumenter ; car, sur un ordre de leur chef, ils recommencèrent leurs recherches, mais si minutieusement cette fois, qu'ils allèrent jusqu'à lever les feuilles du parquet, jusqu'à démonter les glaces pour interroger l'intérieur des panneaux ; enfin, je les vis déplacer, pièce à pièce, le chambranle de la cheminée, et l'on eut dit, à voir leur zèle inquiet, qu'ils soupçonnaient qu'un conspirateur avait pu se cacher sous sa table de marbre ou derrière les pilastres qui la supportaient.

Tandis que ceci se passait, et que, muet spectateur de cette scène de destruction, je les contemplais d'un œil inintelligent, car mon esprit fatigué, découragé de s'interroger en vain, ne cherchait plus à comprendre ; tandis que, immobile dans un coin du cabinet de travail de

mon maître, j'attendais du temps ou du hasard l'explication de ce bouleversement étrange, l'officier de police s'était assis devant le bureau à la même place où, durant trois séances, j'avais écrit, sous la dictée de M. de Marthenais, cette sorte d'introduction à l'histoire du ménage de notre docteur Chanmergy.

Il commença par placer dans leurs dossiers respectifs les papiers qu'il venait de trier; puis, s'étant tourné vers moi, c'est le plus poliment du monde qu'il me pria de venir m'asseoir à côté de lui.

J'obéis avec une sorte d'hésitation; car, en même temps que sa voix m'attirait, son regard me retenait à distance. Malgré l'apparente douceur de cet homme, il y avait dans son sourcillement continuel quelque chose qui repoussait la confiance, que visiblement son sourire s'étudiait à provoquer.

Quand je me fus assis auprès de lui, comme il le voulait, il me prit la main et m'appela son jeune ami; il me parla longuement de l'intérêt

que mon âge et mon air de candeur lui inspiraient; il m'invita à ne pas m'effrayer de cet appareil de la justice préventive, et à répondre avec sincérité aux questions qu'il ne m'adresserait, du reste, que par pure formalité et seulement à titre de renseignements. Ce n'était pas, me disait-il, un interrogatoire qu'il voulait me faire subir, c'était une simple causerie tout amicale qu'il me proposait. Aussi comptait-il sur la franchise, qui sans doute m'était habituelle, pour lui parler comme j'aurais en pareille circonstance parlé à mes parents. D'ailleurs, se demandait-il, pourquoi, innocent comme je devais l'être de tout ce qui s'était passé, me refuserais-je à lui dire toute la vérité, maintenant surtout que la justice se trouvait suffisamment éclairée, et que mes réponses ou mon silence ne pouvaient compromettre M. de Marthenais, dont le sort était irrévocablement fixé.

— Comment fixé? Quel sort était le sien? L'avait-on rendu à la liberté? Ne devait-il plus

sortir de prison? Voilà ce que j'aurais bien voulu demander à l'officier de police; mais, d'une part, ma timidité naturelle, et de plus le soin que prenait mon interrogateur de ne me laisser, dans la conversation, que juste ce qu'il fallait de place pour y glisser le oui ou le non qu'il voulait obtenir de moi, suffisaient pour retenir l'élan de ma trop juste curiosité.

Il m'allégua une foule de raisons presque morales, pour m'encourager à lui révéler les secrets du ci-devant marquis : secrets que je n'avais pas grand mérite à lui taire, puisque ma discrétion ne tenait qu'à mon ignorance. Je ne rapporte pas ici les paroles miellées, les choses flatteuses pour ma vanité dont il enveloppait ses questions les plus perfides. Tantôt il allait droit au but, mais en me parlant avec chaleur du soin de ma fortune à venir, du bien que par mon entier abandon de cœur avec lui je pourrais attirer sur ma famille bien-aimée; tantôt il semblait oublier le véritable sujet de notre soi-disant causerie, et il me parlait alors, avec une

fausse complaisance, de la ville où j'étais né, de mes affections de voisinage, de ma tendresse pour ma mère, de mes études chéries, de mes plaisirs d'enfant, de mes espérances de jeune homme, toutes choses qui rendent communicatif le plus réservé par nature ou par calcul, toutes choses dont j'aurais aimé à parler longuement, même avec lui, sans ce maudit sourcillement que je surprenais toujours, et qui retenait sur mes lèvres la parole prête à s'en échapper. Oui, si ce n'eût été ce tic fort inquiétant, car il ne disait rien de bon, je crois que l'officier de police aurait fini par en savoir de moi tout autant que je pouvais lui en dire; mais, avec le mouvement de ses sourcils, la défiance me revenait sans cesse, si bien que je continuais à me taire, à moins qu'on ne veuille prendre pour une réponse le signe de tête si timidement accusé, que je me permettais de temps en temps.

La patience du magistrat était usée jusqu'au dernier fil, il faut le croire, du moins, car son

bienveillant sourire s'effaça subitement sous un méchant pli de ses lèvres; il sourcilla avec plus de dureté, et c'est d'un ton brusque qu'il m'ordonna de me lever et de me tenir respectueusement debout devant lui. D'un geste, il me marqua ma place et m'y cloua d'un regard.

— Il est temps d'en finir! dit-il en prenant une plume, comme s'il se préparait à dresser procès-verbal de mes répliques. Voyons, plus de phrases ni d'excuses, mais la vérité, rien que la vérité. Au nom de la loi, répondez : Où avez-vous passé la nuit?

C'était adresser juste à l'endroit vulnérable. Je sentis une vive chaleur me monter au visage; de pâle que j'étais tout à l'heure, je devins pourpre, et je balbutiai.

— Ah! ah! vous rougissez! vous avez peur! Il paraît du moins que notre innocent comprend l'embarras de sa situation et les dangers du métier qu'on lui fait faire. Je dois vous déclarer qu'il n'y a pour vous qu'un moyen de vous tirer

d'un si mauvais pas, c'est de m'avouer sur-le-champ le nom et la demeure des complices de votre maître. Songez bien que si vous tardez trop à me dénoncer ceux qui vous ont retenu chez eux jusqu'à ce matin, il vous arrivera malheur! oui, malheur! car vous serez traité absolument comme ils le seront eux-mêmes lorsqu'ils tomberont entre les mains de la justice. Allons, parlez!

C'était un habile homme, mon interrogateur. Ainsi que le vieux chat de la fable, on voit qu'il avait en son sac plus d'un tour. Comme il avait joué le sentiment, il feignit la colère, espérant que là où le système corrupteur avait failli, l'intimidation ferait merveille.

Il attendit, et de nouveau je restai muet; mais, cette fois, parce que je venais de prendre intérieurement la ferme résolution de me taire, quelque chose qu'il en pût advenir.

Étranger par mon âge, autant que par mon éducation, aux intrigues des meneurs politiques,

ainsi qu'à l'implacable sévérité des gouvernants, je n'ignorais pas cependant que, parfois, la persécution, ainsi qu'un réseau élastique, s'étendait du coupable à ceux qui avaient avec lui les rapports les plus indirects, afin de les envelopper tous, et, presque toujours, les confondre dans le même châtiment. La famille de Marie Georges devait, certes, mieux que toute autre, être à l'abri d'un pareil malheur; mais le marquis de Marthenais venait d'être mis en prison pour délit ou crime politique; mais j'appartenais au marquis : donc, on ne risquait rien de me croire coupable, jusqu'à plus ample informé. Hubert, Jacques, Valentin et Réné Dugrand étaient de mes amis : donc, le plus simple était de les supposer mes complices, en attendant qu'on nous en eût trouvé d'autres. Ainsi devait raisonner la police, et ceci ne laissait pas que de me donner à réfléchir. D'ailleurs, l'arrestation brutale du voisin suffisait pour me rendre circonspect. Si celui-là avait été jugé digne de la violence de ces messieurs, pour avoir causé un quart d'heure avec moi, en plein escalier, au

grand jour, que ne devais-je pas redouter pour ceux qui m'avaient gardé à leur table toute la nuit?

Ces réflexions, qui m'arrivèrent coup sur coup, et si lucides qu'il semblait que le flambeau de l'expérience m'éclairât; ces réflexions, qui se succédèrent en beaucoup moins de temps que je n'en prends pour les rapporter, me firent persévérer dans mon projet de discrétion.

Il n'y avait pas de ma part dévouement à me taire : c'était raison, c'était justice de ne point compromettre cette charmante famille qui m'avait fait un si bon accueil. Et puis, faut-il le dire? ma vanité me faisait une sorte de fête de ce silence qu'on pouvait m'imputer à crime. Il me semblait qu'en ne nuisant pas aux frères de Marie Georges, je me ménageais des droits incontestables à l'amour des unes, à l'amitié des autres. Ne pas commettre inutilement une mauvaise action, c'était pour moi comme si je rendais un immense service. Mon parti fut donc irrévocablement pris; de sorte que lorsque

l'officier de police me réitéra sa question sur l'emploi de mon temps, je me sentis assez bien affermi contre sa colère pour lui répondre :

— Je ne dois compte de ma conduite qu'à celui qui a le droit de la blâmer ou de la trouver bonne et convenable, aussi j'attendrai qu'il m'interroge pour lui dire, à lui-même, ce qu'il est indifférent aux autres d'ignorer ou de savoir.

Étonné de mon audacieuse repartie, il me regarda un moment de cet œil méchant que je vous ai dit ; mais, comme j'avais eu le temps de me faire à ses façons intimidantes, il eut beau sourciller, je ne perdis rien de ma contenance assurée.

— Allons ! c'est bien ! murmura-t-il ; mais, plus tard, on trouvera peut-être le moyen de rendre ce gaillard-là moins discret.

Ensuite il me repoussa ; mais, en me repoussant, soit hasard ou volonté, il saisit ma main, je crus comprendre qu'il la pressait, et, par cette pression, rapide comme la durée de l'éclair, il

sembla me répéter, mais non plus du ton de la menace : — Allons, c'est bien !

Que voulait-il dire par là ? Était-ce de l'ironie ou un encouragement ? Même en l'examinant avec une attention soutenue, plus habile que moi n'aurait pu percer à jour jusqu'au fond de sa pensée. Aussi, bien que frappé de cette singularité, comme je ne voulais pas égarer mon esprit dans un dédale de conjectures, je la mis au nombre des énigmes dont l'explication devait m'être donnée tôt ou tard, et, n'y songeant pas davantage, je continuai à faire intérieurement provision de courage, le cas échéant où j'aurais besoin d'en beaucoup dépenser.

Les perquisitions se poursuivaient avec un zèle désespérant pour le propriétaire de l'hôtel, car il n'y avait dégât, bouleversement, bris et vandalisme, en un mot, que ces messieurs ne se crussent permis pour arriver à la découverte d'une nouvelle preuve de la culpabilité de mon maître. Les moindres papiers, écrits ou imprimés, étaient recueillis avec soin, comme de pré-

cieuses reliques, et apportés en triomphe, ainsi que les trophées d'une victoire, à l'officier de police qui numérotait, paraphait tout, qui classait chaque chose suivant son degré présumé d'importance.

J'étais là, à deux pas de lui, et déjà tellement accoutumé au spectacle qui m'avait d'abord affecté si douloureusement, que je ne le regardais plus qu'avec une sorte d'indifférence. Mon parti pris, d'avoir de la force, avait pour ainsi dire engourdi ma sensibilité, lorsqu'une circonstance on ne peut plus étrange vint la réveiller, et me jeter dans un trouble d'idées qui rendait impuissante la plus belle résolution de garder le sang-froid.

Il ne s'agissait cependant que d'une petite boîte en peau de chagrin qu'un des agents de police venait de découvrir, je ne sais dans quel meuble ou dans quel coin d'armoire. Il la déposa, comme les papiers dont j'ai parlé déjà, sur le bureau devant lequel mon hommeau sourcillement se livrait à l'examen des dossiers.

Cette boîte fermait à secret, ce qui fit supposer qu'elle pourrait bien contenir une de ces révélations qui suffisent pour faire jaillir la lumière de l'évidence dans les détours les plus cachés d'un complot ténébreux. Chacun des espions se persuada de si bonne foi que là était le dernier mot des conspirateurs, qu'ils se groupèrent autour de leur chef comme pour recueillir le jet lumineux qui allait s'échapper de la mystérieuse boîte. A force de pousser de côté et d'autre, en dessus, en dessous du couvercle, enfin le doigt de l'officier de police rencontra le secret; la boîte fut ouverte et il en tomba un papier plié en forme de papillotte, qui portait cette date pour suscription : VERSAILLES, 1er MAI 1783.

— Il paraît que c'est de l'histoire ancienne, dit l'un des mouchards.

— Mais il y a quelque chose dans ce papier.

— Attendons!

Et chacun d'attendre avec anxiété, chacun, excepté moi, qui écoutais ceci encore indifférem-

ment, et qui voyais sans impatience que le magistrat, tout à l'heure si pressé de faire sauter le couvercle de la boîte, dépliait le papier avec une lenteur inexplicable. On eût dit que les témoins dont il était entouré le gênaient, car si sa voix était ferme encore ses regards étaient inquiets. Peut-être en coûtait-il à sa vanité d'avoir à partager avec des inférieurs la gloire d'une découverte qui pouvait sauver la république. Je ne saurais dire ce qui se passait en lui, mais je voyais bien qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Son coup d'œil semblait dire aux assistants :

— Allez-vous-en, messieurs ! pour Dieu, allez-vous-en !

S'éloigner ? ah ! bien oui ! Chacun, au contraire, se rapprocha ; tous les cous se tendirent, tous les yeux se mirent au guet. La papillote fut dépliée... Que renfermait-elle ? rien qu'une boucle de cheveux blonds, et sur le papier ce nom écrit : Filasse !

IX.

Le Secret.

Après bien des peines endurées, bien des épreuves subies; malgré les nombreux souvenirs, bons ou mauvais, qui ont meublé ma mémoire, et qui maintenant peuplent ma solitude, malgré le long temps passé, enfin, depuis le jour où, comme une lueur certaine, cette découverte inattendue vint soudainement jeter une

si vive clarté sur le mystère de ma naissance, ce moment est encore si bien présent à ma pensée, qu'à chaque fois que je m'y reporte je suis de nouveau en butte à une suite d'émotions semblables en tout à celle qui m'assaillit lorsque je reconnus les blonds cheveux de ma mère, lorsque le surnom de ma mère eut frappé mes yeux.

C'est qu'il n'y avait point à en douter! ce surnom, c'était bien celui qu'on lui avait donné quand elle était toute petite fille, et déjà si jolie! D'ailleurs, cette charmante boucle de cheveux, d'un blond si tendre, d'un reflet si doux, que la lumière semblait se complaire à la caresser en glissant, à qui pouvait-elle appartenir, sinon à la belle et soyeuse chevelure dans laquelle j'avais tant de fois passé mes doigts d'enfant? sinon à cette parure flottante que si souvent je me plus à séparer en deux nappes bien lissées, pour encadrer d'une bordure dorée le sourire maternel qui calmait mes douleurs ou provoquait ma joie?

Ce serait, je le sens bien, user inutilement

mon temps et mes forces contre une tâche impossible, que d'essayer de faire sonner l'âme du lecteur à l'unisson de la mienne, rien qu'avec ces mots : 1er *mai* 1783! ces mots qui cependant disaient le lieu et la date d'un crime ; rien qu'avec ce nom : *Filasse!* ce nom qui rappelait pourtant de longs jours de deuil, d'interminables nuits de souffrance, le déshonneur aux prises avec le désespoir, et puis, enfin, le malheur vaincu par un dévouement sublime de l'amour!

Pour le peindre comme je le devrais, ce moment qui fit époque dans ma vie, il me faudrait trouver de ces images émouvantes qui contraignent d'autres cœurs à s'identifier de telle sorte avec le nôtre, que chacune de nos pensées, de nos paroles, de nos larmes, a son ombre, son écho, sa sœur, dans l'esprit, dans la voix, dans les yeux de ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent. Mais ce que je demande ici, c'est le secret du génie.

Restons ce que Dieu nous fit : conteur de bonne foi. A défaut des prestiges de l'art, ap-

puyons-nous sur la sincérité, et disons simplement les choses comme elles sont, faute de savoir comment elles devraient être dites.

A partir de l'instant où le papier fut déplié, où l'anneau de cheveux et le nom de ma mère attirèrent mes regards et les retinrent captifs, je ne saurais plus dire ce qui se passa autour de moi. Continua-t-on à bouleverser le ménage de M. de Marthenais? m'interrogea-t-on de nouveau? répondis-je bien ou mal? c'est ce dont il me serait impossible de me rendre compte; car, rappelé à tous mes souvenirs de famille, à ma condition de fils adoptif, c'est-à-dire d'étranger, d'intrus, chez ce bon Jean-Baptiste, j'étais tout entier, maintenant, à la révélation qu'il me fit, lorsque, m'exilant du logis maternel, il m'accompagna sur la route de Paris. Je n'entendais plus rien que le bruit de sa voix me racontant encore l'infamie du parc de Versailles, je ne voyais plus rien que les cheveux accusateurs de la victime, ces cheveux qui, le dirai-je, me faisaient, bien qu'en tremblant, balbutier presque avec orgueil le nom supposé du coupable.

Comme il arrive souvent, même pour ce qu'on désire le plus, d'abord je repoussai comme impossible ce soupçon de paternité qui s'était tout à coup emparé de mon imagination; mais, en face d'une preuve que je ne pouvais méconnaître, j'en vins à me demander enfin si cette aversion invincible que j'avais ressentie pour le métier qu'on avait voulu m'imposer, si cette sourde impatience de m'élever audessus d'une classe dans laquelle je me trouvais déplacé, n'étaient pas un avertissement secret du sang dont j'étais sorti. Je me rappelai alors la bonne réception que M. de Marthenais m'avait faite, l'intérêt qu'il prit à moi; je m'exagérai le mouvement de tendre respect que j'éprouvai en le voyant pour la première fois, et bientôt la conviction remplaça chez moi l'incertitude; si bien que je m'attachai invariablement à cette idée:

« Je suis le fils du marquis de Marthenais! »

Une fois que je me fus suffisamment familiarisé avec le nom de mon père, l'éclat de son titre

colora si favorablement à mes yeux l'horrible action qu'il avait commise, que je n'eus pas la force d'en vouloir plus longtemps à celui qui m'avait fait naître quasi-gentilhomme. L'indignation que Jean-Baptiste était parvenu à m'inspirer contre le ravisseur d'une innocente jeune fille s'effaça comme par magie dès que je pus couvrir d'un blason la honte de ma naissance. Certes, je prenais mal mon temps pour m'enorgueillir ainsi : c'était, à cette époque, une triste recommandation que de pouvoir se dire issu clandestinement d'une bonne maison ; mais la vanité, qui dore pour nous seuls nos mensonges ; la vanité, qui nous fait croire, à nous autres morceaux de verre que nous sommes, que nous avons la valeur et les feux du diamant ; la vanité, si puissante sur nous enfin qu'elle va jusqu'à faire contre-poids à l'intérêt personnel, réduisit à néant l'odieux de la plus criminelle violence, elle m'ôta la force du raisonnement, le loisir de la réflexion, et elle se fit en moi le défenseur d'un homme que tous les autres auraient condamné.

— Au fait, me dis-je, je n'ai rien à lui reprocher; il m'a donné le jour, est-ce à moi de lui en faire un crime? Peut-on jamais être coupable aux yeux d'un enfant, seulement parce qu'on est son père? »

Ne pouvant, malgré ma bonne volonté, parvenir à le justifier complétement, au moins je me plus à lui supposer des remords. Je ne voulus pour preuve de son repentir que le soin qu'il avait pris de m'appeler auprès de lui et la promesse qu'il avait faite de veiller sur moi.

Sans doute je le blâmai bien un peu de ce qu'il ne s'était pas décidé à réparer sa faute par un mariage avec ma mère; mais peut-être ne le pouvait-il pas? Et puisque, en fin de compte, il avait voulu être bon maître pour moi, le devoir m'ordonnait d'être pour lui un bon fils.

Ainsi raisonnant, je restai, comme je l'ai dit plus haut, étranger aux suites de la visite domiciliaire; rien ne me touchait plus que l'espérance de revoir bientôt le noble père qu'un hasard m'avait rendu.

— Eh bien ! jeune homme, êtes-vous sourd ? N'entendez-vous pas quand on vous dit : Marchons ?

C'était le même agent de police dont j'ai déjà parlé qui interrompait mon active rêverie, comme il avait interrompu, auparavant, ma conversation sur l'escalier avec le malencontreux voisin.

— Que voulez-vous? demandai-je.

— Pardieu ! vous emmener ; croyez-vous donc que nous allons rester ici jusqu'à demain?

Quelques heures plus tard, de semblables paroles m'auraient causé un grand effroi ; maintenant elles étaient pour moi comme le signal d'un rendez-vous impatiemment attendu.

Où allait-on me conduire? En prison, sans doute ; c'est-à-dire auprès de mon père. Partager son infortune, c'était acquérir le droit d'hériter d'un beau nom ; le dévouement filial devait me légitimer, et déjà, me greffant sur une noble

souche, je ne voyais en moi pas moins qu'un descendant des Marthenais.

Ainsi, parce que j'avais juste un orgueil de marquis, je croyais en posséder le titre. Sot enfant que j'étais, il ne me vint pas à l'idée que le fils de la faïencière de la rue Au Pain devait à tout jamais se nommer Vaugrain, comme le mari de sa mère.

— Allons ! répéta l'officier de police en m'invitant à le suivre.

Pour la seconde fois il pressa furtivement ma main, et, au travers de son sourcillement continuel, je surpris un regard qui semblait me dire :

— Enfant, du courage !

Je me décidai à obéir ; mais ce n'était pas sans un sentiment de regret que je laissais sur le bureau du marquis cette boucle de cheveux blonds que j'aurais bien voulu pouvoir lui mettre sous les yeux, le jour où je devais lui dire :

— La preuve que je suis votre fils, c'est que ceci a appartenu à ma mère.

Tant de surveillants m'entouraient, cependant, qu'il me paraissait de toute impossibilité de m'emparer, sans être vu, de l'indice irrécusable de ce que je n'osais plus nommer le crime de M. de Marthenais.

Je m'éloignai, jetant en arrière un dernier regard de convoitise, quand un grand bruit, qui se fit entendre sur l'escalier, attira vers la porte de sortie l'officier et ses agents.

Je n'avais qu'une seconde à moi, peut-être! A tout hasard, je résolus d'en profiter.

A peine étais-je libre de mes mouvements, que ma main avait déjà saisi la boucle de cheveux et la glissait dans le parement d'une manche de mon habit.

Malgré mon anxiété bien naturelle dans ce moment décisif, je fus assez maître de moi pour que mon visage ne dît rien de l'émotion que j'éprouvais. Quand les espions, qui m'a-

vaient à peine perdu de vue, retournèrent la tête de mon côté, ils me retrouvèrent immobile à la place où ils venaient de me laisser, et attendant, avec un faux air de tranquillité, qu'ils me réitérassent l'ordre de marcher devant eux.

Cette clameur, qui me fut si favorable, avait été causée par la nouvelle de l'arrestation du voisin. C'était la femme de celui-ci qui arrivait, escortée d'un régiment de commères, réclamer à hauts cris le mari, dont une mesure de bonne police venait de la priver.

Inutile de dire que ses réclamations, appuyées de menaces, soutenues par trente voix féminines, qui chantaienl la même gamme avec le même enrouement, restèrent sans réponse; l'escouade de mouchards se frayant passage, d'une façon peu galante, à travers la foule des harengères, les laissèrent s'égosiller en pure perte. Nous parvînmes dans la rue, où un fiacre nous attendait; et, pour la seconde fois, je fus voituré jusqu'à la Conciergerie aux frais du gouverne-

ment, qui ne se lassait, comme on voit, de me procurer *gratis* le plaisir de la promenade en carrosse.

Chemin faisant, tout occupé de ma prochaine entrevue avec celui que je ne nommais plus que mon père, je m'arrangeais un roman pour l'avenir, qui, je l'avouerai, ne manquait pas d'un certain intérêt. C'était d'abord une reconnaissance pathétique entre le marquis et moi sous la voûte d'une prison; puis, de ma part, un dévouement sans bornes pour le prisonnier, jusqu'au jour où il devait être rendu à la liberté. Ensuite, placé dans sa maison sur le pied qui convenait à un personnage de mon importance, je voyais mon amour filial se partageant entre ma mère et lui, et enfin, par mon éloquence, je parvenais un jour à arracher des lèvres de la victime, le pardon que le coupable implorait à genoux.

Mon jeune orgueil se posait heureux et fier devant ce tableau que mon imagination colorait. Je drapais mes personnages, et, en espé-

rance, je les groupais déjà comme j'aurais voulu les voir au moment où, les poussant dans les bras l'un de l'autre, je devais leur dire :

— Pour l'amour d'elle, marquis, reconnaissez-moi ; pour l'amour de moi, ma mère, pardonnez-lui !

Il y avait bien quelqu'un, dans ce monde, dont la présence dérangeait fâcheusement mes meilleures combinaisons scéniques ; celui que je veux dire, on le devine aisément : c'était notre excellent Jean-Baptiste, qui ne pouvait que faire triste mine dans un pareil tableau ; pourtant, il ne m'était pas permis de le laisser complétement derrière la toile. Mais à quoi bon m'embarrasser l'esprit d'une telle difficulté? quand l'artiste ne peut vaincre l'obstacle, il le tourne. Aussi, comme ce peintre de l'antiquité qui jeta un voile sur le visage d'Agamemnon, à l'instant où le roi d'Argos livrait sa fille au sacrificateur, je laissai la bonne figure de mon père d'adoption dans le vague de la perspective, et mon tableau ne m'en parut pas moins complet.

Le fiacre s'arrêta ; nous étions arrivés devant la porte de la Conciergerie.

— Que veut dire ceci? demandai-je au guichetier, lorsque, après m'avoir pris au greffe, où deux agents de police venaient de me déposer, il m'eut conduit, par tous les détours de trois ou quatre corridors, dans une petite chambre où il se préparait à me laisser seul.

— Cela veut dire que vous êtes au secret.

— Mais ne logerai-je pas avec quelqu'un?

— Non, vous n'aurez personne.

— Est-il possible? et combien de temps dois-je rester au secret?

— Vous y resterez jusqu'à ce qu'on vous en fasse sortir.

C'était peut-être la seule réponse positive qu'il pût me faire ; je conviendrai cependant qu'elle ne me satisfit pas.

Le guichetier, ne jugeant pas convenable de pousser plus loin une conversation que j'aurais

voulu prolonger, se retira; mais il eut soin en sortant de pousser bruyamment les verrous du dehors de ma porte, sans doute pour m'avertir que, solidement enfermé comme je l'étais, il était inutile que je prisse la peine d'essayer de sortir sans permission.

Qu'il y avait loin de cet isolement auquel on venait de me condamner pour un temps indéfini, à la joie qu'intérieurement j'avais pu me promettre! C'était bien la prison que j'espérais, mais non point la prison muette et sourde comme elle l'est toujours pour un pauvre homme seul. Ma prison, à moi, devait s'animer, se faire théâtre du drame à deux personnages que mon orgueil avait rêvé. Au lieu de cela, n'entendre rien que mes propres plaintes entre ces quatre murs sans écho! Il y avait de quoi décourager l'âme la mieux affermie, glacer l'imagination la plus ardente: le découragement me vint, le froid me prit au cœur, et je me dis, en m'asseyant sur le lit de camp qui, à lui seul, composait tout mon mobilier:

— Pourquoi ai-je voulu venir à Paris? j'étais si bien chez nous! j'avais de si bons parents!

Mobiles créatures que nous sommes! le destin ne peut pas déranger un peu nos combinaisons, sans que nos affections les plus pures, nos résolutions les plus saines, nos amitiés, nos haines ne tournent comme si l'aquilon les poussait. D'enthousiastes nous devenons oublieux, de généreux, injustes, jusqu'à ce qu'un nouveau coup de vent nous replace dans la situation d'esprit où nous étions d'abord.

Ce qui fit taire mes regrets, et arrêta subitement mon accès de mauvaise humeur contre ce cher Paris dont on peut bien se plaindre, mais qu'on aimera toujours, ce fut une question que je m'adressai, sans penser que mon cœur avait sa réponse toute prête.

— Que suis-je venu faire ici? me dis-je. — J'y suis venu pour connaître Marie-Georges et sa nièce; j'y suis venu pour aimer les deux plus charmantes créatures que peut-être je ren-

contrerai dans ma vie ; je suis venu pour me choisir un amour, m'assurer du bonheur, et cela vaut bien qu'on le paie par le sacrifice de quelques jours de liberté.

Et, comme j'étais en train de récapituler les pourquoi de mon séjour à Paris, j'arrivai naturellement à cette conclusion :

— Je suis venu ici, parce que Dieu a voulu que je connusse enfin mon père !

Comme je ne saurais avoir la prétention de retrouver heure par heure, jour par jour, dans ma mémoire, ce que j'ai fait, ce que j'ai dit, ce que j'ai pensé, on me permettra de glisser d'un trait de plume, sur toute une semaine, d'autant plus qu'en m'étendant trop longuement sur l'ennui que j'éprouvai je risquerais fort de le communiquer à mes lecteurs.

Laissons-la donc se perdre dans l'abîme des temps écoulés, cette semaine durant laquelle je restai sans nouvelles de mes parents et de mes amis. Quelle devait être l'inquiétude de ma

pauvre mère ! il y avait de quoi la tuer ! Comme Marie-Georges et sa famille devaient m'en vouloir de mon silence, moi qui leur avais si bien dit : « Je reviendrai ce soir ! » Mais impossible de leur apprendre comment, avec un si vif désir de les revoir, je manquais forcément à ma parole donnée : j'étais au secret, et c'est vainement que j'avais demandé à mon geôlier un brin de papier, un bout de plume, une goutte d'encre ; seulement ce qu'il en fallait pour écrire :

« Je vous aime, et j'ai du courage ! »

— A quoi vous servira ce que vous demandez ? m'avait-il répondu ; votre lettre ne partira pas.

Il fallut bien me résigner.

Or, pendant cette semaine que je passe sous silence, je fus donc à peu près livré à moi seul, et je ne bougeai pas de mon cachot, si ce n'est deux fois que le juge d'instruction me fit appeler, soit pour me demander des renseignements sur des gens dont je n'avais jamais entendu par-

ler, soit pour me montrer des feuillets de papier que je n'hésitai point à reconnaître pour être de ceux que M. de Marthenais traçait à l'avance, lorsqu'il voulait me faire écrire sous la dictée.

Au bout de cette semaine, le procès criminel était complétement instruit, sans doute; du moins je dus le supposer, car mon sort fut sensiblement amélioré, c'est-à-dire qu'au lieu de me tenir, avec une impitoyable rigueur, enfermé du matin au soir dans un espace humide et sombre, de quelques pieds seulement, on me permit deux heures de promenade dans la cour de la prison; deux heures, durant lesquelles il me fut loisible de boire, autant que je le voulais, de l'air qui n'avait point été vicié au contact enfiévré des étroits corridors et de l'arceau pestilentiel des voûtes.

De plus, et ce n'était pas là la moindre des faveurs qu'on m'accordait, de plus, j'eus enfin la liberté d'écrire.

Non, rien, depuis, n'a pu égaler la joie que

j'éprouvai en recevant les plumes, l'encre et le papier, qu'à ma prière réitérée le juge d'instruction voulut bien faire placer dans ma chambre.

Dirai-je qu'impatient d'écrire, je restai une heure peut-être comme absorbé dans mon bonheur, avant de pouvoir me décider à tremper ma plume dans l'encrier? Moi qui avais si longtemps désiré, moi qui désespérais enfin d'obtenir l'objet de ma demande, dix fois renouvelée, j'étais devenu avare de ce que je possédais, je n'osais pas en user, j'avais peur d'en jouir!

Cependant, et à défaut d'autre meuble, je finis par disposer mon lit de camp en façon de bureau; j'assurai l'écritoire pour qu'elle ne glissât pas le long du plan incliné; puis, ayant arrangé mon papier et consulté le bec de ma plume, je m'agenouillai à terre, le corps penché en avant sur la planche de chêne qui me servait en même temps d'oreiller et de traversin; et, alors, je me décidai à commencer une lettre.

J'allais écrire; mais à qui d'abord? à mes bons

parents? Oh! sans doute; car personne autant qu'eux n'avait dû souffrir de mon silence. Eh bien! quand je me fus positivement dit que ma première lettre serait pour ma mère, quand j'eus, à main levée, tracé, de ma plus belle écriture, le C majuscule de ce début obligé: « Chers parents; » finalement, quand j'eus fait taire et la vanité qui me parlait du marquis, et le sentiment plus tendre qui me répétait les noms de Marie-Georges et de Jeannette, mes idées, tout à l'heure en droit chemin d'amour filial, allèrent à la dérive; elles prirent subitement un autre cours, de sorte que j'écrivis:

« Citoyen juge,

» Vous m'avez rendu bien heureux en me
» fournissant les moyens de m'entretenir avec
» ceux qui me sont chers; aussi c'est à vous en
» témoigner ma reconnaissance que je veux em-
» ployer la première feuille du joli papier qui
» m'a été remis par votre ordre. Je n'ose vous

» dire que vous ajouteriez beaucoup à l'impor-
» tance du service que vous m'avez rendu, si
» vous me permettiez de communiquer, au moins
» par lettres, avec le ci-devant marquis de Mar-
» thenais. Il est, je le sais, dans la même prison
» que moi, à un étage au-dessus du mien, m'a-
» t-on dit; sa chambre et la mienne ne sont peut-
» être séparées que par un plafond; c'est lui,
» sans doute, que j'entends quelquefois marcher
» au-dessus de ma tête. Si vous saviez comme ce
» serait adoucir notre sort à tous deux, que de
» nous donner, à moi la permission de lui écrire,
» à lui le droit de me répondre. J'en appelle à
» votre humanité, autant, toutefois, qu'elle ne
» gênera pas votre devoir. »

Je ne négligeai pas, en terminant mon billet, d'employer une de ces formules d'humble respect qui, dans ces temps d'égalité, faisaient d'autant mieux, de gouvernés à gouvernants, qu'elles avaient, pour ceux-ci, comme une saveur de fruit défendu.

Cela fait, l'heure de la promenade étant venue, je courus dans la cour de la prison attendre impatiemment la réponse à mon message.

Certain que je pouvais maintenant écrire quand je voudrais à mes parents de Saint-Germain, à mes amis de la Grille-de-Fer, je n'avais plus qu'une occupation dans l'esprit, c'était d'apprendre au plus vite si ma demande serait bien accueillie ou repoussée.

Ainsi étais-je; ainsi, pour la plupart, êtes-vous : que la fortune, docile à notre appel, vienne nous tendre une main pleine des dons que nous avons désirés, au lieu de la remercier et de jouir de ses bienfaits, nous ne sommes inquiets que de savoir ce qu'elle nous garde dans la main qui reste fermée.

J'étais vraiment le privilégié du sort, car la réponse du juge d'instruction me revint bientôt, et telle que je l'avais souhaitée.

On ne voulait, me disait-on, gêner en quoi que ce fût ma correspondance avec le citoyen

Givannes, et pourvu que nos lettres restassent ouvertes, comme c'est l'usage dans toute bonne maison de force bien administrée, je pouvais être assuré qu'elles seraient fidèlement remises à leur adresse, et que les réponses m'arriveraient avec la même exactitude.

Satisfait sur ce point, je ne balançai plus à écrire à ma mère.

J'avais l'esprit tranquille en ce qui touchait mon rapprochement avec M. de Marthenais. Ma vanité, qui s'était fait si grande fête de la reconnaissance paternelle, se réjouit de ce qu'à défaut du geste et de la voix, la plume au moins lui restait encore pour préparer, entamer habilement la scène dramatique qui, bien ménagée, bien conduite par moi, devait se terminer par le plus beau coup de théâtre.

« Allons, me dis-je, avec une résignation qui avait bien son côté comique, en attendant l'heure prochaine où je dois être marquis, soyons franchement encore le fils du faïencier de Saint-Germain-en-Laye.

C'est dans ces sentiments plus humbles que je revins m'agenouiller devant mon lit de camp, et que je repris la plume pour écrire la lettre suivante :

« Chers parents,

» Que j'étais loin de m'attendre en vous quit-
» tant, il y a douze jours, que deux dimanches
» se passeraient sans que je pusse vous voir,
» vous embrasser, vous dire que je vous aime,
» et que, quelque chose qui arrive, je serai tou-
» jours pour mon père Jean-Baptiste, un fils
» tendre, dévoué et respectueux !

» Si la vie se compte plutôt par les souf-
» frances et les émotions que par le nombre des
» journées, je vous affirme que j'ai beaucoup
» vécu depuis notre séparation.

» Comme vous n'aurez pas été sans prendre
» de l'inquiétude à cause de mon silence, je de-
» vine que vous aurez voulu en connaître la

» cause, et qu'alors, toi, chère maman, ou
» ton mari, ou peut-être aussi Matthieu Libois,
» mon bon parrain, vous serez venus à Paris,
» où l'on vous aura appris le malheur qui vient
» de nous frapper. Oh, mon Dieu! quel coup
» terrible! quelle douleur pour vous, à ces mots:
» Il est en prison, ainsi que le marquis de
» Marthenais! Je conçois votre chagrin; il
» m'effraie pour votre santé, et, quoique je
» puisse me dire victime et non pas coupable,
» je n'en demande pas moins pardon à Dieu de
» vous avoir causé tant de peine.

» Hélas! oui, dans un cachot, voilà où je
» suis maintenant! et j'ai le malheur d'ignorer
» si le noble personnage que M. l'abbé Thierry
» m'a donné pour maître n'est pas mieux logé
» que moi, avec un air plus pur à respirer et
» plus de ciel à voir!

» Pourquoi nous persécute-t-on? me deman-
» derez-vous; je n'en sais rien. On parle bien
» d'un complot contre le premier consul; mais
» j'espère que tout ceci n'est qu'une calomnie,

» ou une erreur de la justice, et que M. de
» Marthenais sortira victorieux de cette accusa-
» tion. Quant à moi, il me semble qu'on com-
» mence à croire à mon innocence, puisqu'on
» me donne un peu plus de liberté, et que j'ai,
» enfin, la permission de vous écrire.

» Il y a huit jours que j'avais donc de bonnes
» confidences à vous faire! Quel plaisir je me
» promettais de vous parler de mes nouveaux
» amis! car j'ai fait de bien bonnes connaissances
» depuis mon départ de Saint-Germain : une
» charmante famille, je vous en réponds.

» Chère maman, j'en suis sûr, tu aimeras de
» tout ton cœur mademoiselle Marie-Georges et
» sa nièce; mais que tu serais donc embarrassée
» s'il s'agissait de préférer l'une à l'autre!

» Nous parlerons d'elles bientôt, car je ne
» suppose pas qu'on veuille me retenir long-
» temps ici.

» Que cette lettre soit donc pour vous tous
» une consolation, un encouragement à prendre

» patience. D'ailleurs, ne vous faites pas de
» peine pour moi ; je supporte assez bien mon
» malheur. C'est peut-être, il faut l'avouer,
» parce que je comprends l'importance du de-
» voir qui me reste à remplir envers quelqu'un
» qui a droit à mon entier dévouement. Pour
» me donner du courage, chers parents, je
» pense à vous tous les jours ; tous les jours,
» bonne mère, je baise tes beaux cheveux
» blonds. Tu ne comprends pas ce que je veux
» dire en parlant ainsi, tu crois qu'il ne s'agit
» que d'un rêve, d'une illusion de mon cœur ;
» oh ! c'est bien mieux que cela ; mais plus
» tard, plus tard, vous saurez tout.

» Je le répète, quelque chose qui arrive, je
» serai bon fils pour l'ami, pour le soutien de
» mon enfance ; quelque épreuve qui m'attende,
» aussi, personne n'aura à rougir de moi !

» Je ne me plains pas, ainsi ne pleurez plus.
» Tâchez de venir me voir, aimez-moi toujours ;
» mais surtout, bonne mère, n'oublie pas de
» m'envoyer des chemises. »

J'ajoutai quelques mots affectueux pour mon parrain et sa femme, pour l'abbé Thierry, ainsi que pour notre vieil ami Goubron, le suisse de la paroisse. Jean-Baptiste eut sa bonne part dans mes derniers témoignages d'amitié ; mais, par suite de la préoccupation qui me dominait, je ne pus m'empêcher de terminer par ces mots, qui devaient augmenter encore l'obscurité de certains passages de ma lettre :

« Tes cheveux ! tes beaux cheveux, chère
» maman ! si tu savais comme je les baise de
» bon cœur !... Singulier hasard ! Dieu l'a
» voulu sans doute ! je l'en remercie à ge-
» noux. »

Il était au-dessus de mes forces de ne pas parler, même vaguement, de l'étrange découverte que j'avais due à la visite domiciliaire.

Quoiqu'il fût naturel de supposer qu'une fois la vérité connue, le mari de ma mère se blesserait de me voir reporter sur un autre la part d'amour filial qu'il était en droit d'exiger de moi

pour prix de ses soins, de ses sacrifices et de la lutte qu'il avait soutenue contre les mouvements de son cœur jaloux, une puissance supérieure à ma volonté, ce qu'on est convenu, enfin, d'appeler la force du sang, m'entraînait vers le prisonnier, et me contraignait à parler de lui, même au mépris de toute prudence.

S'il n'eût été marquis, aurais-je cédé de même au cri de la nature?

Question embarrassante, affligeante même pour l'humanité. Qui peut dire ce qu'il entre d'orgueil pesant dans nos sentiments qui semblent les plus purs, dans nos affections en apparence les plus désintéressées?

Mon devoir rempli envers ma chère famille, je ne songeai plus qu'à donner de mes nouvelles à mon noble père.

Oh! c'est alors que la vanité, guidant ma plume, la fit courir sur le papier. Peu s'en fallut que mon secret ne m'échappât, tant c'était

une gêne pour mon cœur de l'y tenir si long-temps enfermé.

On me pardonnera de citer encore cette lettre, d'autant mieux que je ne la donne ici que comme une preuve de ma sottise et de mon extravagance :

« Monsieur le marquis, écrivais-je, permet-
» tez-moi de vous donner ce titre qui vous ap-
» partient ; car, malgré le décret qui abolit en
» France les dénominations nobiliaires, tout
» ce qui peut vous rehausser à mes yeux, et
» ajouter au respect que je vous dois, me sera
» toujours cher et sacré.

» Donc, monsieur le marquis, je profite de
» la liberté d'écrire qu'on vient de m'accorder,
» pour vous certifier que je suis heureux de
» partager votre captivité, que je suis fier de
» souffrir avec vous et pour vous ; une seule
» chose manque à mes souhaits, c'est de vous
» voir, c'est de vous dire de vive voix que mon
» vœu le plus ardent est de ne recouvrer la li-

» berté qu'en même temps que vous, ou, si
» vous devez la perdre pour toujours, de vous
» suivre partout, pour vous servir et vous ai-
» mer.

» Mieux que tout autre, vous savez que nul
» au monde n'a rien à me reprocher, et que je
» suis aussi innocent que vous de ce dont on
» nous accuse. Cependant, je bénis la justice
» abusée qui m'a donné des fers que j'aurais
» sollicités, puisqu'ils sont aussi les vôtres. Cette
» communauté de malheur me fournit l'occa-
» sion précieuse de vous prouver un dévoue-
» ment dont vous auriez pu douter, et que
» maintenant vous êtes à même d'apprécier.

» Je garde pour le jour de notre entrevue
» toutes les tendres paroles que je voudrais vous
» dire; mais béni soit le hasard qui a devancé
» le temps où le secret de vos bontés pour moi
» devait m'être révélé!

» Je ne puis, dans ce moment, vous expli-
» quer en détail comment les choses sont arri-

» vées ; sachez seulement que *la boîte en peau de*
» *chagrin* a été ouverte devant moi. J'ai vu *le*
» *nom et la date. La boucle de cheveux* ne me sera
» pas ravie ; et vienne l'instant, *le fils* se mon-
» trera !

» Demain je me ferai mieux comprendre ;
» mais aujourd'hui, pour la première fois que
» j'ai le droit de vous écrire, il y a tant de trou-
» ble dans mon cœur, qu'il faut bien que vous
» me pardonniez le désordre de ma lettre.

» Oh ! oui, que le père lui ouvre les bras, le
» fils sera digne de son amour. »

On voit qu'il était impossible d'abuser davantage du style décousu et de la phrase tourmentée ; mais, aussi, c'est que mon embarras était grand : le mot suprême, l'aveu décisif venait à chaque ligne se placer malgré moi sous ma plume ; et comme je voulais, ainsi que je l'ai dit, me réserver le plaisir de lire dans les traits du marquis le premier effet de sa surprise à ces

mots : — Vous êtes mon père ! — je retenais de tout mon pouvoir l'expression trop claire qui aurait indubitablement nui à ma combinaison scénique.

Je passai le reste de la journée à instruire la famille Dugrand de l'obstacle qui s'était opposé à notre second rendez-vous.

Le lendemain, à mon retour de la promenade, je trouvai dans ma chambre la réponse de M. de Marthenais. Il ne faut pas demander si je m'en saisis vivement et si je la dévorai avec avidité.

Elle était conçue en ces termes :

« Très-cher enfant,

» Parmi les chagrins réels que me cause cette
» fâcheuse affaire, certes, celui de vous savoir
» prisonnier à la Conciergerie n'est pas le moin-
» dre.

» Au lieu de vous plaindre, comme vous en

» auriez le droit, de la fâcheuse situation dans
» laquelle ont pu vous placer nos rapports de
» quelques jours, vous en remerciez la Provi-
» dence. C'est plus que de la résignation chré-
» tienne, mon ami, c'est comme une soif du
» martyre vraiment inconcevable. Avec la meil-
» leure volonté du monde, je ne pourrai la
» trouver sublime que lorsque je la compren-
» drai mieux. Ainsi, jusqu'à plus ample in-
» formé, permettez-moi de vous croire atteint
» de folie.

» Toute reconnaissance doit être fondée sur
» des bienfaits, sur des services reçus; et que me
» devez-vous donc, pauvre enfant, sinon le mal-
» heur de vous voir retenu dans une prison,
» loin de ceux que vous aimez?

» Je le répète, en recevant cette lettre si
» pleine de témoignages de dévouement, qui
» font l'éloge de votre cœur, j'ai craint pour
» votre raison; car ce que vous me dites, n'est-
» ce pas, tout au plus, ce que pourrait dire un
» frère à son frère, un fils à son père? Et moi,

» que suis-je pour vous? la cause imprudente
» du malheur qui vous atteint.

» A présent, que par ma faute vous êtes tombé
» entre les mains de messieurs les gens du pre-
» mier consul, je suis mal venu, sans doute,
» à vouloir vous donner des conseils; cepen-
» dant, je vous inviterai, pour votre gouverne à
» l'avenir, à vous défier de ces élans généreux,
» de cette abnégation de soi-même, dignes
» d'admiration quand ils ont pour but l'accom-
» plissement d'un des devoirs sacrés que la
» nature nous impose, mais qui ne sont que
» ridicules (pardonnez-moi la brutalité de
» l'expression), oui, ridicules, cher enfant,
» lorsque le sens commun ne les justifie pas.

» Il n'y a de dévouements méritoires que
» ceux qui sont basés sur la raison, c'est-à-dire
» sur les sentiments que l'intelligence la plus
» simple peut comprendre : la tendresse filiale,
» l'amour des siens ou de son pays. Quant à se
» sacrifier, ainsi que vous prétendez le faire,

» pour un premier venu, cela n'est qu'extravagant et non pas sublime.

» Que diriez-vous d'un homme qui, pour » faire le généreux, jetterait des poignées d'or » par la fenêtre, au risque de n'enrichir que » ceux qui n'ont besoin de rien? C'est cependant ce que vous faites, vous qui jetez votre » jeunesse, votre avenir à la tête d'un homme » que vous connaissez à peine, et dont vous » proclamez à tort l'innocence, puisqu'il est » vrai que lui-même il vient de s'avouer coupable!

» Vous me jugerez bien ingrat, j'en suis sûr, » moi qui ne réponds que par des gronderies » à vos offres de service si touchantes, si désintéressées, si déraisonnables enfin; mais c'est » que j'ai eu besoin d'épancher d'abord le mécontentement que j'avais contre vous.

» Savez-vous bien, imprudent, que vous avez » failli vous compromettre beaucoup par votre » lettre énigmatique? Au lieu d'un mouve-

» ment irréfléchi du cœur, on a cherché dans
» vos expressions ambiguës, la clef d'une cor-
» respondance politique.

» Jugez vous-même du mal que vous pou-
» viez faire à votre cause :

» *La boîte en peau de chagrin,* dont vous me
» parlez et que je ne connais pas, n'a été, aux
» yeux de la police, rien autre chose qu'une
» machine infernale de notre invention. Ces
» mots : *la date et le nom,* qui n'ont pour moi
» aucun sens, sont devenus, grâce à une tra-
» duction libre en langage de conspirateurs,
» l'époque fixée pour l'accomplissement de no-
» tre complot et le lieu choisi pour envoyer des
» nouvelles et recevoir des ordres. La police,
» poursuivant son travail d'interprétation, a vu
» dans cette *boucle de cheveux,* dont j'entends
» parler pour la première fois, un signe de ral-
» liement liberticide. Enfin, comme il m'a été
» impossible d'expliquer ce que vous entendiez
» par cette dernière phrase : *Que le père lui*
» *ouvre ses bras, et le fils se montrera digne de*

» *son amour*, elle a été interprétée ainsi : *le*
» *père*, c'est nécessairement le peuple qu'on tra-
» vaille mystérieusement pour le préparer à une
» contre-révolution ; *le fils*, par conséquent,
» ne peut être un autre que le fils aîné de l'É-
» glise, autrement dit, celui qu'ils nomment le
» comte de Lille, et que j'appellerai, moi, no-
» tre roi légitime, sa majesté Louis de France.
» dix-huitième du nom.

» Sans l'aveu qu'on m'avait arraché la veille,
» et que j'ai fait aujourd'hui bien sincère, bien
» complet, enfin ; sans cet aveu, qui ne laisse
» plus aucun doute au citoyen grand-juge, dont
» je n'attends ni justice, ni pitié, vous auriez pu
» avoir beaucoup à vous repentir de votre lettre
» inconsidérée ; mais, grâce à Dieu, on a
» compris enfin que vous n'étiez qu'un étourdi,
» incapable de nuire, et j'espère que vous ne
» serez pas inquiété plus longtemps.

» Voilà, cher enfant, ce que j'avais à vous
» répondre. S'il ne nous est pas permis de nous
» revoir, que votre inconséquence d'hier vous

» serve de leçon : vous m'aviez jugé innocent,
» je suis coupable ! vous me demandez de partager mon sort, et demain vous me reprocheriez d'avoir accepté un dévouement qui ne serait profitable à aucun de nous deux. Pardonnez-moi de vous avoir ouvert, si jeune, les portes d'une prison, et, à l'avenir, réfléchissez avant de parler ou d'écrire, si vous ne voulez pas vous exposer à ne dire que des sottises. »

Il me fallut la relire deux fois, cette lettre glaciale et moqueuse, avant de pouvoir me persuader que c'était bien la réponse à mon chaleureux billet de la veille.

Honteux de me voir si mal récompensé des ennuis, des tourments que j'avais soufferts ; indigné de ce ton railleur qui repoussait presque avec mépris le flot de mouvements généreux échappé de mon cœur avec tant d'abandon, je repris la plume, et, fort du droit incontestable que je tenais de ma naissance, c'est avec

une sainte colère que j'écrivis au marquis de Marthenais :

« Non, monsieur le marquis, je ne suis pas » un fou! non, le sens commun ne repousse » pas ce dévouement qui vous semble une ex- » travagance! Vous êtes coupable d'avoir con- » spiré contre la république, je n'en savais » rien ; vous le dites, je vous crois : mais qu'im- » porte? votre personne sera toujours sacrée » pour moi.

» Si vos souvenirs ne vous ont pas assez » bien servi pour percer l'obscurité de ma let- » tre; si vous n'avez pu en expliquer le sens » à ceux qui l'ont si fort commentée pour en ti- » rer je ne sais quelles conclusions favorables » à l'explication d'un complot, que ne s'adres- » sait-on à moi? voici ce que j'aurais ré- » pondu :

» Cette boîte en peau de chagrin trouvée chez » vous par les citoyens agents de police, cette

» boîte, dis-je, renfermait une boucle de che-
» veux blonds ravie par vous à ma mère, le
» 1er mai 1783!

» Comprenez-vous, maintenant?

» Je suis le fils de cette pauvre jeune fille du
» parc de Versailles, victime de la violence et
» non pas de la séduction!

» Cependant, je ne vous reproche rien, mon-
» sieur le marquis; au contraire, je ne demande
» qu'à vous aimer!

» Ainsi il n'y a plus de fausse interprétation
» possible, sans doute :

» Le père qui doit ouvrir ses bras au fils
» respectueux, c'est vous! et ce fils, c'est
» moi!...

» Afin de justifier une conduite que vous
» qualifiez d'extravagante, il me faut renon-
» cer au bonheur d'étudier dans vos yeux l'é-
» motion de la surprise. Je vous fais le sacrifice

» du plus beau moment de ma vie ; puissé-je
» vous donner mieux encore !

» Me direz-vous à présent que j'ai tort? fe-
» rez-vous un crime de son amour de fils à celui
» qui vous doit le jour?... »

Plier cette lettre avec précipitation, profiter de la première rencontre dans le corridor de ma prison pour envoyer au plus tôt mon message au marquis, ce fut l'affaire d'un moment. J'avais besoin de débarrasser mon cœur du poids qui l'oppressait.

A peine la lettre était-elle portée que déjà je m'inquiétais de ne pas recevoir de réponse. Libre de me promener, j'allais, je venais de la cour intérieure à ma chambre, marchant à grands pas, courant quelquefois à perdre haleine. Deux heures se passèrent ainsi, et pendant ces deux heures je multipliai si rapide-

ment mes pas que j'étais harassé de fatigue et tout trempé de sueur, lorsque enfin le guichetier m'arrêta, en me disant :

— Tenez, voilà votre affaire : c'est de la part du ci-devant.

Je rentrai dans ma chambre et tombai d'épuisement sur mon lit. Cependant, quand j'eus séché l'eau qui me coulait du front et les pleurs qui troublaient ma vue, j'ouvris le papier qu'on venait de me remettre.

C'était ma lettre elle-même, ma lettre indignement renvoyée !

J'allais, dans un mouvement de colère, la déchirer en mille pièces, lorsque je reconnus, au verso du feuillet, l'écriture du prisonnier ; il me mandait :

« Le nuage s'épaissit ; l'énigme se complique.
» Ce que vous nommez un éclaircissement n'est

» pour moi qu'une obscurité de plus. Si vous
» n'êtes la créature la plus folle, je vous tiens
» pour le plus abusé des enfants. Je ne sais si
» je dois rire ou vous plaindre de votre erreur;
» en tout cas, quelques mots vous suffiront pour
» la détruire.

» Le 2 mai 1783, j'étais dans ma terre du Rous-
» sillon, et j'épousais mademoiselle Valentine
» de Prézelac. Veuf après deux ans de mariage,
» je suis venu me fixer à Paris vers le mois
» d'août 1785, et ce n'est que l'année suivante,
» le 16 janvier 1786, que j'ai visité Versailles
» pour la première fois.

» Je ne désapprouve pas ceux qui ont du goût
» pour les cheveux blonds; mais, si beaux
» qu'ils soient, j'ai toujours donné la préfé-
» rence aux bruns foncés, à défaut des noirs.

» J'aime les enfants; j'ai toujours vivement dé-
» siré d'en avoir; le Ciel n'a pas cru devoir
» m'en accorder : c'est donc vous dire que vous
» ne pouvez être le mien. Ceci ne m'afflige pas

» moins que vous, peut-être; mais, avec la
» meilleure volonté du monde, il m'est impos-
» sible de me dire votre père. »

Pâle, tremblant, froissant d'une main cette lettre, et de l'autre me frappant le front, je fus durant quelques minutes en proie au plus violent accès de douleur. Parce que je n'étais pas le fils du marquis de Marthenais, il me sembla que je n'avais plus de famille; mon orgueil trompé se couvrit d'un crêpe funèbre, comme s'il eût été question d'un deuil véritable.

Au moment où je m'abandonnais à mon stupide désespoir, et que, me croyant orphelin, j'appelais cependant ma mère, le guichetier entra.

— Votre mère? me dit-il; elle vous attend dans le parloir.

X.

Une Mère, un Ami.

N'avais-je pas grand tort tout à l'heure, quand je me plaignais de cette mobilité d'idées et de sentiments qui fut et sera de tout temps le partage de notre nature imparfaite? Loin d'accuser la Providence, bénissons-la plutôt de ce qu'elle a donné à notre âme le pouvoir de repousser

d'elle-même toute impression de joie ou de douleur assez profonde pour être durable. Celui qui, dans sa sagesse, combina d'avance les futurs événements du hasard devait, pour mettre l'homme en harmonie avec les alternatives calculées du bien et du mal, le pétrir de telle sorte que chacune des empreintes qu'il recevrait n'attendît, pour s'effacer, qu'une empreinte nouvelle.

Ainsi, accablé sous le coup qui me démarquisait, je n'eus pas plus tôt entendu dire que ma mère était là, m'attendant au parloir, qu'une révolution s'opéra en moi et que je recouvrai toutes mes forces pour courir à sa rencontre.

Je venais de me croire dépossédé de tout dans ce monde, et maintenant, ivre de bonheur, souriant de pitié au souvenir de mon chagrin subitement effacé, je me disais, les bras tendus vers la tendre mère que j'apercevais de loin :

— Et qu'est-ce donc qui me manque? la voilà : je n'ai rien perdu !

Pauvre bonne mère! comme je lui payai bien tous les baisers que je lui devais! Et toi aussi, Mathieu Libois, toi qui accompagnais ma visiteuse bien-aimée, hein! dis comme dans l'effusion de mon cœur je te fis une large part de caresses!

— Mon enfant! combien tu as dû souffrir! me disait ma mère en m'embrassant pour la centième fois.

— C'est bien fait! reprenait Mathieu Libois, en ne se cachant pas pour essuyer les grosses larmes qui mouillaient ses joues; oui, c'est bien fait! il n'a que ce qu'il mérite, et vous aussi! Ça vous apprendra tous à vouloir avoir des savants, des muscadins de Paris dans votre famille. Je ne sais pas écrire pour les marquis, moi! ni Jean-Baptiste non plus; eh bien! ça nous a-t-il empêchés de vivre honnêtement et de nous bien porter? c'est-à-dire jusqu'à un certain point, attendu que ton père est malade, mon garçon.

— Malade? répétai-je.

— Hélas! oui; tous les malheurs nous arrivent à la fois, dit ma mère: s'il avait pu se lever, il serait ici avec moi; mais depuis cinq jours, la nouvelle d'une banqueroute qui nous force à interrompre momentanément nos travaux lui a causé un tel saisissement, que le médecin l'a obligé de se mettre au lit, et la fièvre l'y retient encore.

— Là! murmura mon parrain, vous aviez bien besoin, cousine, de lui parler de cela, à ce petit malheureux, qui n'a déjà que trop de ses propres chagrins; car a-t-il dû en endurer dans un chenil pareil! et, encore, sait-on seulement comment il sortira d'ici?

—Oh! j'en sortirai justifié, blanc comme neige, interrompis-je vivement.

— Et ce sera bientôt, ajouta ma mère, en me pressant dans ses bras, comme si elle eût voulu me disputer à ceux qui me ravissaient depuis si longtemps à son amour.

— Bientôt! j'en doute, grommela de nouveau le bon Mathieu Libois. Une fois que ces paroissiens-là vous tiennent dans leurs griffes, c'est comme une teigne : le diable ne vous en dépêtrerait pas! Aussi, madame Vaugrain, je suis bien de l'avis de Madeleine, qui me disait, pas plus tard qu'hier soir : — Il y a des gens à qui le bon Dieu fait la grâce de leur y casser les quatre membres, qui ne l'ont pas tant mérité que mon compère Goubron et votre calotin d'abbé Thierry, rien que pour avoir eu l'idée d'éduquer cet enfant-là et de nous le prendre à l'atelier pour le fourrer dans de la noblesse.

Je m'aperçus que les reproches de mon parrain affligeaient ma mère; je pris les mains de celle-ci, je les pressai contre ma poitrine, je les portai à mes lèvres, afin de la consoler; elle n'en pleurait que plus fort; mais parmi ses larmes, il y en avait que le plaisir de m'embrasser lui faisait répandre, et je la caressais plus tendrement encore.

— Taisez-vous donc! dis-je enfin au bon-

homme Libois; vous voyez bien que vous la faites pleurer.

— Laisse-le dire, repartit ma mère; il ne fait que gronder depuis ton départ; mais il a tant d'amitié pour nous tous, et il a tant de soins et de prévenances pour ce pauvre Jean-Baptiste, surtout depuis sa maladie, qu'en vérité je le verrais mille fois plus rude pour nous qu'il ne me serait pas possible de lui en vouloir.

— M'en vouloir! ah bien! en voilà du beau! ah bien! je voudrais voir ça! ce serait le bouquet. Et de quoi donc qu'on m'en voudrait? demanda notre vieil ami; ça ne serait pas, par exemple, de ce que vous m'avez pris mon élève pour en faire un rien du tout, un écrivassier, un homme d'opinion, enfin! Pour l'exposer à se mêler des affaires du gouvernement, comme si, n'importe duquel il retourne, ce ne sera pas toujours les autres qui mangeront la tartine que nous nous échinons à beurrer. Tant mieux encore, que vous ne me gardiez pas rancune, quand c'est à

moi à vous dire : — Vous me perdez mon filleul ! vous n'avez pas voulu en faire un faïencier, et le voilà prisonnier d'état ! Mais moi, j'ai beau prêcher, toutes mes paroles et rien, c'est absolument la même chose ; est-ce qu'on m'écoute jamais? C'est comme dans les temps, si Jean-Baptiste avait voulu me croire, au lieu de se marier...

Ici Mathieu Libois s'arrêta de lui-même.

Nous l'avions laissé parler sans l'interrompre ; il n'eut besoin que d'une inspiration de son propre cœur pour comprendre que l'intérêt qu'il prenait à notre sort l'entraînait jusqu'à l'injustice, jusqu'à la cruauté même.

Il fit tout à coup retour sur lui-même ; et, avant que nous eussions pensé à lui reprocher quelque chose, il nous dit, en nous prenant les mains :

— Que diable ! mes enfants, vous me laissez parler, de sorte que je vas toujours, et qu'à la fin

je m'entortille; je ne sais plus ce que je vous disais; mais il faut que ça soit mal, car, vrai, j'en suis fâché. Mettons que je suis un animal grossier, une bête de naissance, bref, comme m'appelait quelquefois défunt votre père, le cousin Christophe Dumont; et puis, n'ayez plus de chagrin à cause de moi, vu que ça n'avance à rien, d'autant plus que je vous aime bien tout de même; ah! oui, foi d'homme, je vous aime tous, et d'aplomb encore!

Il n'avait pas besoin de le dire : l'altération de sa voix, le trouble de ses regards prouvaient encore mieux que ses paroles combien nous lui étions chers!

Pour faire cesser l'affliction de notre ami, nous nous mîmes à causer des événements qui s'étaient passés depuis que j'avais quitté notre maison de la rue Au Pain. J'interrogeai d'abord ma mère sur cette banqueroute dont la nouvelle avait porté un coup si funeste à la santé de son mari; elle essaya de calmer mon

inquiétude à ce sujet; mais je savais trop bien lire sa pensée dans ses yeux, pour ne pas m'apercevoir qu'elle affectait une tranquillité qui était loin de son cœur.

Questionné à mon tour, je parlai d'abondance, sans réserve, avec franchise, de l'emploi de mes journées chez le marquis de Marthenais, de ma charmante rencontre dans la rue Batave, du baiser demandé pour racheter une pénitence, de mon insomnie de la nuit suivante, de ma déclaration écrite à la jolie brune de la Grille-de-Fer, et j'arrivai ainsi à raconter comment mon rendez-vous du soir chez le frère de Marie-Georges s'était prolongé jusqu'au lendemain matin.

Durant mon récit, il me fut loisible d'étudier, au travers du meilleur sourire, cette pointe de jalousie maternelle, qui se montre involontairement à l'approche d'un amour dont la voix doit nous parler plus haut que celle de la tendresse filiale.

Quant à Mathieu Libois, il se frottait les mains, le brave homme ; et, poussant du coude ma mère, il lui disait d'un air vraiment vainqueur :

— Allons! c'est bien ; il n'y a pas de quoi se chagriner, cousine ; voilà que c'est un homme à présent, notre garçon. Tel que vous me voyez, je n'étais pas un flambant, moi, et pourtant, quand j'ai commencé, j'avais juste l'âge de mon filleul. Seulement, j'ai eu assez bon nez pour bien adresser du premier coup, de sorte que je m'en suis tenu là.

— Oh ! moi aussi, le hasard m'a bien servi, repris-je avec vivacité ; d'ailleurs, mon parrain est là pour nous dire si la famille de M. Valentin Dugrand est une famille estimable.

A ce nom, Mathieu Libois me regarda avec surprise ; puis il se gratta le front, comme pour aider à un effort de mémoire.

— Attends, me dit-il ; Valentin... un bambo-

cheur, un ancien dragon, lapin de la première volée, qui s'était fait blesser d'un coup de sabre par son brigadier, et que j'ai caché dans mon taudis de la rue de Versailles, pendant qu'on lui faisait son procès au conseil de guerre, à Paris.

— C'est peut-être cela, répondis-je.

— Je crois bien que ça doit être cela, reprit-il; même, à telles enseignes qu'il a été acquitté en révision, vu qu'il avait eu affaire à un malheureux qui s'est fait dégrader en pleine place Vendôme, à la tête de son régiment, pour avoir mangé la grenouille, autrement dit l'argent destiné à la paie des camarades. Nous devions nous revoir souvent avec ce brave Valentin; mais, comme il n'a peut-être pas été depuis à même de se souvenir du service que Madeleine et moi nous avons pu lui rendre, ma foi, nous aussi, de notre côté, nous l'avons oublié. Voyez donc comment on se retrouve!

Ma mère était bien trop pressée de connaître les

diverses circonstances de mon arrestation, pour ne pas couper court aux remarques de mon parrain, touchant l'arrangement providentiel des rencontres. Je satisfis de nouveau sa curiosité. Lorsque j'en fus à la découverte de la boucle de cheveux, une crainte me saisit, la parole me manqua; je compris combien ma situation était délicate; et, ne sachant, après tout, quels termes employer pour m'expliquer clairement, je lui montrai le papier sur lequel le nom et la date fatale étaient écrits; puis, me précipitant dans ses bras, je dis :

— Tu ne peux pas m'en vouloir de ce que je sais ton secret; j'ai toujours le même respect pour toi, et je sens que je t'aime encore davantage.

Et c'était vrai cela! elle s'en aperçut bien aux baisers que je lui donnais. C'est par mille caresses qu'elle me remercia de ce que je ne lui faisais pas un crime de son malheur.

Il faut croire que l'événement du parc de

Versailles n'était plus un mystère pour Mathieu Libois, car il ne nous interrompit par aucune objection.

Malgré mon parti pris de tout dire, je ne jugeai pas cependant nécessaire de raconter les rêves de ma vanité et mon ridicule désespoir au réveil ; mais je ne pus me taire sur l'étrange pression de main de l'officier de police qui m'avait interrogé, et sur l'émotion qu'il éprouva à l'ouverture de la petite boîte en peau de chagrin. Je dis tout enfin, jusqu'au regard encourageant qu'il m'avait adressé, lorsque le devoir l'obligea à me remettre entre les mains de ceux qui devaient me conduire à la Conciergerie.

Ma mère, qui durant la reprise de mon récit m'avait à peine écouté, tout occupée sans doute qu'elle était d'essayer de s'expliquer la découverte de sa boucle de cheveux chez M. de Marthenais ; ma mère, ai-je dit, qui se perdait, je dois le croire, dans le vague des conjectures,

releva tout à coup la tête, et, s'adressant à Mathieu Libois :

— Nous aussi, nous avons rencontré un officier de police tout à l'heure; un singulier homme, n'est-ce pas?

— Le mien, repris-je, avait un mouvement de sourcils qui ne sortira jamais de ma mémoire.

— Oh! répondit Mathieu Libois, en fait de sourcillement, je crois que le nôtre rendrait des points au tien.

— Du moins, ajouta ma mère, je n'ai jamais vu de regard plus étrange; il vous déchire, il vous perce, et cependant ne s'arrête jamais franchement sur vous.

— C'est absolument comme celui dont je veux parler, leur dis-je.

— Il serait drôle que ce fût le même citoyen

que celui de la salle des Pas-Perdus! pensa tout haut mon parrain.

— Au fait, répliqua ma mère, il n'y aurait là rien d'impossible, d'étonnant même.

— Mais que voulez-vous dire? demandai-je.

— Voilà ce que c'est, reprit notre vieil ouvrier. Tout à l'heure, en arrivant au Palais-de-Justice, ta mère et moi, qui ne connaissons rien aux démarches qu'il faut faire à présent pour voir un innocent qu'on a coffré par erreur, nous allions frappant à toutes les portes, en nous disant : Peut-être finirons-nous par rencontrer la bonne. Il y avait je ne sais combien de temps que nous trimions comme des âmes en peine qui ont perdu la clef du paradis, elle me tirant à droite, moi la traînant à gauche, et bien embarrassés, je t'en réponds, de savoir à qui nous adresser, quand la cousine, avec toute l'impatience d'une mère qui n'a pas vu son enfant depuis quinze jours, arrêta une espèce de commissaire qui passait dans la salle

des Pas-Perdus. Il allait toujours; mais elle, en le suivant, lui demanda comment il fallait s'y prendre afin d'obtenir une permission pour voir un prisonnier. Alors il leva les yeux sur ta mère; mais, au lieu de répondre tout bonnement à la question qu'elle lui faisait, le citoyen commissaire la regarde avec des yeux quasi effrayés; il balbutie, fronce les sourcils, ah mais! d'une si terrible manière, que je peux dire qu'il ne m'arriva jamais de me rencontrer face à face avec un pareil sourcillement.

— Et mais, interrompis-je, quelle taille a-t-il?

— A vue d'œil, taille de grenadier, répondit mon parrain, des mains blanches, à voir tout de suite que cet homme-là ne travaille pas dans la grosse ouvrage; la lèvre inférieure fendue, et un signe tout près de l'œil droit; voilà son signalement.

— Je n'en doute pas, dis-je aussitôt, c'est bien

mon officier de police ; mais que signifie cette émotion en te voyant?

C'est à ma mère que je m'adressai ; à son tour elle prit la parole :

— Eh ! le sais-je, mon ami, pourquoi cet homme me regardait de la sorte? pourquoi sa voix tremblait en essayant de me répondre? Il avait été comme frappé de saisissement à ma vue, et moi-même j'éprouvais une gêne insupportable en le regardant ; pourtant il ne me rappelait aucun mauvais souvenir.

— Bref, poursuivit Mathieu Libois, nous restions là, elle, lui et moi, à nous dévisager sans nous rien dire, quand, ennuyé de voir que ça n'en finissait pas, je me mis à rompre le silence :

— Il s'agit, citoyen, d'avoir l'obligeance de dire à la citoyenne, là où elle pourrait avoir un permis pour voir son fils qui est malheureusement en prison.

Ce fut bien autre chose alors ; voilà qu'il fait un mouvement ni plus ni moins que s'il allait s'élancer sur nous ; puis il s'arrête, m'examine comme s'il ne comprenait pas, comme si ce que je venais de dire était de l'hébreu pour lui ; et, à la fin, d'une voix on ne peut pas moins assurée, il répéta en guignant l'œil à droite et à gauche :

— Son fils ? le fils de qui ?

— Vraisemblablement de sa mère, lui répondis-je, de la citoyenne Catherine Vaugrain, ma cousine, qui est ici présente.

Nous nous regardâmes, ma mère et moi, comme pour nous interroger l'un l'autre.

— Voyez-vous, cet homme-là était probablement préoccupé d'une affaire d'importance, observa Mathieu Libois, interrompant son récit, car il ne faisait pas du tout attention à mes paroles. La preuve, c'est que, lorsque je lui eus bien expliqué que la cousine était ta mère, et

que par conséquent tu étais son fils, il murmura tout bas, comme un homme qui pense à autre chose :

— Son fils ! elle a un fils !

— Enfin, dit de nouveau ma mère, j'essayai de prendre courage à lui parler ; car à tout prix je voulais te voir aujourd'hui. Je lui fis comprendre du mieux que je le pus l'événement qui nous séparait.

— Ah ! me dit-il, il est du complot Marthenais ; c'est grave! Malheureusement, il y a bien du monde de compromis dans cette mauvaise affaire.

— Et, comme à ces mots je ne pus retenir mes larmes, je crus le voir s'attendrir ; il lança de côté et d'autre, dans la grande salle, un coup d'œil visiblement empreint d'inquiétude ; puis, s'étant assuré que nous étions complétement isolés des promeneurs, il me prit la main et me dit à voix basse :

— Ne pleurez plus, madame, votre fils s'en tirera bien, je vous en donne ma parole. Oui, je vous réponds de votre fils !

— Non, rien, mon ami, continua ma mère, ne saurait peindre la singulière et touchante expression de sa voix, quand il en fut à ces mots : « Votre fils, » il y avait à la fois et de la tristesse, et de l'intérêt, et surtout un mystère...

— Il y avait, interrompit mon parrain, ou un grain de folie dans sa cervelle, ou une bien grande occupation dans son esprit : la preuve, c'est que, lorsqu'il eut fini de parler, il nous quitta tout d'un coup, sans seulement songer à nous donner le renseignement que ta mère venait de lui demander.

— Voilà qui est incroyable, pensai-je.

— Cela est pourtant vrai, me répondit ma mère, et, sans la présence d'esprit de notre ami Mathieu Libois, je serais peut-être encore

à savoir à qui m'adresser pour arriver jusqu'à toi.

— Ah, bien oui ! mais je ne perdis pas la boussole, moi, répliqua le vieil ouvrier ; et, dès que je vis mon officier de police filer en sournois son nœud, je courus après lui plus vite que ça.

— Eh mais ! citoyen commissaire, que je m'écriai en l'arrêtant par la basque de son habit, où ça, s'il vous plaît, que nous allons avoir la susdite permission pour voir notre cher prisonnier ?

— Ah ! c'est juste : j'oubliais, dit-il.

— Il revint sur ses pas, et, tout aussitôt, nous conduisit, en personne, au bureau du commis en chef des prisons, où, grâce à la recommandation du sourcilleur, on nous délivra sur-le-champ la passe qu'il nous fallait pour pouvoir t'embrasser.

Il serait aussi inutile que fastidieux de rap-

porter ici les réflexions que cet incident nous inspira. De toutes nos conjectures, celle qui nous trouva d'accord, le lecteur, sans doute, l'aura déjà faite : c'est que l'officier de police chargé de surveiller les perquisitions chez M. de Marthenais n'était pas complétement étranger à la conspiration dont la justice poursuivait avec acharnement les auteurs. Suivant nous, tout le secret de ses distractions, de ses sourcillements et de son inquiétude pouvait se résumer dans ces mots :

« Il est coupable, il a peur! »

A-t-on dit quelque part que le temps offre aux regards des humains une horloge à double face, qui, d'un côté, marque lentement les heures, alors que, de l'autre, l'aiguille semble courir sur le cadran ? Si l'image est commune, ce n'est qu'à sa justesse qu'elle doit sa vulgarité. Oh ! que j'en fis donc cruellement l'expérience ! car à peine ma mère était-elle arrivée, qu'on vint nous dire que le temps accordé aux visi-

teurs des prisonniers était écoulé, et qu'il fallait songer à nous séparer.

— Déjà! répétâmes-nous tous trois, avec le même sentiment de surprise.

— Tiens! déjà? reprit le guichetier; voilà ce qu'ils disent tous ici. Songez donc qu'avec lè quart d'heure de grâce, voilà plus de trois bonnes heures que vous êtes ensemble! Ainsi, vous n'avez pas le droit de vous plaindre.

Sans doute, elles avaient été bonnes, ces trois heures-là; mais d'où vient donc que les minutes, qui me semblaient tant se prolonger dans mes heures de solitude, avaient passé si vite pendant ce doux entretien? Je le répète, c'est que le temps ne montre à ceux qui souffrent que la face de l'horloge dont l'aiguille marche à regret, tandis que la durée de nos plaisirs se calcule sur celle qui avance sans cesse.

C'est en pleurant que nous nous dîmes au revoir. Mathieu Libois, qui, dans ce pénible

moment, avait cependant la prétention de montrer du courage, m'arracha à grand'peine des bras de ma mère, mais ce fut pour tomber à son tour dans les miens. On eût dit, à voir comme il s'attachait fortement à moi, qu'il n'avait fait ainsi quitter la place à ma bien-aimée visiteuse, que pour s'en emparer et ne plus la céder.

Le guichetier, sévère sur l'article de sa consigne, nous réitéra en jurant l'ordre de sortir du parloir; il poussa mes amis dehors, et moi je regagnai tristement ma chambre.

Qui jamais laissa s'échapper son bonheur ou ses espérances sans leur donner, au dernier moment, encore un dernier regard, sans leur tendre encore une fois les bras pour les rappeler à soi?

Arrivé près de la porte qui ouvrait sur mon corridor, je me retournai de nouveau vers ceux que je venais de quitter. Hélas! ils avaient disparu; mais, à la place qu'ils venaient de

quitter, un homme se tenait pensif, les bras croisés, le front courbé; il paraissait accablé sous le poids de ses réflexions.

Je le regardai un moment avec curiosité; il s'en aperçut, releva la tête...

C'était encore notre officier de police!

XI.

Un Rêve.

Encore plus attristé, peut-être, du départ de ma mère et de notre ami Mathieu Libois que je n'avais été réjoui par leur arrivée, je demeurai là jusqu'à ce que j'eusse entendu le bruit de la dernière porte du greffe qui se fermait derrière eux, et puis, sans répondre au coup d'œil tou-

jours encourageant, toujours enigmatique que l'officier de police semblait m'adresser encore, je pris décidément le chemin de ma cellule.

Ainsi qu'il arrive souvent à la suite de ces transports fougueux de bonheur durant lesquels notre âme déborde, s'élance hors de nous, et semble nous emporter avec elle dans le monde inconnu des régions supérieures, ainsi, dis-je, du point élevé où j'étais monté tout à l'heure, l'inévitable réaction me fit retomber lourdement bien au-dessous de la réalité, de sorte que, mes visiteurs m'ayant quitté, je me sentis plus seul que je ne l'étais avant de les avoir revus.

Mon isolement m'effraya si fort, que, pour le tromper, je voulus avoir recours à la promenade.

Rentrer dans ma chambre en ce moment-là c'eût été, pour moi, comme si je me fusse résigné à descendre vivant dans un tombeau dont la pierre mobile devait m'écraser en tombant sur ma tête.

Je suivais le long corridor qui conduisait au promenoir, et j'allais, en détournant mes regards, passer rapidement devant ma porte, lorsqu'un léger bruit de respiration, que j'entendis dans ma chambre, m'obligea de m'arrêter en chemin.

Qui pouvait être chez moi? l'heure de la distribution du soir n'avait pas encore sonné, et mon guichetier, le seul être avec lequel il m'avait été permis de communiquer jusqu'alors dans l'intérieur de la prison, mon guichetier, disais-je, venait de se croiser avec moi au milieu du corridor, et de monter à l'étage supérieur.

J'avançai donc vers ma porte avec autant de curiosité que d'inquiétude, et, quand j'eus reconnu celui qui m'attendait, d'abord je poussai un cri de surprise, je sentis l'éclair de la joie traverser de mon cœur à mes yeux; mais, soudain, je baissai la tête sous le poids d'une insupportable confusion, car je venais de me rappe-

ler le déplorable résultat de mes extravagantes avances auprès de M. de Marthenais.

Il sourit tristement et me tendit la main.

— Je suis venu, me répondit-il, pour répondre plus amplement à vos épîtres. Pauvre garçon! où avez vous donc pris que je pouvais être votre père!

Comme à cette question je rougissais beaucoup, et que je balbutiais des mots inintelligibles.

— Bénissez Dieu, mon ami, de ce qu'il ne vous a fait faire qu'un mauvais rêve; car autrement vous seriez le fils d'un condamné.

— Est-il possible! repris-je, il vous ont condamné?

— Pas encore, cher enfant, mais autant dire que cela est fait, puisque, d'après les aveux qu'ils m'ont arrachés, il ne leur reste plus qu'à prononcer ma sentence.

Ici le marquis s'arrêta comme s'il eût voulu étouffer un soupir.

— Mais parlons de vous, poursuivit-il après un instant de silence.

— Vraiment, dis-je avec embarras, je ne sais plus maintenant quel langage tenir avec vous; je suis si honteux d'avoir pu concevoir cette idée qui me souriait tant d'abord, et que, d'ailleurs, une singulière découverte faite dans votre appartement rendait au moins vraisemblable.

— C'est possible, je ne vous comprends pas encore; heureusement que, grâce à la liberté qu'on nous accorde de nous voir, nous pourrons causer de tout cela; avant tout regardez-moi bien en face, mon ami; car ne voici pas moins de quinze jours que nous nous sommes perdus de vue, et je suis bien aise de m'assurer par moi-même que la prison n'a pas autant nui à votre santé qu'elle a été fatale à la mienne. J'espère que vous avez moins souffert que moi?

Le sentiment de tendre intérêt mêlé à chacune de ses paroles me fit oublier cette pointe d'expressions dérisoires qui perçait dans ses lettres, et c'est en regrettant davantage mon illusion perdue, que je levai enfin les yeux sur mon noble maître.

Quinze jours de cachot l'avaient rendu presque méconnaissable.

Pour être changé à ce point, il n'avait pas dû souffrir seulement du froid et de la privation d'air pur.

— Oh, mon Dieu ! m'écriai-je, ils vous ont donc fait bien du mal !

Sans me répondre, il releva les parements de ses manches d'habit, et me montra, bleuâtres et sanglantes, les traces de la corde qui avait lié ses poignets; ensuite, et toujours silencieusement, il déboucla ses jarretières, rabattit ses bas et je vis au-dessous, ainsi qu'au-dessus de ses chevilles du pied, les mêmes meurtrissures égale-

ment creusées sous la pression d'un lien trop fortement serré.

— Mon Dieu, Seigneur! qu'est-ce que c'est que cela?

— Cela! dit-il enfin, cela! c'est la torture! Le roi qu'ils ont tué, le roi qui a nourri, élevé votre premier consul, l'avait abolie, cette gêne inhumaine; il ne fallait pas moins qu'un régime de liberté pour la ressusciter. Ah! continua-t-il avec une véhémence qui me stupéfia, s'ils s'étaient bornés à me torturer les membres, ils n'auraient pas notre secret; mais, armé de courage seulement contre la douleur, je n'ai pas su résister à l'influence d'un bien-être qui devait nous perdre; j'ai été faible, j'ai été lâche, je me suis déshonoré!

Ici le prisonnier, que j'écoutais avec une sorte de terreur, se laissa tomber sur le lit de camp et se frappa le front, en murmurant des paroles de malédiction contre lui-même.

Que s'était-il donc passé?

— Je vous afflige, mon cher enfant, reprit le marquis de Marthenais, après qu'il se fut remis un peu de ce mouvement d'indignation auquel il venait involontairement de céder; je vous afflige, et Dieu sait cependant qu'au lieu de vouloir vous apitoyer sur mes chagrins, c'est pour les fuir, c'est pour échapper au souvenir qui m'accable que je suis monté ici.

— Monté? répétai-je, et c'est en frissonnant que je sondai du regard les dalles de mon cachot. M. de Marthenais me comprit, et continua :

— Oui, c'est plus bas que je demeure. Vous le voyez, ces messieurs ont respecté les habitudes de ma maison : ils logent mes gens au-dessus de moi. Pourtant j'avouerai que vos glorieux consuls poussent un peu loin l'austérité républicaine en ce qui concerne l'ameublement de leurs pensionnaires; le mobilier que je vous avais donné était un peu plus élégant que celui-ci, mon pauvre enfant; mais peut-être

ont-ils cru que pour le coucher du ci-devant secrétaire d'un ci-devant marquis, c'était bien assez d'une planche, surtout lorsque son maître n'avait pour lit qu'un peu de paille, et pour siége qu'une pierre!

Je le regardai avec attendrissement, et, lisant sur ses traits altérés les misères qu'il avait subies, je n'eus plus le courage de me croire malheureux.

— Au moins, lui dis-je, l'air ne vous manquait pas, peut-être?

— Oh! certes, non, car il me frappait par deux meurtrières grillées, puis retombait en rosée de la voûte de mon cachot sur ma tête, ou bien glissait goutte à goutte, le long de la paroi où j'étais appuyé sans pouvoir bouger de place.

J'avais bien dit tout à l'heure : en le regardant, en l'écoutant, il m'était impossible de me trouver malheureux!

— Tenez, mon enfant, poursuivit le marquis,

je vois bien que malgré moi j'excite votre curiosité, et qu'ainsi, ferais-je aussi bien de la satisfaire ; car maintenant, en essayant de parler d'autre chose, je reviendrais toujours sur ce triste sujet. Finissons-en donc une bonne fois ; d'autant plus qu'en vous disant tout ce que j'ai eu à souffrir, vous m'en voudrez moins peut-être de vous avoir, en quelque sorte par ma faute, exposé à de mauvais traitements. Plût au Ciel, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, que je n'eusse à me reprocher que cette imprudence ! Je vous ai compromis, d'accord ; mais vous vous en tirerez bien, vous ; tandis que les autres, mes nobles amis, ceux que j'ai indignement vendus ; ils n'échapperont pas à la vengeance des renverseurs de trône, et le jour où la prison s'ouvrira pour vous, eux aussi sortiront de leur cachot, mais ce sera pour marcher au supplice !

On imagine aisément comme ces quelques mots d'introduction au récit qu'il voulait me faire m'avaient bien préparé à l'émotion ; pourtant je n'osais le presser de parler, et lui, au

moment de tout me dire, semblait reculer devant la pensée de s'ouvrir librement à moi. Bientôt, cédant au besoin de trouver un confident à ses peines, il prit une ferme résolution, et se dit :

— L'homme se confiera aux hommes, c'est un précepte divin qui fut écrit dans nos cœurs avant de l'être dans l'Évangile; soit par humilité, soit comme consolation, nous devons l'aveu de nos faiblesses et de nos chagrins à ceux qui ont souffert, failli et pleuré ; écoutez-moi donc, enfant, et alors vous pourrez me juger et vous prémunir contre le danger de faiblir, non point devant la méchanceté des hommes, mais devant leur hypocrite pitié.

Ayant ainsi parlé, M. de Marthenais se recueillit un moment, et moi, assis auprès de lui, j'attendis dans un religieux silence qu'il se décidât à reprendre la parole, ce qu'il fit bientôt.

— Vous, mon ami, mon soi-disant complice,

me dit-il, s'ils vous ont arrêté, ce fut du moins sans manquer envers vous à ce qu'on doit à une créature humaine, qu'elle soit titrée ou non. En vous privant de votre liberté, ils ont eu cependant pitié de votre jeunesse, ils ont, en un mot, respecté votre dignité d'homme; mais avec moi, ces messieurs les espions de votre Bonaparte furent loin d'y mettre tant de façons : c'est comme une bête sauvage et malfaisante qu'ils m'ont pris ; ils se sont jetés sur moi ainsi que des chiens de chasseurs sur le sanglier qu'on a forcé dans sa bauge. C'est seulement lorsque, de toute part, embarrassé de liens, impitoyablement garrotté à ne pouvoir faire un mouvement, bâillonné à ne pouvoir, même sourdement, proférer une plainte ; c'est seulement alors, dis-je, qu'ils m'ont emporté de chez moi dans un fiacre, puis descendu dans ce cachot infect où je suis resté deux jours, couché sur la paille, implorant, mais en vain, l'humanité de mon geôlier, pour obtenir de lui que les cordes qui m'empaquetaient me serrassent moins fort.

— Ah! c'est affreux! Mais qu'avez-vous donc fait, monsieur le marquis, pour être traité avec tant de barbarie?

— J'ai conspiré! reprit-il fièrement, j'ai fait mon devoir de bon royaliste, mon ami! ils croiront faire le leur en me condamnant, vos Romains de théâtre, vos républicains de cafés et de tabagies; mais ce n'est pas de leur rigueur que je me plains : l'homme qui sert la cause de la légitimité sous le régime de l'usurpation doit s'attendre à tout, et du jour où j'ai essayé de lutter contre le pouvoir révolutionnaire afin de relever une sainte puissance méconnue, de ce jour, dis-je, j'ai légué mon nom à l'histoire et dévoué ma tête au bourreau! Je savais bien d'avance que l'insuccès devait faire de moi un criminel d'état; oui, je savais que, trahi dans mon glorieux dessein, je ne pouvais espérer aucune générosité de ce gouvernement bâtard qui, à défaut du droit, se maintient par la violence, et qui, pour déguiser sa faiblesse, la couvre du manteau de la cruauté! Ah! mon enfant,

quand les mauvais jours seront passés, et que vous pourrez juger à distance l'époque où nous vivons, c'est alors qu'elle vous fera pitié cette monstruosité politique qu'un peuple imbécile a placée comme sa divinité protectrice sur l'autel de la patrie, et qu'il invoque niaisement sous le nom de république française! Chose misérable, idole ridicule, sans forme arrêtée, sans consistance, pétrie de boue et de sang, qui tantôt s'intitule convention nationale, tantôt directoire, tantôt consulat, mais qui toujours la même, brutalement despotique comme tout ce qui est illégitime, sans dignité comme tout ce qui est sans force, s'enivre d'un pouvoir dérobé bien plutôt que conquis, ainsi que la valetaille se grise avec le vin qu'elle a volé à ses maîtres.

Je ne pus dissimuler la frayeur que m'inspirait ce langage aussi imprudent qu'il était nouveau pour moi.

— Silence! monsieur le marquis, dis-je au

prisonnier, pour l'amour de Dieu, ne parlez pas de la sorte : si l'on vous entendait!

— Qu'importe? me répondit-il, ils en ont entendu bien d'autres de ma part, et pourtant ils m'ont laissé parler sans m'interrompre. D'ailleurs, de vos gouvernants à moi il y a compte ouvert : ce que je leur prête en malédictions, ils me le rendent en tortures.

Ainsi que je l'avais trouvé tout à l'heure, méconnaissable de visage, ainsi, en l'écoutant, j'avais peine à reconnaître en lui ce marquis de Marthenais que j'avais vu, quelques jours auparavant, si calme, si indulgent dans ses paroles, si réservé et si digne en même temps dans son maintien. C'est avec chaleur, avec colère qu'il parlait maintenant, et son geste, d'accord avec l'énergie de ses expressions, avait métamorphosé un gentilhomme élégant et poli en déclamateur furibond.

— Je vous étonne, mon pauvre enfant, me dit-il en changeant de ton.

— Je vous avouerai franchement que vous me causez encore plus de frayeur que de surprise, répliquai-je, car vous me parlez là de choses auxquelles je suis toujours resté si étranger, que jamais il ne m'est arrivé de me demander pourquoi celui-ci gouvernait et non pas celui-là. Sans doute que vous avez une cause légitime d'en vouloir à la république, au directoire, aux citoyens consuls; mais tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils peuvent faire, ne regarde pas un enfant de ma sorte : je ne sais pas quel bien j'en pourais dire; mais je sais qu'on est puni lorsqu'on en dit du mal, et voilà pourquoi vos malédictions m'ont fait frémir.

Il accueillit cette profession de foi politique par un sourire qui n'était rien moins que flatteur pour moi.

— Voilà le peuple tel qu'ils l'auront voulu; c'est-à-dire une société sans durée possible, parce qu'elle sera sans croyance. Mais, s'interrompit-il pour reprendre d'un ton plus calme,

je ne veux pas, mon ami, me laisser emporter encore une fois à des pensées qui m'éloignent du sujet de notre causerie : j'ai promis de vous raconter mes souffrances et mon crime; écoutez donc, et jugez combien il faut que je sois vraiment chrétien pour survivre à l'horrible action que mes ennemis m'ont fait commettre.

Il poursuivit :

— J'étais donc, ainsi que je vous l'ai dit, empêché de telle sorte dans mes liens, que pour me retourner sur la paille de mon cachot il me fallait faire d'incroyables efforts. Le premier jour de mon emprisonnement, je pris le parti de me laisser mourir de faim, non pas par désespoir, mais pour ensevelir avec moi des secrets importants dont je devais répondre ici-bas devant mes généreux complices, et plus tard devant Dieu. Que n'ai-je persévéré courageusement dans cette résolution! plus d'une tête qui bientôt doit tomber serait, pour longtemps encore, assurée sur les épaules de celui qui la porte.

» Nos ennemis, c'est de vos gouvernants que je parle, nos ennemis, dis-je, n'ignoraient pas que moi seul peut-être je tenais les fils nombreux de ce vaste complot qui, s'il eût été mené à bonne fin, aurait inévitablement changé la face de l'état, et ramené, avec une liberté sage, le règne du bon droit, de l'économie et de la paix, là où il n'y a que désordre honteux, tyrannie atroce, ruine totale et guerres perpétuelles à espérer. Ils savaient bien, vos mouchards consulaires, que, moi mort, la plupart de nos conjurés échappaient à la vengeance de leurs maîtres; aussi était-ce vraiment curieux à voir, l'embarras, la stupeur de mes gardiens, quand je refusai les aliments qu'ils me présentèrent, et quand j'eus déclaré positivement que je ne voulais prendre aucune nourriture.

» Je vous l'ai dit, on ne m'avait si bien garrotté que pour me mettre dans l'impuissance d'attenter à mes jours; mais la mort appartient à qui veut sincèrement la conquérir : aussi voilà que, par le seul effet d'une volonté persévé-

rante, le pauvre prisonnier menaçait de réduire à néant tous les efforts employés par l'autorité souveraine pour se le conserver vivant.

» Si la chair a failli dans cette lutte glorieuse d'un seul contre tous, au moins je puis me flatter de leur avoir causé une rude inquiétude. Vous ne vous imaginez pas, mon pauvre ami, comme c'est une chose pitoyablement plaisante à observer que les tourments que se donne le despotisme aux abois, pour obliger une de ses victimes à vivre quelques jours de plus; on dirait, à voir le chagrin qu'il éprouve devant son prisonnier près de mourir, que c'est un père au désespoir qui va perdre un enfant chéri. Oh! s'il était possible de contraindre la vie à demeurer dans un corps qu'elle se prépare à abandonner, comme ce pouvoir, qui n'a des armes que pour détruire, l'y retiendrait forcément! mais par malheur pour l'autorité souveraine, elle, qui peut tout, ne pourra jamais triompher de ceux qui veulent mourir.

C'est dans l'état que vous savez et dans les

dispositions d'esprit que je viens de vous dire, qu'on me porta chez le chef de la police du premier consul, afin de me faire subir un premier interrogatoire. Faible et mal à l'aise comme je l'étais, je ne pus cependant m'empêcher de sourire en voyant la peine qu'il se donnait pour grossir sa voix et chercher des paroles terribles. Je le laissai tourner longtemps dans un cercle de menaces qui n'aboutissait qu'à l'étourdir lui-même, sans qu'il lui fût possible de m'inspirer le plus léger effroi. C'est seulement quand je le vis fatigué de tant d'efforts inutiles que je répondis :

— Mais, citoyen préfet, vous oubliez donc que l'homme à qui vous parlez est décidé à se laisser mourir? Comment avez-vous pu supposer que vos menaces effraieraient celui qui s'est résigné à accepter un genre de mort mille fois plus douloureux peut-être que toutes les tortures que vous pourriez lui infliger? Cessez donc de perdre avec lui un temps que vous occuperiez bien plus utilement en l'employant à

étayer votre échafaudage républicain qui penche pour crouler.

Mon interrogateur, désappointé, pâlit et se mordit les lèvres; puis il dit à ceux qui m'avaient amené devant lui :

— Il faut y renoncer, c'est un incorrigible! remportez-le, et qu'il pourrisse dans son cachot!

Ce qu'il venait d'ordonner fut exécuté, on m'emporta, on me recoucha sur ma paille, et, durant encore deux nuits et un jour, ma constance ne fut pas ébranlée. Cependant j'avais enduré d'intolérables souffrances; mais le devoir ne serait pas une religion s'il n'avait aussi ses martyrs. Mon orgueil se flattait de pouvoir pousser jusqu'au sacrifice de la vie le fanatisme du dévouement. Hélas! le surlendemain de mon interrogatoire, les forces me manquèrent, d'étranges vapeurs s'accumulaient dans mon cerveau et troublaient ma raison, une soif ardente desséchait ma langue et brûlait mon pa-

lais : je demandai un verre d'eau à mes gardiens. Comme ils s'empressèrent de me le donner ! Je bus, et, pour un moment, l'insupportable chaleur qui me dévorait intérieurement parut se dissiper. Ma vue, tout à l'heure obscurcie par des nuages, devint plus nette, et j'aperçus tout près de moi un pain que mes geôliers avaient posé sur la pierre qui m'eût servi de siége si j'avais eu la liberté de m'asseoir. Malgré moi mes yeux se fixèrent avec avidité sur cette nourriture plus substantielle, à laquelle mes mains ne pouvaient atteindre, mais que ma bouche cherchait involontairement.

— Quelques miettes! murmurai-je à voix basse: ce ne sont pas quelques miettes qui m'empêcheront de mourir, mais je souffrirai moins peut-être.

Mon vœu fut entendu, mais non pas exaucé; on s'empressa d'en faire part au citoyen préfet. C'est là où m'attendait celui qui n'avait pu tirer de moi une parole; quand il eut appris que je

demandais à manger, il me fit de nouveau rapporter devant lui.

— Eh bien! me dit-il, voilà donc que vous devenez raisonnable; je savais bien que nous finirions par vous délier la langue. Il ne s'agit pas de faire le héros avec nous : cela n'avance à rien. Vous avez faim, il faut parler, et je vous ferai servir selon que je serai content de vous et des explications que vous me donnerez. Allons, citoyen secrétaire, ajouta-t-il en se tournant vers un commis qui était assis au bureau du chef des espions, écrivez le procès-verbal de l'interrogatoire.

Il ne fallait pas moins que ce ton brutal pour me rappeler au sentiment de ma dignité et de mon devoir.

— Il est inutile que monsieur prenne la plume, répondis-je, car vous aurez beau faire, vous ne saurez rien de moi.

— Plaît-il? s'écria le citoyen Dubois en se

levant furieux de son siége de juge, auriez-vous la prétention de vouloir à vous seul entraver le cours de la justice, et embarrasser la marche du gouvernement? Pardieu! nous avons eu affaire à plus forte partie; et si vous ne parlez pas...

— Que ferez-vous? lui demandai-je.

Cette question le jeta dans une grande perplexité, il se promena dans son cabinet, en murmurant je ne sais quelles paroles de malédiction, après quoi il s'arrêta devant moi, et se croisant les bras à la manière de son premier consul :

— Il est inconcevable, dit-il, qu'on ne puisse pas trouver un moyen de desserrer les dents à un obstiné de cette espèce-là! Mais, malheureux! poursuivit-il en s'adressant à moi, vous voyez bien que vous n'avez pas la force de souffrir pour garder votre secret : ainsi parlez!

— Ou si non, répliquai-je, c'est vous qui me condamnerez à mourir de faim; n'est-ce pas là ce que vous voulez dire?

Le citoyen préfet ne me répondit pas, mais je l'entendis grommeler à voix basse :

— L'interroge maintenant qui voudra, quant à moi, j'en ai assez comme cela ! J'aimerais mieux donner ma démission que d'avoir souvent de pareilles corvées à subir.

Cependant il revint encore une fois à la charge; mais alors, épuisé par mon dernier mouvement d'énergie, je courbai la tête et gardai le silence. De nouveau, il fut obligé de me renvoyer dans mon cachot.

Honteux intérieurement de ma faiblesse du matin, je me résignai pour la dernière fois à souffrir les angoisses les plus cruelles, plutôt que de donner à l'avenir le droit de douter de mon courage. A l'aspect de ce pain, laissé là sans doute pour me faire subir le supplice de Tantale, je fermai les yeux, et, Dieu me venant en aide, bientôt je m'endormis.

Je ne saurais vous dire, mon cher enfant, depuis combien de temps le sommeil me faisait

oublier mes souffrances, quand, de glacé que j'étais sur ma paille, il me sembla qu'une douce chaleur me pénétrait et activait le sang dans mes veines. Un indicible sentiment de bien-être parcourait tout mon corps, et me faisait respirer plus librement. Le mauvais rêve qui s'était emparé de moi, lorsqu'à peine je venais de fermer les yeux, disparut insensiblement pour faire place à de vagues images tristes encore, mais qui n'avaient plus rien d'effrayant. Je fis un mouvement pour changer la position de ma tête peu à peu désalourdie, au lieu de rencontrer l'angle d'une pierre, c'est sur un oreiller de velours qu'elle s'appuya; j'étendis machinalement les jambes, elles me parurent agir librement et se poser, comme si on les conduisait, sur les chenets d'une cheminée; je soulevai un de mes bras, il n'était plus enchaîné à l'autre, et de lui-même il retomba doucement sur l'appui d'un fauteuil.

Alors j'ouvris les yeux, mon songe merveilleux se continua.

L'affreux cachot s'était métamorphosé en un salon élégamment orné ; au lieu de la litière infecte sur laquelle je m'étais couché, je me trouvai dans un large et moelleux fauteuil, devant un feu de cheminée qui n'était pas moins réjouissant à la vue que bienfaisant pour le corps. Des fenêtres à persiennes dorées bien closes, à doubles rideaux de soie, remplaçaient les deux meurtrières grillées d'où le vent venait frapper incessamment sur moi. Au lieu de la pierre froide qui pavait mon cachot, je voyais un riche tapis étaler les plus vives couleurs sur le parquet du salon. Enfin une petite table chargée de mets friands et légers avait été placée près de moi. Il y avait deux couverts, puis deux carafes dans lesquelles brillait, à la lueur des bougies, un petit vin clairet qui eût suffi pour solliciter la soif, si déjà elle n'avait causé en moi tant de ravages.

La porte à double battant s'ouvrit ; un personnage dont les traits m'étaient inconnus, mais qui, jeune encore, avait l'élégance des

gentilshommes de l'ancienne cour, entra dans le salon et vint à moi ; il me demanda, le plus gracieusement du monde, si je me trouvais bien ainsi ; puis, comme surpris de ce qui se passait, j'hésitais à lui répondre, il congédia un laquais venu là pour nous servir, sans doute, et ordonna à celui-ci de nous laisser seuls, quelque visiteur qui se présentât pour lui parler. Ensuite mon inconnu vint s'asseoir à table devant le second couvert, en me priant de partager sans façon, la collation qu'il avait fait préparer pour moi.

— A la bonne heure ! dis-je à M. de Marthenais pendant qu'il reprenait haleine, j'étais las de vous voir souffrir ; mais voilà ce qu'on appelle un beau rêve ! C'est Dieu lui-même qui vous l'envoyait en compensation de vos atroces douleurs : il vous devait bien cela pour vous récompenser de tant de courage.

— Oui, me répondit le prisonnier, vous dites bien, c'était un beau rêve ; aussi n'eus-je pas le

désir de me réveiller ; je me laissai rêver en remerciant, comme vous, la Providence de ce qu'elle tient pour nous en réserve cette féerie des songes : repos de l'âme, halte indispensable pour calmer l'esprit tourmenté, pour reposer le corps épuisé à subir les épreuves douloureuses auxquelles la méchanceté des hommes nous condamne.

Je ne me fis pas prier deux fois par mon généreux amphitryon, poursuivit M. de Marthenais; il versa d'un vin réparateur dans mon verre, et je bus sans défiance en me répétant : Je rêve! Cependant, comme si j'eusse été bien éveillé, ce doigt de vin humé goutte à goutte, avec délices, me rafraichit la bouche, et ranima en moi le besoin, je dirai plus : l'amour de la vie.

Toujours sous les coups de l'étonnement, et n'ayant pas perdu un seul instant le souvenir de mon malheur, je ne laissai pas que d'interroger mon hôte sur le changement qui venait de s'opérer dans ma condition de prisonnier

d'état, en butte aux plus mauvais traitements. Je lui montrai, comme je viens de vous les montrer à vous-même, les meurtrissures de mes bras et de mes jambes, et je lui demandai ce qu'étaient devenues les cordes dont on m'avait lié. Il me sourit d'un air appitoyé, mais il ne parut pas me comprendre.

Oh! je ne pouvais plus en douter, je rêvais!

Ainsi ce feu qui me ranimait si bien, cette table où je trouvais à satisfaire ma faim et ma soif, ce fauteuil dans lequel j'étendais, libres enfin, mes pauvres membres si longtemps torturés, ce joli salon où l'on respirait un air embaumé, ce charmant convive qui me souriait avec tant de bonne grâce, tout cela n'était qu'illusion! Ma tête, affaiblie par un jeûne de plusieurs jours, avait pris ses désirs pour la réalité. C'était donc à mon imagination seulement que je devais tout cela! Qu'importe? Ne cherchant pas au delà de cette idée à laquelle je m'attachai décidément, je me mis à jouir avec

abandon, en pleine confiance, des biens précieux qu'une erreur des sens venait de me créer.

— Et vous fîtes bien, interrompis-je, c'était toujours cela de gagné sur le mauvais réveil qui vous attendait.

Le marquis de Marthenais ne me répondit que par un soupir, ensuite il continua :

— Cependant je mangeais avec modération ; mon convive ne me pressait pas trop ; mais, plein d'attentions pour moi, il n'oubliait jamais de m'inviter à humecter de temps en temps mes lèvres de ce vin parfumé dont le bouquet perfide attaquait si agréablement ma raison, qu'il semblait plutôt vouloir l'agacer que la réduire à néant. Le stimulant finit par agir avec tant de puissance sur mes organes affaiblis, que cet homme, que je ne connaissais pas tout à l'heure, devint à mes yeux et pour mon cœur un ami, un allié, un affidé, l'un des saints défenseurs de notre noble cause, et je me trouvai, je ne sais comment, enferré avec lui dans une conversation

politique, je dirai mieux, dans une suite de confidences, sans qu'il me fût possible ni de m'en dégager, ni de me rendre compte de son point de départ.

La chaleur du foyer, la puissance provocatrice du vin, m'arrachaient sans effort les aveux les plus importants; que dis-je, elles me les arrachaient? non, ceux-ci tombaient naturellement de mes lèvres, et je n'essayais pas de les retenir. Mon hôte, en qui je ne voyais plus qu'un complice, me disait des noms, je lui répondais par d'autres noms; il me parlait de certains moyens de succès auxquels nous n'avions pas pensé, et je lui disais ceux auxquels nous nous étions arrêtés pour la réussite du complot; il semblait plutôt m'instruire de particularités qui m'étaient inconnues qu'apprendre quelque chose de moi. Il ne m'interrogeait pas : nous causions de nos espérances déçues, de nos ressources pour l'avenir; enfin, dans mon erreur, je ne me croyais coupable d'aucune imprudence, car c'est lui que j'entendais par-

ler ; ou plutôt, j'étais devenu sourd au bruit de ma propre voix dans ce moment fatal où je livrais mes frères !

— Mais à quoi bon vous désoler ainsi ? lui dis-je, inquiet du mouvement de désespoir auquel il venait de s'abandonner en me disant ces derniers mots.

— A quoi bon ? répéta le marquis comme si mes paroles n'avaient aucun sens pour lui. Et d'où vient que vous dites à quoi bon ?

— Mais n'ai-je pas raison de parler de la sorte, puisque ce n'était qu'un rêve ?

— Ah ! oui, c'est vrai, un rêve! me répondit-il avec le plus douloureux sourire ; un rêve dont je ne devais pas tarder à sortir, car, au moment où je me laissais aller, s'en m'en apercevoir, à ce funeste besoin de parler qui s'était emparé de moi, un homme, non pas mon convive, mais son complice en infamie, sortit comme par magie de je ne sais quelle cachette ; il présenta à mon

hôte une feuille de papier marqué au timbre de la république; celui-ci la prit, et, me mettant sous les yeux notre conversation écrite, il me dit :

— Voulez-vous signer votre interrogatoire?

— Ce n'était pas un rêve! m'écriai-je en reculant avec effroi.

— Non, mon pauvre enfant, c'était un piége! c'était une misérable comédie que l'on venait de jouer avec moi; sans le vouloir j'avais favorisé la ruse infernale, imaginée par le citoyen Fouché lui-même pour me faire parler.

— Et vous avez signé ce papier?

— Mon premier mouvement fut de chercher un couteau pour m'en frapper; mais on avait prévu mon acte de désespoir : la table était desservie, et dix agents, entrés sans bruit dans le salon, se tenaient prêts à se jeter sur moi, et à me garrotter encore, dans le cas où l'indignation

m'eût poussé à un désir de vengeance contre celui qui venait d'abuser de ma faiblesse.

— Après un moment d'hésitation, je demandai la plume, et je rédigeai la protestation suivante :

« Comme il est vrai que l'homme ne peut répondre de l'innocence de ses rêves, je déclare qu'on a abusé de celui de ma raison pour me faire dire tout ce qui est écrit ici ; je ne reconnais aucune de ces paroles pour être les miennes, on ne m'a rien demandé, je n'ai rien avoué : j'ai rêvé ! Je voulais mourir pour garder mon secret, je vivrai pour protester contre l'abus qu'on pourrait faire de cette pièce, et pour appeler le mépris et l'indignation sur ceux qui s'en prévaudraient afin de faire tomber de nobles têtes. »

Et je signai.

— C'était hardi, lui dis-je, mais aussi, c'était bien !

— Oui, c'était bien, je le sais; mais qu'importe? en ai-je moins compromis les défenseurs de notre cause? ceux que j'ai perdus me comprendront-ils quand je leur dirai comment j'ai pu m'abuser à ce point, de prendre pour un songe ce qui n'était, hélas! que trop réel? Tenez, mon enfant, dans ce moment où je vous parle, je ne comprends pas encore comment le bien-être, succédant tout à coup aux tortures, a pu me rendre assez crédule, assez imprudent, assez abandonné de ma raison pour ne me laisser voir dans ce réveil si dangereux, mais si doux, qu'un sommeil bienfaisant qui se prolongeait. Il faudrait avoir eu froid, avoir eu soif et faim ainsi que moi; il faudrait avoir senti comme je les sentis moi-même le bâillon sur sa bouche, les cordes serrées autour de ses membres, l'humidité du cachot, l'odeur de la paille de prison, et puis après se trouver le corps mollement appuyé, les pieds libres et posés sur des chenets devant un feu réparateur, les bras libres aussi et naturellement placés sur les accoudoirs d'un fauteuil; il faudrait enfin avoir souffert de toutes

les privations, et se voir en butte, au réveil, à toutes les tentations de la table, pour comprendre ma coupable erreur et pour me la pardonner.

— Rassurez-vous, cher maître, les marques de torture que vous portez aux chevilles ainsi qu'aux poignets suffiraient pour vous justifier auprès de ceux qui ont mis leur confiance en vous.

— Je veux le croire, me répondit le prisonnier, c'est même pour ne pas mourir sans leur pardon que j'ai survécu à la perte de mon secret; car, malgré ma protestation, on n'a pas moins fait usage de ce perfide interrogatoire, et maintenant ce que nous voulions accomplir n'est plus un mystère pour personne. Les feuillets de notre manuscrit ont été soumis à l'épreuve des réactifs chimiques, et le contenu des interlignes que je vous priais de ménager avec tant de soins s'est dévoilé aux yeux de nos ennemis.

— Eh bien! dis-je, qu'était-ce donc?

Le mouvement d'impatiente curiosité que je fis en demandant cela amena un sourire sur les lèvres du marquis.

— Au fait, reprit-il presque aussitôt, je puis bien vous le dire maintenant; ce n'est plus même une confidence. Apprenez donc, mon ami, que ces interlignes, qui ont dû beaucoup vous intriguer, ne servaient à rien moins qu'à une correspondance assez active avec l'un des généraux les plus influents de votre république française; elle avait pour but d'enlever M. Bonaparte de son château des Tuileries, et de replacer mon roi légitime sur le trône de son frère saint Louis Deux, le martyr.

— Est-ce possible? Et vous avez pu croire au succès d'une pareille entreprise?

— Pourquoi non? c'est le sort des choses justes d'avoir ici-bas leur jour de triomphe; le seul tort que nous ayons à nous reprocher est notre ardeur imprudente à vouloir hâter la venue de ce grand jour. Le présent est con-

tre nous, l'événement nous condamne, j'en conviens, mon enfant; mais l'avenir vous prouvera que ce ne fut de notre part qu'une erreur de date.

Le marquis de Marthenais, après m'avoir répondu ainsi, continua de m'apprendre ce qui suivit son entrevue avec le ministre de la police. Depuis qu'on avait eu du prisonnier plus d'aveux qu'on n'osait en espérer, on ne jugeait plus nécessaire de continuer avec lui ce système de surveillance rigoureuse auquel il avait été soumis d'abord. Au lieu de le ramener, pieds et poings liés, dans ce cachot malsain d'où on l'avait tiré durant son sommeil, les agents de police le conduisirent dans une chambre propre et assez bien aérée. Il eut à discrétion une nourriture saine; on lui permit l'usage de la promenade dans la cour des prisonniers. Il importait peu à la justice qu'il continuât de vivre ou qu'il mourût; mais comme la raison d'état ne pouvait plus être un prétexte d'inhumanité envers lui, on s'était résigné à le traiter

en homme de bonne compagnie, qui savait trop bien son monde pour se refuser à donner sa tête au bourreau, quand celui-ci viendrait la lui demander.

Il poursuivit à peu près de la sorte, et moi j'écoutais toujours, quand, changeant de ton tout à coup, le marquis me dit en me posant la main sur l'épaule :

— Mais parlons de quelque chose de plus gai ; voyons dites-moi, citoyen secrétaire, comment il vous est venu à l'esprit que vous pouviez être mon fils ?

Un coup de massue, tombé inopinément sur ma tête, ne m'eût pas plus étourdi que cette brusque question.

— Eh bien ! eh bien ! mon cher enfant, il ne faut pas rougir pour cela ; vous n'avez pu, sans une cause quelconque, imaginer une telle fable : il y a quelque part une base à votre roman filial. Et d'abord, je demande pardon à votre

mère de ce doute offensant pour sa vertu ; mais vous n'êtes donc pas le fils du mari de madame Vaugrain ?

Pauvre mère ! c'est moi qui te demande pardon à genoux, d'avoir pu éveiller un tel soupçon dans l'esprit d'un étranger ; mais je te vengeai bien de la mauvaise opinion que ma ridicule démarche avait pu lui faire concevoir touchant ta conduite passée ! Je trouvai pour raconter cette malheureuse aventure du parc de Versailles des paroles si bien empreintes de mon respect, de mon amour pour toi, que je fis passer dans l'âme de M. de Marthenais et l'intérêt et le sentiment de vénération que tu m'inspirais.

— Pauvre jeune fille ! disait-il, noble cœur ! reprenait-il encore à mesure que je lui parlais de la tendresse et du dévouement de Jean-Baptiste pour nous. Ah ! jeune homme ! poursuivit le marquis avec le ton de la pitié et du reproche ; et vous voudriez le renier, ce père qui vous a secouru ! et vous seriez assez ingrat pour

en demander à Dieu un plus riche, un mieux titré que celui-là ! mais c'est de la vanité, cela, mon enfant! c'est un orgueil bien coupable; il mériterait, pour sa punition, que je fusse, moi, ce père que vous cherchez, car alors, au lieu de vous ouvrir mes bras, je vous dirais : Je ne veux pas de cet amour que tu m'offres; que pourrai-je donc te donner en échange de ta fausse tendresse filiale, à toi qui n'as pas eu assez des soins et du nom d'un si honnête homme?

J'étais courbé, anéanti sous le poids de ces justes reproches.

— Oh! prenez garde! continua le prisonnier, prenez garde, mon enfant, de céder imprudemment à ces mouvements de l'amour-propre, qui font un si grand tort à tous les autres amours, dans lesquels la Providence a placé notre bonheur! Prenez garde à l'orgueil qui durcit le cœur, à la vanité qui nous fait prendre en pitié par les plus indulgents, et qui oblige les autres à calculer le mépris que nous devons leur in-

spirer, sur la mesure de la folle estime que nous avons pour nous-même.

— Vous avez raison, repris-je enfin, et, grâce à vous, je ne me dissimule plus mes torts, mais il n'est pas moins vrai, cependant, que cette boîte, que ces cheveux, qui m'ont fait concevoir un espoir insensé, c'est chez vous qu'ils ont été trouvés : comment y étaient-ils? si ce n'est vous, qui donc a pu les y apporter?

— Foi de gentilhomme, je l'ignore, répondit, M. de Marthenais.

— Comment! ce n'est pas même un dépôt qu'on vous aura confié? ajoutai-je.

— Non, mon ami, je vous le jure, je n'ai reçu de personne ni cette boîte, ni le secret de l'acte de violence qui a mis le coupable en possession d'une boucle de cheveux de votre mère.

N'osant soupçonner M. de Marthenais de mensonge; mais supposant qu'il avait oublié

les circonstances de ce dépôt dont je m'obstinais à vouloir connaître l'auteur, j'insistai de nouveau :

— Cherchez bien, lui dis-je, cherchez bien dans votre mémoire, car il est cruel de se trouver si près des traces de la vérité, et de renoncer à savoir...

— Savoir quoi? interrompit le prisonnier. Mais quel intérêt si grand vous oblige donc à percer le mystère d'un crime dont vous n'aurez jamais, quoi qu'il arrive, le droit de demander vengeance? Que voulez-vous savoir? que vous devez le jour à un misérable : eh bien! ne le savez-vous pas? à quoi bon vous obstiner à vouloir joindre un titre de noblesse à une action infâme? cette criminelle action ne peut que flétrir le nom que vous réclamez ; le mari de votre mère vous a donné le sien : ce nom-là, le mépris ne l'atteindra pas; et vous, qui pouvez le porter honorablement, vous voudriez vous en déposséder, pour en ramasser un entaché du plus lâche,

du plus abominable de tous les crimes? Allons donc! vous avez perdu l'esprit, pauvre jeune homme! et, je le répète, si j'étais votre père, si j'avais surtout pour vous des entrailles paternelles, je refuserais de vous reconnaître, non plus parce que vous êtes ingrat envers votre père adoptif, mais parce que je ne voudrais pas vous déshériter de l'estime qui suit et protége partout l'enfant d'un brave homme!

Je me précipitai sur les mains de mon maître, en signe de repentir.

— Fort bien, reprit-il en me souriant avec bonté, je me flatte que ceci vous servira de leçon, et j'espère qu'à l'avenir vous ne jetterez pas dédaigneusement le trésor que vous avez dans les mains, pour vous les salir à chercher un hochet dans la boue.

Revenu, grâce aux sévères observations du marquis, à des sentiments plus raisonnables, je ne pus m'empêcher cependant de lui témoigner

encore une fois ma surprise touchant la découverte de cette boîte dans son appartement.

— Et qui vous dit, me répondit-il, qu'elle n'a pas appartenu à celui qui occupait avant moi cet hôtel?

— Vous croyez! m'écriai-je; et quel était donc votre prédécesseur?

— Faut-il vous l'apprendre? Tenez-vous bien à le savoir?

— Ah! sans doute!

— Encore une fois, prenez garde! voilà un regard brillant, une rougeur soudaine, qui me prouvent que la vanité est vivace chez vous: être le fils du propriétaire d'un hôtel, c'est déjà quelque chose, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! vous me faites mourir... Non, monsieur le marquis, non, je n'ai pas de va-

nité, dans ce moment surtout, car vous m'en avez guéri pour longtemps; mais mettez-vous à ma place : on ignore, et l'on voudrait savoir.

— Et bien donc, vous saurez demain quel était cet homme.

— Et pourquoi pas aujourd'hui, à l'instant?

— Parce que j'en ai déjà beaucoup dit pour un convalescent; d'ailleurs voilà la cloche qui sonne, il faut nous séparer.

Je poussai un profond soupir. M. de Marthenais ne se trompa pas sur le véritable motif de cette expression de regret.

— Vous êtes cruel, Jean Christophe, me dit-il, vous voilà comme vos messieurs de la police, qui voulaient m'obliger à parler, quand

j'étais épuisé par les souffrances et les privations. Mais c'est assez de plaisir pour un jour, quoiqu'il ne m'en reste peut-être pas un grand nombre à compter dans ce monde, encore faut-il que je me ménage pour arriver bravement au dernier. A demain!

C'est à voix basse et presque inintelligiblement que je répondis :

— A demain!

Et il partit, et je restai tristement assis sur le bord de mon lit de camp.

Le marquis de Marthenais fit quelques pas dans le corridor; puis il revint devant ma porte.

— Christophe, me dit-il, pour que votre pauvre tête ne travaille pas trop cette nuit, je crois devoir vous prévenir d'une chose.

— Qu'est-ce donc ? m'écriai-je en relevant la tête et tout ému de curiosité.

— C'est que celui dont je vous parlerai demain n'était pas gentilhomme !

XII.

L'Aventurier.

Je ne saurais dire si M. de Marthenais était bien ou mal intentionné pour mon repos, lorsqu'il revint sur ses pas afin de m'adresser ces dernières paroles qui, décidément, m'enlevaient toute prétention à une illustre naissance; mais le fait est que je dormis ma nuit complète, sans regret du passé, sans nul souci de

l'avenir; je dormis enfin d'un sommeil aussi calme, aussi profond, que si je n'avais pas eu, même un seul instant, le droit de me supposer issu de noble race, et comme si, au retour du soleil, je ne devais pas me retrouver prisonnier d'état, impliqué dans un complot ourdi contre la personne du premier consul et contre l'inviolabilité de la république française.

Pourtant les sujets d'insomnie ne me manquaient pas, tant s'en faut! car si la visite de ma bonne mère et de Mathieu Libois n'avait pu me faire oublier complétement et mes belles amies, et mes excellents camarades de la grille de fer, le récit du marquis de Marthenais avait été impuissant aussi à distraire de ma pensée le souvenir de mes chers visiteurs; enfin, pendant que mon malheureux maître me racontait son soi-disant rêve de la prison, ne m'étais-je pas surpris à trembler tout bas, sur les terribles conséquences que le procès criminel pouvait avoir, même pour un innocent involontairement compromis, comme je l'étais, dans cette déplorable affaire?

Les heureux souvenirs, les sinistres idées qui m'agitaient encore au moment où je me couchai se confondirent dans un vague insaisissable dès que j'eus fermé les yeux, et bientôt elles disparurent complétement, pour faire place à ce bien-être si bon qu'on nomme le sommeil.

Heureux âge que celui où l'on peut aimer de toutes ses forces, perdre l'espérance qu'on a le plus caressée, souffrir dans sa liberté, craindre pour sa vie, et cependant dormir!

Mais si la nuit fut bonne, le réveil ne laissa pas que d'être aussi fort doux; une heureuse nouvelle m'attendait à ma descente du lit de camp : il ne s'agissait pas encore pour moi de voir s'ouvrir les portes de la prison, mais du moins je ne devais plus être livré aux ennuis de la solitude.

A la demande de M. de Marthenais, qui désirait m'avoir près de lui, on avait décidé aussitôt que de notre réunion dans la même chambre ne pouvait résulter aucun danger pour la sûreté

de l'état; or, quand mon guichetier vint me faire sa visite accoutumée du matin, ce fut pour m'annoncer que j'allais changer de domicile.

Je passe sous silence mon étonnement et ma joie. C'est avec tout l'empressement qu'on peut imaginer que je quittai ma triste demeure; celle qu'on me destinait n'était pas sans doute de beaucoup plus gaie; mais, et je l'ai souvent expérimenté depuis, partout où l'on ne doit pas être bien, on se trouve toujours de moitié moins mal quand on y est deux.

Mon déménagement ne présentait aucune difficulté, aucun embarras: donc, il ne fut pas long. Je suivis le valet de prison dès qu'il m'eut dit: — Allons, en route! — Ce qui me surprit fort, ce fut de le voir grimper à l'étage supérieur quand je me préparais à descendre dans les entrailles de la conciergerie; je croyais encore mon maître logé au-dessous de moi.

— Tout cela est changé depuis hier soir, me dit mon guide, il nous est venu d'autres pen-

sionnaires sur lesquels on a besoin d'avoir l'œil à toute heure du jour et de la nuit : aussi, ils ont été *serrés* dans le bon coin. Il faut bien boucher les trous que font ceux qui sortent, reprit-il en riant. C'est comme la chambre qu'on vous fait quitter, citoyen Christophe, croyez-vous donc qu'elle va rester longtemps vide? Patience! avant dix minutes d'ici elle aura son locataire.

— En vérité!

— C'est comme je vous le dis, le nouveau particulier attend au greffe que je vienne le chercher pour le conduire chez vous : chez lui, que je veux dire. Ah! dame! voilà un fameux pigeon que nous allons mettre en cage! il faut convenir que si celui-là s'y est fait *pincer* ce n'est pas faute de savoir ce qu'il lui en *cuirait.*

Ces paroles, qui plus tard me revinrent à l'esprit et m'inspirèrent le désir de savoir quel était mon remplaçant au cachot, firent d'abord peu d'impression sur moi; d'ailleurs je ne pouvais prêter une grande attention à ce que le gui-

chetier me disait en ce moment, car je venais d'apercevoir, vers le milieu du corridor que nous suivions, M. de Marthenais qui m'attendait sur sa porte. Il souriait de loin à ma bien-venue, tendait vers moi les bras et disait :

— Mais arrivez donc, cher enfant !

Je courus à lui, il oublia son titre de gentilhomme, moi mon infériorité, et nous nous embrassâmes comme si nous ne nous étions pas revus depuis six mois.

— Nous voilà donc réunis ! lui dis-je, ah ! que je vous remercie de la bonne pensée qui vous est venue.

— C'est à moi, reprit-il, de vous remercier du plaisir que vous m'en témoignez.

— J'espère, continuai-je, que maintenant vous êtes un peu revenu de votre mauvaise opinion touchant ceux que vous appelez vos ennemis ; vous avouerez qu'aujourd'hui ils ne se montrent pas trop méchants envers nous.

— Eh ! sans doute, reprit-il, je leur rends justice; dans cette circonstance, ils ont été très-faciles, très-tolérants, fort généreux même si vous le voulez. Je leur saurais un gré infini de la bonne grâce avec laquelle ils ont accueilli ma demande, si je ne soupçonnais pas que leur empressement à nous réunir tient beaucoup moins à un mouvement d'humanité qu'à un calcul d'administration : la place leur manque pour loger les nombreux mécontents qui ont été arrêtés cette nuit.

Bien que ceci fût d'accord avec ce que j'avais appris de la bouche même du guichetier, je n'en trouvai pas moins le marquis de Marthenais injuste, je dis plus, ingrat envers le pouvoir suprême qui lui accordait une faveur, alors qu'il ne devait à ses ennemis qu'une sévère justice.

Depuis lors, j'ai eu mainte occasion d'observer cette malheureuse tendance de l'ingratitude humaine à vouloir chercher dans l'intérêt

personnel des autres le motif de leurs bonnes actions, et j'avoue que ce méchant besoin d'expliquer le bien par le mal m'a toujours profondément blessé. Cette fois il me causa un léger chagrin, et je sentis que mon noble maître venait de perdre quelque chose de mon estime.

— Qu'importe, lui dis-je, la cause de leur bonne volonté envers nous? ils nous ont réunis l'un à l'autre, et c'est déjà plus que nous ne pouvions espérer.

—Patience! mon enfant, patience! poursuivit l'inflexible conspirateur, un jour viendra où les nôtres auront pour eux tout autant d'égards qu'ils en ont pour nous; on aura soin de les réunir aussi sous les mêmes verrous, car enfin, il faudra bien que la chance tourne, et que les emprisonneurs deviennent prisonniers à leur tour.

Comme je le voyais tout prêt à se perdre encore une fois dans la voie illimitée de ses coupables espérances et de ses mauvaises prévi-

sions politiques, et comme je n'étais nullement disposé à l'y suivre, soit en le combattant, soit en marchant d'accord avec lui, je l'arrêtai dès les premiers pas et lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite la veille.

— Vous avez raison, me dit-il, je me suis engagé à vous raconter l'histoire d'un homme qui a pu commettre l'horrible action dont vous m'avez soupçonné coupable : mais, avant tout, mon cher enfant, rappelez-vous bien que je ne prétends pas affirmer qu'il en soit l'auteur. Cependant il est telle circonstance remarquable dans la vie de cet homme qui expliquerait si clairement la découverte de cette boucle de cheveux blonds dans une maison qu'il habita, que plus j'y pense, plus je suis porté à voir en lui le père que vous cherchez.

— Vous croyez?... Vous avez donc des preuves ?

— Des preuves, pas encore, mais d'assez graves présomptions du moins. Quoi qu'il en

soit, n'oubliez pas mes paroles d'hier, à propos de cette criminelle paternité que vous aviez la faiblesse d'invoquer. Restez à vos yeux, comme aux miens, le fils de l'estimable artisan qui adopta votre mère et son malheur; alors vous n'aurez plus à rougir de vous-même et d'un autre, durant le récit que vous exigez de moi; alors il deviendra facile à votre amour-propre de se réfugier dans cette pensée consolante, c'est que l'aventurier dont je vais vous parler, n'est et ne sera jamais qu'un étranger pour vous.

Je m'engageai à ce qu'il voulut, mais, je dois à la vérité de le dire : il m'était impossible d'accepter franchement une telle supposition tant que le doute me restait encore.

Nous nous assîmes, et cette fois sur des chaises : il y en avait deux dans la nouvelle chambre du prisonnier, ainsi que deux couchettes bien appétissantes à l'œil d'un pauvre garçon qui, depuis quinze nuits, dormait sur un lit de camp.

Lorsque nous eûmes pris place auprès de la fenêtre et devant une petite table sur laquelle on venait de nous servir un déjeuner de beaucoup meilleur que celui dont se compose l'ordinaire des prisonniers, M. de Marthenais m'invita à prendre ma part de son repas du matin, et, presque aussitôt après, il commença :

— Un concours de circonstances, on ne peut plus naturel, m'a mis à même de suivre pendant longtemps et pour ainsi dire pas à pas, dans son existence aventureuse, l'étrange individu dont je dois vous raconter l'histoire; mais comme il ne vous importe guère de savoir par suite de quelles relations d'amitié ou de famille j'ai dû de me trouver plus d'une fois en contact avec lui, je vous dirai, pour couper court, d'avance, à toute question qui entraverait inutilement la marche de mon récit, que je ne fus jamais ni l'allié ni l'ami de cet homme, et que, une fois exceptée, mes rapports avec lui n'ont jamais eu lieu que par la voie indirecte des tiers. Je ne lui ai pas, je crois, parlé quatre

fois dans ma vie; ainsi vous pouvez supposer, si vous l'aimez mieux, qu'il ne me fut pas personnellement connu et que je ne fais ici que vous rapporter ce qu'on m'a conté à moi-même.

Après cette précaution oratoire posée en tête de son récit pour m'inviter à me tenir en garde contre tout désir d'interruption, M. de Marthenais reprit :

« Vers le milieu du mois de juin de l'année 1768, le jeune chevalier de Morangis, marié en grande pompe à Versailles, depuis trois jours seulement, avec la noble héritière du comte d'Anisy, enlevait sa charmante épouse aux hommages de la cour, et la conduisait, pour ainsi dire clandestinement, à sa terre du Lyonnais, où ils désiraient passer en tête à tête conjugal ce premier mois de mariage si doux qu'on l'a nommé la lune de miel.

» Un complot délicieux avait été formé par

les jeunes mariés. Eux que la fortune obligeait à s'entourer d'ordinaire d'un nombreux domestique, ils avaient résolu de partir sans suite, afin de savoir ce que c'était que de se devoir mutuellement et rien qu'à soi-même les bons soins, les attentions, le bien-être en voyage. Monsieur voulait être seul à servir madame; madame trouvait plaisant de n'avoir pas d'autre femme de chambre que monsieur. Ils dépêchèrent donc leurs gens à l'avance, pour le château de Morangis, et ce fut, me disaient-ils, avec une inexprimable émotion de joie et de bonheur qu'ils montèrent dans leur chaise de poste, tandis qu'on les croyait occupés des préparatifs d'un bal pour le lendemain.

» Maîtres de leur temps et livrés à eux-mêmes, celle-ci rendait en amour ce que celui-là lui payait en prévenances; ils allaient au gré de leur caprice, tantôt s'arrêtant dans un simple village, tantôt traversant les villes avec rapidité; ils songeaient peu à remarquer la beauté des sites, la majesté des monuments; mais ils

jouissaient de tout, instinctivement, au vol, par bouffées, comme cela arrive toujours lorsqu'on est heureux.

» Le couple charmant était en route depuis huit jours, quand il arriva à Villefranche, où devait avoir lieu la dernière couchée. Le chevalier de Morangis, qui ne négligeait aucun détail de son emploi de cavalier servant, avait lui-même, ce jour-là, comme toujours depuis leur départ, choisi le plus joli appartement du meilleur hôtel de la ville; puis, veillant à ce que sa charmante femme eût bon lit et bonne table, il avait présidé à l'arrangement du coucher comme à l'ordonnance du souper. Tout ayant été exécuté ainsi qu'il l'avait commandé, les amants voyageurs s'étaient encore une fois joyeusement préparés à faire honneur à ce gentil repas du soir qui, n'eût-il été que médiocre, n'en aurait pas moins paru excellent, grâce au plaisir qui l'assaisonnait.

» — Laissez-nous seuls, avait dit le jeune

mari au chef d'office, et aussitôt la porte s'était refermée sur celui-ci. Mais un instant après, le maître de l'hôtel rentra, ce qui contraria fort M. de Morangis, occupé alors de ses amusants devoirs de femme de chambre.

» — Que nous voulez-vous? demanda-t-il avec impatience.

» — Pardon, monsieur; mais comme vous paraissez tenir à tout commander pour votre service, je n'ai rien voulu faire donner au petit, avant d'avoir reçu vos ordres à ce sujet.

» Ces mots : — le petit! — causèrent une grande surprise à M. et à madame de Morangis; ils en demandèrent l'explication, ce qui parut étrange à l'hôtelier; cependant il réitéra sa question en ajoutant que le petit bonhomme qui les accompagnait avait réclamé son souper.

» Les voyageurs ne comprenant pas encore ce que l'hôtelier voulait leur dire avec ce petit, dont ils entendaient parler pour la première

fois, se décidèrent à faire comparaître devant eux l'objet de cet apparent malentendu.

» C'était un petit garçon de huit à neuf ans, assez pauvrement vêtu, mais qui avait le regard intelligent, la parole facile, et la physionomie avenante. Interrogé sur la prétention qu'il avait manifestée de se faire servir à souper aux dépens de M. de Morangis, il répondit, sans se déconcerter le moins du monde, que depuis huit jours il n'avait pas fait autre chose que de s'arrêter dans les hôtels où le chevalier et sa femme descendaient, et de se donner auprès des gens de service de la maison comme appartenant au couple voyageur.

» — Si M. le chevalier, dit-il, avait mieux regardé ses comptes de dépense, peut-être se serait-il aperçu déjà que j'étais de sa suite ; car, pour dire vrai, voilà plus d'une semaine que nous voyageons ensemble, lui dans le carrosse, et moi derrière.

» La franchise, je dirai mieux, l'effronterie de

cet aveu, disposa favorablement les jeunes époux pour cet enfant; ils lui demandèrent de plus amples détails sur ce qui l'avait déterminé à les suivre : alors il leur tint à peu près le discours suivant :

» — Je dois vous dire d'abord que je suis orphelin. Depuis trois ans que j'ai perdu mon père et ma mère, je demeure à Versailles chez ma marraine dans la rue du Grand-Chenil. Le jour même de votre départ, celle qui m'a élevé me chargea comme à l'ordinaire de ses petites commissions du matin ; mais, quand je revins à la maison après les avoir faites, je ne trouvai plus personne, et une voisine me dit que ma marraine était partie pour son pays avec un palefrenier des écuries du roi, qui venait la voir le soir quand j'étais couché, et à qui je disais le matin : Bonjour, mon parrain.

» Comme je ne connais pas le nom du pays de ma marraine, je vis bien que j'étais abandonné, mais je pleurai pas pour ça. La voisine

s'en étonna et prétendit que j'avais mauvais cœur ; ce qui est bien injuste, car le plus méchant des deux n'est-ce pas celui qui abandonne l'autre ? Cependant elle me fit déjeuner assez bien, ma foi ! quoique ce ne soit qu'une pauvre femme ; et puis, comme elle était forcée d'aller travailler à sa journée, elle me donna un morceau de pain pour jusqu'au soir, en disant qu'elle m'attendrait pour souper.

» J'allai me promener toute la journée avec des camarades, et, vu que je n'aime pas le pain sec, j'émiettai le mien et je le jetai aux cygnes du bassin ainsi qu'aux petits oiseaux du parc. Le soir j'avais grand'faim ; aussi je mangeai de si bon appétit la meilleure part du souper de la pauvre voisine, que celle-ci me dit :

» — Il faudra tâcher de trouver demain quelqu'un qui te nourrisse, car je ne suis pas assez riche pour cela.

» Alors elle se souvint qu'elle avait une con-

naissance au service de M. le duc de Guiche, et elle sortit aussitôt, m'emmenant avec elle, pour me présenter à un des valets de pied de M. le duc. Elle espérait l'intéresser à moi, et, par ce moyen, me placer dans une bonne condition. Pendant qu'elle était occupée à chercher sa connaissance dans la cour et dans les antichambres, moi j'étais resté dans la rue et je regardais machinalement une voiture de voyage qui paraissait prête à partir : c'était la vôtre. A la lueur de la lanterne qui vous éclaira du vestibule à votre carrosse, j'eus le temps de voir que vous aviez l'air bon et généreux ; et puis que madame n'avait pas l'air d'être bien méchante non plus ; je vous entendais rire tous deux, cela me donna courage pour ce que j'avais projeté tout bas. Si un domestique pas plus haut que moi fût monté derrière votre équipage, je vous aurais laissé partir sans moi, et je serais peut-être aujourd'hui bien placé grâce à la protection de M. le valet de pied que la voisine voulait intéresser à mon sort ; mais quand je vis que vous n'aviez personne à votre suite, je

grimpai sur le marchepied, où je me tiens depuis huit jours, et je vais ainsi je ne sais où, mais bien décidé à vous suivre jusqu'au bout du monde s'il faut, attendu que vous ne voudrez pas me renvoyer quand nous avons déjà fait tant de chemin ensemble.

» Mon ami le chevalier de Morangis, poursuivit M. de Marthenais, a si souvent rapporté devant moi cette espiéglerie d'un aventurier de huit ans, que je crois avoir assez fidèlement répété ses propres paroles.

» Le petit drôle ne s'était pas trompé quand il avait compté sur l'indulgence des voyageurs : non-seulement on lui pardonna cette impatronisation par ruse, dans le domestique du chevalier ; mais encore madame de Morangis, amusée par le gentil babil de l'enfant, intéressée par sa position d'orphelin autant que par sa charmante figure, déclara à son mari qu'elle voulait être la protectrice du petit abandonné que Dieu semblait lui-même recommander à ses soins, et

qu'elle considérait le bonheur de son ménage comme fondé sur cette bonne action.

» L'enfant, que je nommerai désormais Bernard, fut donc adopté sur-le-champ par les deux époux, et, de prime saut, il se trouva invité à finir dans le carrosse le voyage qu'il avait fait presque tout entier sur le marchepied de derrière.

» M. de Morangis, qui n'avait eu le projet de quitter Versailles seulement que pour un mois, resta onze ans dans sa terre du Lyonnais. Une folie amoureuse, une équipée de jeune marié lui avait fait déserter la cour : l'amour du ménage, et les goûts sédentaires qui en furent la suite, le déterminèrent à vendre son régiment et à renoncer à des faveurs royales auxquelles son nom, sa bonne mine, et mieux encore une valeur éprouvée et des talents acquis lui donnaient d'incontestables droits. Il se consacra entièrement à ses devoirs de famille, devint un bon gentilhomme campagnard de bril-

lant homme de cour qu'il était, et, dans son intérieur, durant quelques années, un bonheur qu'il devait croire solide le récompensa amplement de quelques sacrifices imposés à sa vanité.

» Sans être absolument une merveille, le petit Bernard avait reçu de la nature une intelligence assez remarquable : c'était un de ces rares enfants que le ciel doue en naissant d'une aptitude également flexible à tout ce qu'on peut vouloir leur enseigner, et qui deviennent leurs propres instituteurs quand la fortune leur en refuse d'autres. M. et madame de Morangis ne tardèrent pas à s'apercevoir des heureuses dispositions de leur protégé, et comme la faible et imprudente jeune femme attachait, ainsi que je vous l'ai dit déjà, à sa conduite bienfaisante envers cet enfant une sorte de confiance superstitieuse touchant la durée de son propre bonheur, elle détermina sans peine son mari à faire sortir le petit Bernard de l'état de domesticité dans lequel on l'avait placé lors de son arrivée au château. Donc, peu de jours après,

il entra de plain-pied de l'antichambre dans le salon ; il eut son couvert à la table des maîtres, la bibliothèque du chevalier fut laissée à sa disposition, des professeurs vinrent de la ville voisine lui donner des leçons ; bref, on le mit à même de cultiver son esprit précoce, et de se livrer librement à son goût pour l'étude.

» Cette protection, plus généreuse que sage, ne laissa pas que d'exciter des murmures dans les deux familles de Morangis et d'Anisy ; mais le chevalier n'avait pas d'enfants, mais sa femme semblait mettre toute sa joie, toute sa félicité dans les soins presque maternels qu'elle donnait au jeune Bernard ; le mari laissa s'exhaler la mauvaise humeur de parents intéressés, et, toujours heureux de complaire à sa bienfaisante compagne, il poursuivit sa tâche de père d'adoption auprès de l'enfant abandonné.

» A huit ans de là, continua M. de Marthenais, mon voisin et ami, le président Du Perthuis mourut, laissant par testament la tu-

telle de sa fille Adrienne, qui venait d'entrer dans sa dix-septième année, à son cousin le chevalier de Morangis. J'eus mission de conduire la jeune pupille à son noble tuteur; c'est alors que je connus l'aimable couple, et que je vis pour la première fois l'enfant adoptif du chevalier, ce Bernard dont l'éducation était à peu près terminée.

» Soit faiblesse de la part de ses protecteurs, soit justice rendue à sa capacité, il avait la haute main et le franc parler à Morangis; on lui avait confié la surveillance du service de l'intérieur, et il remplissait auprès du chevalier l'office de lecteur et de secrétaire. C'était un assez joli garçon que ce Bernard, il faut l'avouer: sa taille était bien prise, ses façons ne manquaient pas d'une sorte d'élégance, son apparente franchise allait bien quelquefois jusqu'à l'impertinence; mais elle était assaisonnée de traits assez piquants pour qu'on pût attribuer à la vivacité de l'esprit ce qu'il y avait d'inconvenant dans le laisser-aller de son langage. Au surplus il ne

parlait du chevalier et de sa femme qu'avec l'enthousiasme de la reconnaissance ; impitoyablement épigrammatique pour tous les autres, il se renfermait dans un respect filial dès qu'il s'agissait de ses bienfaiteurs ; c'est même ce qui ne tarda pas à me faire revenir de la prévention défavorable qu'au premier abord il m'avait inspirée.

» Mon devoir rempli envers la fille du président Du Perthuis, je quittai la famille Morangis pour ne plus la revoir qu'à de rares intervalles ; mais le bon accueil que j'en avais reçu me disposa si bien à l'amitié envers elle, qu'il s'établit entre nous un commerce de lettres que la force des événements a pu seule interrompre. »

Le prisonnier s'arrêta un instant ; puis, cherchant à lire dans mes yeux l'impression que ses paroles venaient de produire sur moi, il reprit :

— Avec ce cœur si aisément inflammable que

je vous connais, je devine, mon ami, que votre imagination, devançant mon récit, s'est déjà étayée du rapprochement providentiel des deux pupilles de M. de Morangis pour bâtir un roman d'amour qui va devoir ses incidents et sa péripétie à l'inégalité des conditions de nos héros. Plût à Dieu qu'il en eût été ainsi que vous le supposez! car, en admettant que cet homme soit votre père, vous ne seriez pas le fils d'un scélérat, et madame de Morangis aurait emporté en mourant l'estime et les regrets de son époux.

« Vous avez frémi, car vous comprenez maintenant que le drame dont il s'agit est bien autrement terrible que le vôtre! Vous avez sondé d'un coup d'œil l'abîme de cette horrible ingratitude, et vous vous êtes effrayé à l'idée seule d'en calculer la profondeur. C'est bien, jeune homme! il est beau de s'étonner de la méchanceté, de la turpitude de l'homme; mais il est bon, même à votre âge, de savoir jusqu'où elle peut aller.

» Eh bien, oui! mon enfant, continua le marquis, j'en demande pardon à votre candeur; mais, indifférent aux charmes d'Adrienne, ce misérable Bernard, ce mendiant ramassé sur une grande route par le bon chevalier, conçut l'infernal projet de payer par le déshonneur de la femme, l'hospitalité que lui avait accordée le mari.

» A quelle époque commença cette criminelle liaison? par quelle ruse, par quel philtre parvint-il à troubler la raison de madame de Morangis jusqu'au point de la faire tomber si bas, qu'elle n'a jamais pu se relever de son avilissement? comment arriva-t-il jusqu'à s'introduire frauduleusement dans le lit de son maitre, lui qui ne dut qu'à l'imprévoyante pitié d'un honorable gentilhomme de pouvoir dépasser le seuil d'une antichambre? L'origine, les causes, les moyens de cet amour infâme sont restés un secret entre les complices et Dieu; mais toujours est-il que la découverte de l'intrigue fut cause

d'un grand scandale, et qu'elle amena à sa suite d'irréparables malheurs.

» Les renseignements positifs me manquent pour vous montrer les premiers fils d'une trame ourdie avec tant d'adresse par le protégé de M. le marquis de Morangis, qu'il y avait, dit-on, déjà plus de deux ans que la liaison coupable existait, quand l'acte de désespoir d'une jeune fille abusée éclaira le mari trompé sur la conduite de sa femme.

» Je vous ai dit que Bernard, tout occupé de sa glorieuse conquête, n'avait point été sensible aux charmes de mademoiselle Du Perthuis; cependant au château de Morangis, on soupçonnait le contraire, et bientôt les soupçons se changèrent en une sorte de certitude; car, soit conseil de madame de Morangis, — les femmes vont si loin quand elles mettent le pied dans une mauvaise voie! — soit perversité naturelle de Bernard, celui-ci fit tous ses efforts

pour cacher, sous les apparences d'un amour qu'il n'éprouvait pas, celui qu'il lui importait de ne pas laisser soupçonner. Grâce à son adroit calcul, Adrienne elle-même s'y trompa et se crut aimée!

» Le chevalier ne vit pas sans quelque inquiétude se former entre les jeunes gens une liaison dans laquelle sa probité de tuteur pouvait se trouver compromise; il fit quelques observations qui furent écoutées avec respect et suivies, durant quelques jours, avec docilité. Mais Adrienne, il faut bien le dire, était malheureusement née : elle joignait à l'ardente activité méridionale un cœur singulièrement enclin aux passions profondes et durables. Le soin que Bernard prenait de l'éviter, depuis la semonce du chevalier, lui parut un supplice intolérable. Elle souffrait : elle crut son ami malheureux. Pour en finir avec une soumission qui lui rendait l'existence difficile, parce qu'elle s'exagérait la douleur de celui qui avait joué l'amour auprès d'elle, Adrienne alla un jour trouver M. de Mo-

rangis. La pauvre fille, qui venait de prendre une résolution bien pénible pour une demoiselle de haute naissance et élevée dans de sévères principes de vertu, fut sur le point de s'évanouir, tant elle était émue et confuse de sa démarche. Rassurée par les témoignages d'intérêt de son tuteur, elle lui dit qu'il répugnait à sa franchise de le tromper plus longtemps; mais qu'elle aimait Bernard, et que, quelque chose qu'on entreprît pour les séparer, elle ne serait jamais à un autre qu'à lui. Elle supplia M. de Morangis de permettre qu'ils vécussent comme par le passé, car elle ne répondait de sa vertu qu'autant qu'on n'irriterait pas un penchant invincible qui n'attendait peut-être qu'un obstacle de plus pour se jeter dans tous les désordres de la passion.

» Sans doute que les expressions dont elle se servit, que les larmes qui lui vinrent naturellement aux yeux, adoucirent la hardiesse de sa démarche; mais, bien que ses paroles fussent chastes et non heurtantes comme celles dont je

viens de me servir, c'était toujours là le fond de sa pensée.

» Le chevalier de Morangis, embarrassé de sa position délicate entre les deux amants, menaça Adrienne ou d'éloigner Bernard, ou de la renvoyer elle-même ; mais elle jeta l'honnête gentilhomme dans une bien plus grande perplexité par ces mots qui ne lui laissaient plus de doute sur la funeste résolution de son imprudente pupille.

» — Qu'il parte! dit-elle, je saurai bien où le rejoindre, soit dans cette vie, soit dans l'autre. Éloignez-moi de lui, et partout où je serai, je ne l'attendrai pas longtemps !

» Alors M. de Morangis interrogea Bernard, qu'il trouva plus docile au langage de la raison. Il consulta sa femme, et celle-ci lui fit observer qu'il serait dangereux de fournir un prétexte à l'exaltation d'une jeune personne qui ne demandait, pour ne pas manquer à son

devoir, que de conserver une honnête liberté et de pouvoir manifester sans contrainte un innocent amour. Alors le chevalier, sans renoncer à son droit de surveillance, laissa les choses revenir d'elles-mêmes sur l'ancien pied; puis tout alla bien pendant quelque temps encore.

» Adrienne, rétablie au château par les conseils de madame de Morangis, et sans doute aussi d'après un calcul de Bernard, se doutait peu qu'on ne la retenait ainsi que pour servir de chaperon à une liaison criminelle; cependant elle s'étonnait de la réserve que son ami continuait à affecter avec elle, et cela, malgré l'espèce de consentement tacite que le chevalier avait accordé à leur amour. La jalousie, ce don de seconde vue, qui nous fait voir souvent ce qui n'est pas encore, mais grâce à qui nous ne nous aveuglons jamais sur ce qui est, la jalousie lui ouvrit les yeux. Adrienne comprit bientôt que ce n'était pas seulement par soumission aux volontés de son bienfaiteur et par respect pour sa maison que Bernard prenait à tâche de l'é-

viter et de ne pas lui répondre. Afin d'éclaircir le doute accablant qui la tourmentait, la jeune fille imagina mille prétextes et fit naître toutes les occasions possibles d'entretenir seule à seul son ami; elle s'aperçut, alors, que celui-ci n'était pas moins ingénieux à rompre l'entretien qu'elle l'avait été, elle, à le provoquer. De là, des reproches, de là, une surveillance de tous les instants, un tyrannique espionnage qui dut rompre pour quelque temps les rapports de l'épouse coupable et de l'ingrat protégé.

» Bernard, placé entre son double crime, l'amour qu'il avait fait partager et celui qu'il avait voulu feindre, se rapprocha enfin d'Adrienne; mais, à mesure qu'il redoublait pour elle d'assiduités, et que la sécurité renaissait dans le cœur de la jeune fille, M. de Morangis revenait à ses premières inquiétudes. Quant à sa femme, elle ne tarda pas à éprouver à son tour les tourments de la jalousie, de sorte qu'un jour, à quelques minutes d'intervalle, le chevalier dit à Bernard :

» — Mon devoir de tuteur exige que vous nous quittiez ; vous partirez dans huit jours.

» Puis, madame de Morangis, qui en était venue à s'effrayer pour son amour réel de cet amour supposé, que Bernard ne jouait que trop bien, murmura à l'oreille de son amant :

» — Il faut qu'avant peu Adrienne parte d'ici; je ne veux plus vous souffrir auprès d'elle !

» Par une inconcevable fatalité, la pupille du chevalier avait surpris l'ordre de son tuteur, et les paroles de madame de Morangis ne lui échappèrent pas non plus.

» Elle prit à part celui qui avait si indignement abusé de sa bonne foi, et lui dit à son tour :

» — Si vous ne vous êtes pas fait un jeu de mon malheur, si mes soupçons n'ont aucun fondement, vous me le prouverez, Bernard, en quittant cette maison en même temps que moi.

Mais si vous restez seulement un jour ici après que j'en serai partie, je vous préviens que je considérerai votre persistance à demeurer auprès de madame de Morangis comme une preuve de vos coupables intelligences avec elle, et que, dussions-nous en mourir, vous, elle et moi, mon tuteur sera instruit de tout!

» Bernard n'avoua rien; il repoussa, au contraire, par les témoignages du plus pur amour, les doutes trop bien fondés de la jalouse Adrienne, et il promit, avec serment, que si le chevalier s'obstinait à vouloir les séparer, il ne la laisserait pas partir seule.

Le premier châtiment, le plus cruel de tous peut-être, pour ceux qui, par imprudence ou par lâche calcul, se sont fait une position fausse, c'est cette impitoyable nécessité dans laquelle ils se trouvent d'en subir à toutes les heures du jour les fatales conséquences.

» A défaut de données positives, ceci suffirait pour nous faire deviner quelle fut l'existence

tourmentée des hôtes du château de Morangis durant la dernière semaine qui devait précéder le départ simultané d'Adrienne et de Bernard. Le chevalier, puni d'un excès de bonté, qui peut être quelquefois un crime et qui est toujours une mauvaise action alors qu'il va jusqu'à la faiblesse, le chevalier, dis-je, surveillant désormais pas à pas, mot à mot, toutes les démarches, toutes les paroles de sa pupille et de l'amant supposé de celle-ci, avait dû passer plus d'une fois si près des indices de la trahison de sa femme et de l'ingratitude de son protégé, qu'en essayant de prévenir les progrès d'une liaison blessante pour sa qualité de tuteur et pour son orgueil de gentilhomme, il s'était trouvé à chaque minute sur le point de découvrir un amour bien autrement coupable.

» La situation de Bernard ne devait pas être moins critique que celle de son bienfaiteur; il ne pouvait entreprendre de rassurer l'active et clairvoyante jalousie d'Adrienne sans s'exposer à exciter celle de madame de Morangis, et il y

avait à ceci un grand danger pour tous ; car l'épouse infidèle qui exigeait beaucoup, ainsi que toutes celles qui ont beaucoup donné, ne comptait plus le respect d'elle-même, le soin de sa réputation, le repos de son mari, que comme des considérations secondaires, depuis qu'elle redoutait l'influence d'un amour jeune, enthousiaste et dévoué, sur l'inconstance si naturelle au cœur d'un adolescent. Incessamment placé entre ces deux femmes, intéressées à espionner mutuellement leurs actions et à interroger dans leurs regards la confiance qu'elles pouvaient accorder aux promesses de leur amant, de quelque côté que Bernard se tournât, c'était toujours un orage qu'il voyait se former, et, n'importe d'où la foudre devait éclater? il ne se dissimulait pas qu'elle ne pouvait atteindre l'une ou l'autre de ces deux femmes sans le frapper en passant.

» On ignore ce qu'il employa de ruses, ce qu'il déploya d'adresse pour tenir enchaînée la tempête qui menaçait toujours ; mais nous com-

prenons sans peine que jamais diplomate, chargé du rôle de conciliateur entre dix puissances rivales, ne dut faire preuve de plus de ressources dans l'esprit pour les obliger à remettre l'épée dans le fourreau, que ce misérable jeune homme, alors qu'il s'agissait de couver sous le manteau l'incendie qu'il avait allumé.

» Enfin, on était à la veille du jour fixé pour les adieux. Dès le lendemain matin, M. de Morangis devait prendre la poste avec sa pupille et accompagner celle-ci chez une de ses parentes qui demeurait auprès d'Avignon, dans le délicieux village de Sorgues. Bernard, muni de lettres de recommandation pour quelques amis puissants que le chevalier avait encore à Versailles, devait également se mettre en route le lendemain, mais une heure au moins avant le départ d'Adrienne : c'est elle-même qui avait réglé les choses ainsi. Il est inutile, je pense, de vous en expliquer le pourquoi.

» On s'était dit bonsoir avec une fausse sé-

curité; car, d'une part, le chevalier avait entendu un mot que mademoiselle Du Perthuis venait de glisser dans l'oreille de son amant, et ce mot lui avait fait dire, en lui-même :

» — Je veillerai !

» De son côté, Adrienne n'avait que trop bien interprété un furtif coup d'œil que madame de Morangis avait, à la dérobée, adressé à Bernard, et, tout bas, la jalouse jeune fille s'était dit aussi :

» — Je veillerai !

» Vers une heure du matin tout dormait dans le château de Morangis, ou plutôt, chacun paraissait s'être livré au sommeil, excepté Bernard, que ses apprêts de voyage tenaient sans doute éveillé, car à travers le rideau de sa fenêtre on voyait trembler la lumière d'une bougie. Le chevalier, qui ne s'était retiré dans son appartement que pour en ressortir presque aussitôt, à bas bruit, avait passé près d'une heure à écouter aux

portes, sans que quelque chose vînt justifier son inquiétude. De là, il s'était rendu dans le parc; il en avait parcouru avec soin les allées les plus solitaires, il avait interrogé les bosquets, visité le pavillon, et rien encore ne le mettait sur la trace du rendez-vous qu'il avait cru surprendre. Au retour, il aperçut encore de la lumière dans la chambre de Bernard, et ceci le rassura complétement.

» — Si vraiment, se dit-il, il y avait eu complot entre les amants, pour échapper à ma surveillance, ils se seraient bien gardés d'éclairer leur rendez-vous.

» Persuadé qu'il n'avait fait qu'obéir à une crainte mal fondée, il remonta chez lui à tâtons, car la prudence lui faisait un devoir d'ensevelir dans l'obscurité la plus profonde son projet de surveillance. Au moment où il se disposait à faire tourner doucement la clef dans la serrure, une main saisit la sienne, et une voix, qu'il reconnut aussitôt pour être celle de sa pupille, lui dit :

» — Je vous attendais ; venez ! venez ! et surtout qu'on ne nous entende pas !

» Ignorant où et pourquoi Adrienne l'entraînait ainsi, en lui recommandant de faire silence, il la suivit cependant ; et tous deux, retenant leur souffle, marchant sur la pointe du pied, ils arrivèrent, par un petit escalier de service, jusqu'à la porte d'un cabinet qui communiquait à l'appartement de madame de Morangis.

» Quand ils furent là, Adrienne voulut en vain contenir l'explosion de fureur à laquelle le chevalier ne se sentait pas la force de résister : la porte ébranlée violemment céda bientôt, et le mari outragé, le bienfaiteur trahi, n'eut plus à douter du crime de sa femme et de son protégé.

» Les renseignements me manquent encore pour vous dire quelle scène suivit cette apparition soudaine du tuteur et de sa pupille dans ce réduit écarté où les amants se faisaient leurs

adieux, et convenaient entre eux, sans doute, des moyens de s'écrire ou de se revoir en secret; mais tout ce que je ne puis vous dire, il vous est facile de l'imaginer. Cependant, quelque terrible que fût cette scène de nuit, nul autre que les auteurs principaux du drame n'en fut instruit dans le château. Seulement, le jour venu, et quand tous les gens de service furent sur pied, M. de Morangis donna l'ordre de renvoyer les chevaux de poste qu'il avait commandés la veille, et les apprêts de départ demeurèrent non avenus.

» On fit appeler le médecin de la famille pour mademoiselle Du Perthuis qui se trouvait dangereusement malade. Oh! oui, bien dangereusement; car, prise par le froid et la fièvre, durant cette nuit d'angoisses, la pauvre jeune fille succomba après deux jours de délire, bien plutôt frappée mortellement par la jalousie que par le mal dont on la supposait atteinte. »

— Et Bernard? demandai-je au marquis, ce

coupable Bernard, il fut chassé du château, sans doute?

« Au contraire, reprit le marquis, M. de Morangis le retint chez lui; il y demeura sur le même pied que par le passé. Que dis-je? son impatronisation chez le chevalier sembla avoir pris encore plus de consistance. Il devint aux yeux de tout le monde le véritable fils de la maison, et ce surcroît de faveur n'étonna personne. On attribuait la mort d'Adrienne à la résolution sévère que M. de Morangis avait prise de les séparer, et par suite de ce raisonnement assez naturel, on en vint à croire que, regrettant d'avoir été si rigoureux pour les jeunes amants, le bon chevalier voulait expier, à force de bienfaits envers Bernard, la fin prématurée de son infortunée pupille. »

— Oui, mais voilà qui est inexplicable pour nous autres qui savons le fond des choses,

dis-je à M. de Marthenais : c'était déjà beaucoup que de ne pas avoir tué le coupable, comment put-il se résoudre à supporter sa présence ?

— Il lui en coûta sans doute infiniment, me répondit mon maître, mais enfin, en gardant auprès de lui le séducteur de sa femme, c'était encore une vengeance qu'il exerçait contre les complices, et une cruelle vengeance de mari, je vous assure. Au surplus, jugez-en :

« Adrienne morte, M. de Morangis ne croyait plus avoir à craindre l'indiscrétion de personne touchant les rapports criminels de sa femme et du misérable enfant qu'il avait recueilli ; car ni l'épouse adultère ni son amant n'avaient intérêt à dévoiler leur turpitude. Le mari, qui avait perdu confiance et repos, mais qui voulait garder la considération, sans cependant renoncer à punir ceux qui l'avaient trahi, conçut le plus étrange dessein que le besoin de se venger ait jamais peut-être inspiré à un homme dont on a trompé l'amour.

» S'il faut en croire ce que m'a rapporté un valet que je pris plus tard à mon service, en considération de ce qu'il avait été longtemps à celui de M. de Morangis, voici comment les choses se sont passées :

» Au retour du service funèbre qui venait d'avoir lieu pour l'inhumation d'Adrienne, le chevalier, rentré dans l'appartement de sa femme, fit appeler Bernard : c'est pâle de peur, et non pas de la douleur que lui causait la triste cérémonie, que l'indigne protégé se rendit aux ordres de son maître.

» Alors, celui-ci, persuadé qu'ils n'avaient aucun témoin de leur entretien, dit à sa femme et à Bernard :

» — A genoux ! tous deux à genoux !

» L'un, et c'était le lâche jeune homme, s'y précipita en demandant pardon ; quant à madame de Morangis, c'est en implorant la mort qu'elle s'agenouilla. »

— Mais, pour plus de clarté dans mon récit, interrompit M. de Marthenais, je vais laisser maintenant parler le valet qui, caché derrière une porte, prétend avoir tout vu et tout entendu.

« — Monsieur le marquis, me disait-il, quand mon maître les vit tous deux dans cette posture humiliée, il parut prendre plaisir à les contempler longtemps en silence, et à étudier dans les yeux de Bernard la terreur qu'il éprouvait; dans ceux de sa femme, le calme résigné du repentir. Puis après, lorsqu'il crut avoir assez joui de ce premier supplice, il ouvrit une boîte de pistolets qui se trouvait là, sur une console, il en retira deux armes toutes chargées, et les dirigeant l'une et l'autre sur la poitrine des coupables, il sembla se consulter pour décider qui des deux devait mourir le premier, ou plutôt s'il ne ferait pas mieux de les tuer en même temps.

» Ce pauvre Bernard faisait vraiment peine à voir, tant il semblait avoir peur de mourir; sa

bouche s'ouvrait comme s'il eût voulu crier, mais on voyait bien qu'il n'en avait pas la force; tout son corps était en convulsion.

» Pour madame, c'était bien différent, elle ne faisait que répéter à voix basse :

» — Mais par pitié, monsieur, finissez-en donc! tuez-nous sur-le-champ, tuez-nous, vous en avez le droit!

» Le chevalier de Morangis, qui avait en tête bien d'autres projets de vengeance, alla froidement replacer ses pistolets dans leur boîte; il commanda impérieusement à sa femme de se relever, et lui avança un fauteuil sur lequel celle-ci se laissa tomber, bien plutôt qu'elle ne s'assit. Alors, il regarda de nouveau, l'un après l'autre, la pauvre dame qui se cachait le visage dans ses mains, et le coupable jeune homme toujours à genoux; car, à celui-là, le mari outragé n'avait pas dit : Relevez-vous!... Mais en eût-il eu le droit, il est présumable que la force lui aurait manqué pour changer de position.

» Les regardant, dis-je, tantôt l'amant, tantôt l'épouse coupable, voici à peu près ce qu'il leur dit :

» — N'est-ce pas qu'en descendant en vous-mêmes vous vous jugez bien lâches, bien misérables tous les deux ! N'est-ce pas que vous vous reconnaissez bien indignes de la miséricorde de Dieu et de celle des hommes, vous qui avez méconnu tout sentiment de pudeur, vous qui avez fait si bon marché de la reconnaissance ?

» Après un instant de silence, il reprit :

» Ç'a été un bien grand crime, convenez-en, que de surprendre ainsi ma confiance, mon honneur, mon amour, pour en faire un si déplorable usage ! Mais, dites-moi, c'est donc une bien douce chose, madame, que de s'abandonner ainsi corps et âme au mépris d'un valet ? Il y a donc bien de la joie, malheureux enfant, au fond de cette idée : Je souille, par une abominable trahison, le pain de l'aumône et le lit

de l'hospitalité! Oh! sans doute, il faut qu'il soit bien enivrant, le crime, puisqu'il vous a fait oublier tant de nobles et saints devoirs, qu'il est si satisfaisant, pour la conscience, d'accomplir!

» Il s'arrêta encore une fois, comme s'il eût voulu donner aux deux coupables le temps de s'abreuver lentement de leur ignominie ; puis il continua :

» — Un autre que moi vous aurait tués, vous le savez bien, et peut-être même que si j'avais été moins cruellement offensé par vous, vous seriez morts maintenant; mais une vengeance ordinaire ne saurait suffire pour expier un crime qui ne l'est pas; comme vous avez été sans remords, je serai sans pitié: je vous condamne à vivre!

» — Oh! monsieur, me dit le valet de qui je tiens ces détails, lorsque monsieur le chevalier prononça ces mots : Je vous condamne à vivre! sa voix et son regard étaient si terribles, que je

vis bien qu'en renonçant à les assassiner, ce n'était pas une grâce qu'il leur accordait.

» Il poursuivit de la sorte :

» — Je ne vous chasse pas, Bernard ; car alors, au lieu d'un châtiment, ce serait peut-être un nouveau service que vous me devriez. Qui sait si, depuis si longtemps qu'elle dure, votre abominable intrigue, vous ne vous êtes pas fatigué de l'amour de madame? Qui sait si madame elle-même n'attendait pas avec impatience votre départ pour se donner un autre amant? car il n'y a pas que vous seul de laquais dans ma maison !

» C'était horrible, me dit encore l'ancien valet du chevalier, de voir comme elle souffrait dans son orgueil et dans son amour, la malheureuse femme; elle semblait si désolée, que je fus sur le point de crier grâce pour elle. Mais de quoi allais-je me mêler? je n'en fis rien, et je fis bien.

» M. de Morangis, qui les étudiait toujours du regard, reprit alors :

» — Mais non, je veux croire que vous n'êtes point encore arrivés à cette heure de dégoût et de satiété où l'on est si las l'un de l'autre, que c'est un ineffable bonheur que de se quitter pour ne plus se revoir ; mais patience ! elle sonnera pour vous, l'heure où il n'y a plus de joie à espérer que dans la séparation, et c'est là où je vous attends pour avoir satisfaction pleine et entière de vos déréglements ; car vous ne vous séparerez pas ! ce n'est plus vous, c'est moi qui vous condamne au malheur de vivre ensemble ! Ainsi, soyez sans crainte pour la durée de votre infamie, elle se continuera ici, sous mes yeux, jusqu'à ce que l'horreur que vous aurez l'un pour l'autre vous tue !

» A ces mots, madame de Morangis parut frappée de stupeur, car elle regarda son mari comme si la torture qu'il voulait lui imposer ne disait rien à son intelligence. Le chevalier

semblait savourer avec délices l'effet puissant de ses paroles. Il ajouta :

» — Oh ! certes, je me garderai bien de rompre des nœuds qui vous sont si chers : c'est dans le crime lui-même que je puiserai le châtiment ! celui qui fut votre amant, madame, restera votre amant ; non plus parce que vous le souhaitez, mais parce que je le veux !

» — C'est impossible ! murmura enfin, à travers des sanglots, la pauvre femme qui, sans doute, venait de se rendre compte du supplice que son mari voulait lui faire subir.

» — C'est impossible ! disait son complice, d'une voix étouffée.

» — Impossible ? répéta le chevalier avec un sourire qui me glaça le sang dans les veines. Eh ! pourquoi donc ? qu'y a-t-il d'impossible à cela ?... Parce que le secret de votre liaison m'est révélé, est-ce une raison pour qu'elle cesse brusquement, tout à coup ? mais à tous les amours ne

faut-il pas un confident?... je serai le vôtre! il n'y aura qu'une personne de plus dans le secret; autant vaut que ce soit moi qu'un autre, car vous pourrez du moins compter sur ma discrétion.

» Après qu'il les eut encore une fois examinés : lui se tordant avec désespoir sur le parquet de la chambre; elle, se faisant de nouveau un voile de ses deux mains, il leur dit du ton le plus calme, mais d'un calme effrayant, je vous assure :

» — J'ai toujours pensé que le plus grand supplice à infliger à une femme criminelle, ainsi qu'à son complice, ce serait de les obliger à continuer, en présence du mari, ce commerce clandestin, dont tout le charme, tout le piquant, peut-être, est dans cette pensée : Je trompe un honnête homme! Eh bien! l'occasion est belle, j'en veux faire l'expérience. C'est, je vous le répète, à cette torture que je vous dévoue l'un et l'autre : rien ne sera changé à notre existence

d'autrefois ; vous vous rencontrerez à toutes les heures de la journée ; je m'engage à vous ménager souvent de ces délicieux tête-à-tête que, sans le savoir, j'ai plus d'une fois troublés, n'est-ce pas? Désormais, protégés par le mari, vous, les amants, n'aurez plus à redouter le danger d'une surprise. Ce n'est pas le crime, c'est la honte qui vous fait peur! rassurez-vous : vous n'aurez à rougir que devant moi! le monde ne saura rien, car le mari, lui-même, prendra soin de sauver les apparences et d'éloigner le soupçon. Et d'ailleurs, pourquoi s'étonnerait-on de vous voir ensemble? madame de Morangis n'est-elle pas la protectrice avouée de Bernard? Bernard n'est-il pas l'enfant de la maison? *L'enfant de la maison!* répéta-t-il avec un affreux grincement de dents, L'ENFANT DE LA MAISON!! c'est pourtant le nom qu'il s'est donné ici, ce misérable, et moi je le lui ai laissé prendre!

» M. de Morangis fit un geste si menaçant, que je crus qu'oubliant sa résolution de ven-

geance terrible, mais lente, il allait en finir d'un seul coup avec son ingrat protégé; mais aussitôt il se remit, et reprit en changeant de ton :

» — Voilà qui est bien réglé ainsi; qu'en pensez-vous? Maintenant que la tombe s'est fermée sur ma malheureuse pupille, et que les révélations de sa jalousie ne sont plus à craindre pour nous, redevenons donc ce que nous étions par le passé; et nous verrons alors, si ceux qui ne se cherchaient que pour se rencontrer dans un coupable mystère, n'auront pas besoin d'un courage surhumain pour vivre librement ensemble, face à face, avec le mépris qu'ils s'inspirent mutuellement.

» Le chevalier, ayant ainsi développé son projet de vengeance et condamné les amants à cette expiation bien plus cruelle qu'on ne le suppose peut-être, les laissa seuls.

» De la place que j'occupais, me dit de nouveau le valet du chevalier, il me fut possible de

suivre tous leurs mouvements, d'entendre toutes leurs paroles. Enfin Bernard releva la tête ; la pâleur de la mort faisait comme un masque à son visage ; il y avait de l'égarement dans ses yeux ; cependant il essaya d'interroger la pensée de madame de Morangis dans le regard de celle-ci ; mais, à part les larmes qu'elle s'efforçait de sécher et le tremblement de ses lèvres, on ne devinait pas ce qui se passait en elle. Il y eut entre eux un long moment de silence, après quoi l'épouse adultère prit la parole :

» — Vous avez eu bien peur ! dit-elle à son amant avec une expression d'ironie telle que, de pâle qu'il était, son visage se colora d'une vive rougeur.

» Madame de Morangis avait espéré que Bernard lui répondrait ; elle attendit vainement : il resta muet.

» — Vous accepteriez donc la vie telle qu'il veut nous la faire? lui demanda-t-elle encore.

» Bernard ne répondit pas davantage.

» — Cependant, moi, je n'en veux pas de cette existence insupportable! voyons, m'aimez-vous assez pour mourir avec moi?

» En lui disant ceci, la malheureuse femme avait tourné les yeux du côté de la boîte à pistolets qui était restée sur la console. Bernard comprit quel dessein le désespoir venait de lui suggérer; il se précipita vers la boîte et s'en empara :

» — Non, madame, lui dit-il, je n'accepte pas un pareil sacrifice.

— C'est-à-dire que tu crains moins l'humiliation que la mort! Ah! misérable que je suis, c'est à un lâche que je m'étais donnée!

» — C'est ce que j'avais oublié de vous dire! reprit en rentrant M. de Morangis, qui, à ce qu'il paraît, avait ainsi que moi écouté aux portes. Il les contempla un instant l'un et l'autre, puis il sortit en emportant la boîte de pistolets.

» La prudence ne me permettait pas de demeurer plus longtemps aux écoutes ; je sortis de ma cachette, et pour ce jour-là je n'en entendis pas davantage. »

— Voilà, dis-je à M. de Marthenais, pendant qu'il prenait un moment de repos, un domestique fort indiscret.

— Sans doute, me répondit-il, et celui-là l'était d'autant plus que je n'avais pas provoqué ses confidences ; aussi, quand il m'eut raconté ce que je ne lui demandais pas à savoir, je pris la résolution de ne pas le garder longtemps à mon service, puis, l'occasion venue de le renvoyer, je la saisis au bond et le congédiai sur-le-champ. Mais revenons au château du chevalier.

« Vous avez vu, mon ami, comment au début du supplice qu'on lui avait imposé, le mépris, succédant tout à coup à l'amour dans le cœur

de madame de Morangis, lui rendit les remords d'autant plus pénibles à supporter, qu'elle n'avait plus même, pour excuser sa faute, le droit de se dire :

» — J'ai succombé, mais c'est à l'attrait irrésistible d'un noble caractère ; où j'ai failli, il n'est pas une seule femme qui n'eût manqué de force ; sans doute mon crime est grand, mais il ne l'est pas plus que le mérite de celui qui me l'a fait commettre !

« Je vous laisse à juger ce que la désillusion dut lui faire souffrir durant les deux années qui suivirent la scène de ménage que je vous ai rapportée. Je ne sais si c'est un scrupule religieux qui la fit renoncer à son projet de suicide, ou bien si, non moins cruelle pour elle-même que le chevalier ne l'était pour tous deux, elle ne résolut pas de vivre afin de subir complétement ici-bas l'expiation de sa faute. Toujours est-il que madame de Morangis vécut, si toutefois faiblir dix fois par jour sous le poids d'une écrasante pénitence, cela peut s'appeler vivre.

» Le mari outragé, trop bien fidèle à l'engagement qu'il avait pris de protéger ce qu'il appelait encore, mais par dérision seulement, les amours de sa femme et de Bernard, prenait à tâche de leur ménager des rendez-vous, et les contraignait à demeurer tête à tête durant des heures entières. Ce qu'il avait prévu arriva : le dégoût, l'aversion, prirent la place des sentiments les plus tendres, et le seul moment heureux qu'il leur fût possible d'espérer désormais, c'était celui où le chevalier venait, enfin, mettre un terme à la gêne horrible qu'ils éprouvaient à se regarder ainsi, seule à seul.

» Quand leur tourmenteur, certain qu'ils s'étaient, encore ce jour-là, suffisamment abreuvés de honte, d'humiliation, de douleur et de mépris dans les yeux l'un de l'autre, leur disait, du ton de l'ironie :

» — Il ne faut pas user tout son bonheur dans un seul jour; d'ailleurs, cela pourrait éveiller des soupçons; dites-vous au revoir.

» Alors, madame de Morangis, m'a-t-on dit, se jetait à genoux et remerciait le Ciel d'être enfin délivrée de la présence d'un homme qui lui était devenu odieux. Quant à Bernard, comme un jeune cheval qui ne sentait plus le joug, il courait dans la campagne demandánt à l'espace de l'air et de la liberté; mais il ne fallait pas qu'il s'éloignât; car, dès qu'il avait pris sa volée un peu plus loin qu'on ne le lui avait permis, aussitôt un domestique, envoyé à sa recherche par M. de Morangis, qui craignait que sa proie ne lui échappât, arrêtait le déserteur dans sa course et le ramenait au château.

» Étonnés de la vive inquiétude que manifestait leur maître lorsque l'absence de Bernard se prolongeait, tous les gens de service, un seul excepté, se disaient :

» — C'est plus qu'une amitié de père, que M. le chevalier a pour ce jeune Bernard; il ne peut pas se passer de lui un seul instant.

» Pourtant cette torture de tous les jours était

devenue intolérable pour les amants d'autrefois; aussi, sans se communiquer le dessein qu'ils avaient formé de s'en affranchir, ils prirent, le même jour, à la même heure, les mesures nécessaires pour échapper à la surveillance de M. de Morangis; si bien qu'un soir ils disparurent du château, et prirent une route différente. C'est à un couvent que se rendit madame de Morangis; quant à Bernard, il alla sans savoir où; mais tout chemin lui semblait bon pourvu qu'il pût échapper au double contact de l'homme qu'il avait offensé, et de la femme qu'il n'aimait plus. Vain espoir! deux jours après M. de Morangis les avait de nouveau remis sous sa puissance; de nouveau l'implacable volonté de fer s'apesantissait sur eux. Ils durent croire alors que leur supplice ne finirait qu'avec leur vie.

» Habile en ressources, alors qu'il s'agissait d'assurer la durée de sa vengeance, le chevalier trouva le moyen de justifier, dans l'opinion des gens de sa maison, la double absence de sa

femme et de Bernard. Ainsi, il eut soin de dire que, poussée par un sentiment de piété, madame était allée accomplir un vœu dans ce couvent, et que Bernard, chargé d'une commission importante concernant les affaires de son protecteur, devait y reprendre madame de Morangis et l'accompagner à son retour au château. On n'avait donc pas été surpris de les voir revenir ensemble.

» Les choses arrivées à ce point, la fuite devenait désormais impossible pour l'une ou pour l'autre des deux malheureuses créatures que le chevalier prenait plaisir à tourmenter. Cependant, il fallait que quelqu'un cédât; car, si la lutte n'avait pas encore fatigué suffisamment la vengeance du mari, elle avait épuisé la pauvre femme et son complice. Ce fut la plus courageuse, mais la plus faible des trois, qui succomba : une sombre fureur s'empara d'elle; sa raison l'abandonna; tout ce qu'elle avait amassé de haine contre Bernard durant ce long supplice, se manifestait par des cris, par des

mouvements de colère contre lui, si bien qu'on ne pouvait plus même prononcer le nom de celui-ci devant elle, sans qu'elle fût prise d'attaques de nerfs dont la violence faisait craindre pour sa vie. Quant à supporter sa vue, cela l'aurait tuée. C'est alors que la famille s'assembla pour obliger M. de Morangis à se séparer d'un jeune homme dont la présence menaçait la maison d'un si grand deuil. Le chevalier n'y consentit qu'à grand'peine, encore voulut-il avoir un dernier entretien avec Bernard. On ignore ce qui se serait passé dans ce dernier tête-à-tête, sans doute il eût été terrible; peut-être le mari outragé voulait-il le couronner par un meurtre. C'est, du reste, ce qu'a supposé le valet qui m'apprit toutes ces horribles choses. Heureusement que les parents empêchèrent l'exécution de ce dessein qu'ils ne soupçonnaient même pas : ils crurent que le chevalier ne désirait si vivement s'entretenir encore une fois avec Bernard que pour lui donner les dernières et magnifiques preuves d'une libéralité qu'ils traitaient de folie. Pour mettre bon ordre à cela,

ils enlevèrent le soir même le soi-disant protégé de M. de Morangis, ils le placèrent dans une voiture de voyage et lui ordonnèrent, sous menace d'une lettre de cachet, de ne jamais reparaître au château. »

XIII.

Encore l'Aventurier.

Le ciel pur promettait une belle journée; un soleil réjouissant invitait à la promenade, et la cloche de midi venait d'appeler dans la cour ceux d'entre les prisonniers à qui on avait accordé, mais seulement deux heures par jour, la faveur de mouvoir et de respirer à air libre, depuis le mur infranchissable de clôture, jus-

qu'à la grille de barreaux serrés, qui formaient les limites du grand promenoir.

Désireux de prendre un peu d'exercice, M. de Marthenais se leva de table et m'invita à descendre avec lui, ce que je fis aussitôt; puis, c'est en cheminant tous deux, lentement et bras dessus bras dessous, qu'il continua à me raconter ce qu'il savait de l'histoire de Bernard.

« Je laisse, me dit-il, à votre imagination le soin de remplir une lacune de quelques mois, durant laquelle je ne puis rien vous apprendre de positif touchant la vie aventureuse du coupable protégé de M. de Morangis; toutefois, son déplorable début dans la carrière de l'intrigue, et, mieux encore, les faits qu'il me reste à vous rapporter, suffisent pour vous prouver qu'il ne dut pas être fort délicat sur le choix des moyens d'existence quand il se trouva réduit, pour vivre, aux seules ressources de son génie.

» Soit calcul de sa part, ou seulement singulier hasard des rencontres, notre nécessiteux de vingt ans ne se fit pas d'abord le courtisan de la fortune; au contraire, il parut prendre à tâche de s'attacher à ceux qu'elle maltraitait le plus : les fils déshérités, les solliciteurs éconduits, les joueurs ruinés, les femmes dites du monde, qui ont passé l'âge des amours, tous ces gens, enfin, que la mauvaise conduite, l'imprévoyance, l'incapacité et les passions coûteuses condamnent à vivre d'expédients, devinrent ses amis; c'est-à-dire que Bernard en fit ses protecteurs, mais, toutefois, en se posant auprès d'eux comme une véritable providence.

» Vous ne me comprenez pas sans doute encore? écoutez, et vous allez savoir comment il est possible de tout devoir aux autres alors qu'on semble ne travailler que pour eux.

» Le besoin, mon cher enfant, rend l'esprit inventif : Bernard appliqua le sien à tirer adroitement parti de toutes les situations em-

barrassées ou fausses, de façon qu'il se fit un sort à peu près heureux, en se mettant de moitié dans chacune des infortunes qu'il rencontrait sur son chemin.

» Ainsi, au moyen d'une nouvelle démarche à laquelle tel solliciteur découragé n'avait pas pensé, l'aventurier, soi-disant protecteur, parvenait à réveiller l'espérance dans le cœur de son obligé, il inspirait à celui-ci le désir de reconnaître le plus généreusement possible un dévouement en apparence si désintéressé, et Bernard, en parlant aux puissances du jour en faveur d'autrui, se créait pour lui-même des connaissances qui pouvaient lui être utiles dans l'avenir.

» Grâce encore à cette assurance, qui n'est plus de l'effronterie quand c'est au nom d'un tiers que l'on demande, il faisait obtenir à ces enfants prodigues, dont il s'était déclaré le bon génie, de l'argent qu'il n'eût pas trouvé à emprunter en son propre nom. Enfin, ne ré-

pugnant à quoi que ce soit, Bernard, quand il ne trouvait pas de plus digne emploi des précieuses facultés de son imagination, s'ingéniait à ébaucher, en faveur de telle coquette sur le retour, une nouvelle intrigue amoureuse. Ainsi, chaque jour, à force d'avoir recours à la fécondité de son génie et de l'employer gratuitement, au profit des autres, notre aventurier étendait le cercle de ses relations, asseyait son crédit chez certains fournisseurs, et assurait son dîner du lendemain.

» Pendant qu'il courait de la sorte après la fortune, soi-disant dans l'intérêt de ses protégés, il fut, ou, du moins il crut être sur le point de la rencontrer pour lui-même.

» Voici à quelle occasion :

» Parmi ces fils de famille trop nombreux, hélas! qui mettent tous leurs soins à démériter de la tendresse paternelle et à flétrir, par une vie de débauche et de paresse, le noble nom qu'ils ont reçu en naissant, il en était un, le

jeune Régis de Lancenay, qui, dix fois pardonné par son père, et définitivement, chassé, abandonné, maudit, était descendu si bas dans le vice et dans la misère, que tous les efforts d'imagination de son ami Bernard n'auraient pû parvenir ni à lui rouvrir une seule des portes qui s'étaient fermées sur lui, ni à faire tomber dans sa bourse vide la plus légère aumône. Le chercheur d'expédients, voyant bien qu'il n'y avait, pour son propre compte, aucun parti à tirer de la position désespérée du fils indigne de M. le baron de Lancenay, ne l'abandonna pourtant pas dans son malheur. Ne pouvant bénéficier sur l'infortune de celui-ci, il résolut de lui faire partager les profits qu'il tirait des services rendus à ses protégés habituels, et les deux amis, que les mêmes principes d'immoralité devaient unir intimement, vécurent en commun du fruit des intrigues de Bernard.

» Quelquefois, j'en conviens, ils faisaient maigre chère; mais comme ceux qui n'ont plus rien à perdre peuvent toujours se croire à

la veille de tout gagner, l'espérance du lendemain suppléait, chez eux, aux ressources souvent insuffisantes du jour présent, et ils n'en menaient pas moins joyeuse et mauvaise vie.

» Le dévouement d'une amitié si désintéressée, reprit M. de Marthenais en souriant avec ironie, devait avoir sa récompense. C'est ce qui arriva.

» Un heureux événement venant enfin trouver, dans leur modeste habitation, notre intrigant et notre débauché, menaça de changer leur existence précaire en une longue suite de jours d'abondance.

» Cette bonne nouvelle qui les surprit un matin, au réveil, et quand ils ne savaient peut-être comment ils déjeuneraient ce jour-là, c'était celle de la mort de M. le baron de Lancenay.

» Jamais, depuis qu'on voit des fils convoiter l'héritage de leurs pères, jamais, dis-je, défunt ne quitta la terre plus à propos. Aussi,

n'est-il pas besoin de vous dire que c'est avec des cris de bonheur, avec l'ivresse d'un délire facile à comprendre, que fut accueillie la bienheureuse lettre dans laquelle ils lurent :

« Pleurez, monsieur Régis de Lancenay,
» pleurez! vous voilà orphelin; le père que vous
» deviez aimer n'est plus : vous n'avez plus
» qu'à honorer sa mémoire par vos regrets et
» votre deuil! »

» Bernard et Régis doutèrent d'abord; mais, deux heures après la réception de ce premier message, une seconde lettre qui contenait les détails les plus circonstanciés touchant la fin prématurée du baron de Lanceuay ne leur laissa plus qu'à se féliciter tous deux : le fils, de ce qu'il avait perdu son père; l'ami, de ce qu'il allait enfin recevoir des preuves de la reconnaissance de son ami.

» Bernard connaissait le prix du temps, il n'en voulut pas perdre. Après les premiers

transports de cette folle joie si coupable, il pensa aux choses sérieuses. Muni des deux lettres, l'aventurier laissa Régis remercier tout seul sa bonne étoile de l'accident qui le rendait maître d'une fortune considérable et il courut chez un usurier de sa connaissance, afin d'engager celui-ci à lui fournir les fonds nécessaires au voyage que les deux jeunes gens avaient déjà projeté de faire à leur château.

» Je dis le leur, car Régis de Lancenay, reconnaissant envers le seul être qui l'eût préservé du danger de mourir de faim, avait résolu de mettre Bernard de moitié dans le riche héritage paternel.

» — Eh bien, oui, c'est entendu; mais les affaires importantes avant tout; quant au reste, nous en parlerons plus tard, avait dit le protecteur d'un faux air de désintéressement.

» — Non pas! tu as beau t'en défendre, j'en veux parler maintenant, répondit le nouveau seigneur de Lancenay.

» — Moi? je ne me défends de rien, reprit Bernard, j'accepte tout ce que tu croiras devoir me donner, mais nous avons cent lieues de poste à faire; nous réglerons en route.

» — Pourquoi pas tout de suite? insista Régis en retenant son ami, qui se sentait pressé d'aller à la découverte de son prêteur d'argent.

» — Parce que nous n'avons pas de temps à perdre. D'ailleurs n'ai-je pas ta parole? c'est tout ce qu'il me faut.

» — Et moi, répondit le jeune baron de Lancenay, je veux te donner ma signature.

» Et alors, pour ne laisser aucun doute à son ami sur ses bonnes intentions, l'heureux orphelin s'empressa de rédiger une donation de la moitié de ses biens, et cela, dans des termes que le rusé Bernard eut soin de dicter lui-même, bien qu'il feignît de repousser les offres généreuses de son obligé. Puis celui-ci, poussé par

une inspiration toute fraternelle, se piqua d'un coup d'épingle le bout du petit doigt, et signa de son sang l'engagement de partager avec Bernard cette fortune qu'une mort longtemps désirée livrait enfin à son impatiente prodigalité.

» Je vous laisse à penser s'il s'accomplit gaiement le voyage des deux amis, bien qu'un tiers intéressé se fût mis de la partie. Celui que je veux dire, c'était l'usurier à qui Bernard s'était adressé, et qui n'avait pas voulu laisser son argent courir à l'aventure les grandes routes, avec des emprunteurs aussi équivoques que l'étaient ceux-ci. De prime-abord l'usurier se refusa au marché avantageux que Bernard lui avait proposé; mais, après informations prises ailleurs, comme de nouveaux renseignements vinrent confirmer au prêteur la nouvelle du décès de M. de Lancenay père, il vit, dans le service intéressé qu'il allait rendre, l'occasion de faire tout à la fois et une excellente affaire et un voyage d'agrément. Alors il monta en chaise de poste avec les deux amis, et tous trois, me-

nant grand train et grande dépense, partirent pour le château de Laucenay.

» La route, je vous le répète, fut joyeusement parcourue. Nos trois voyageurs avaient eu soin de faire ample provision de vins fins et de conserves pour bien vivre en chemin. Ils prenaient leurs repas en voiture; puis, quand ils étaient bien repus, les bouteilles vides, la desserte de leur table, volaient par la portière, tandis que le postillon activait du fouet et de la voix le galop rapide de ses chevaux. On ne s'arrêtait dans les villes que juste le temps nécessaire pour renouveler la cave épuisée. Ce fut donc un festin à peu près continuel depuis Paris jusqu'à la terre du baron; et, chemin faisant, quand Régis et Bernard voyaient un groupe de paysans ou de jeunes filles arrêté sur leur passage, ils leur jetaient quelques pièces de monnaie en leur criant :

» — Buvez à la santé du défunt, mes amis! Faites-vous belles dimanche prochain, les jolies filles! c'est le mort qui paie! vive le mort!

» Vous dirai-je leur entrée triomphale dans le manoir de feu le baron de Lancenay?

» L'aspect en perspective du toit paternel, loin de rappeler le jeune Régis à de pieux sentiments de regrets touchant et ses erreurs passées, et la perte irréparable qu'il avait faite, surexcita sa verve, déjà mise en gaieté par les plaisants propos, par les bonnes rencontres de la route, et par l'ivresse étourdissante des projets délicieux qu'il formait pour l'avenir.

» Encouragé par l'imagination active et souple de Bernard, qui, profondément dissimulé, cachait sous le masque du rieur et l'apparence de l'étourderie son esprit singulièrement calculateur; tenu aussi en haleine par les signes d'approbation de l'usurier, qui, poussant à la folle dissipation l'héritier du baron de Lancenay, ramassait déjà, en espérance, la fortune que les deux amis se promettaient de jeter à pleines mains au-devant de toutes les occasions de plaisir, le jeune Régis, dis-je, jaloux de prendre le plus gaiement possible possession

du domaine patrimonial, fit arrêter son équipage dans un bourg voisin du château. Il instruisit ses compagnons de voyage du dessein original qu'il avait conçu pour perpétuer dans la mémoire des habitants du pays le souvenir de ce grand jour.

» Bernard et le prêteur d'argent applaudirent à son charmant projet de la voix et des mains, et tout aussitôt on se disposa à le mettre à exécution.

» Une douzaine de galopins de l'endroit, moyennant une bonne récompense, s'empressèrent d'aller, suivant les ordres de l'heureux châtelain, querir les ménétriers et les tambours des villages environnants; ceux-ci, alléchés par l'espoir du gain, arrivèrent en toute hâte armés de leurs instruments de fête. Alors le nouveau seigneur, ayant réuni autour de sa voiture une population nombreuse, distribua, du haut de son équipage, des rubans aux filles et des pourboire aux garçons qui allaient lui faire escorte jusqu'au manoir féodal de ses aïeux.

» Les musiciens, placés en tête du cortége par les soins de Bernard, qui, dans cette circonstance, remplissait les fonctions de grand maître des cérémonies, se mirent en marche, et la folle procession s'avança au son des instruments champêtres, aux cris redoublés de — Vive monseigneur Régis! — jusque dans la cour d'honneur du château de Lancenay.

» Vous vous figurez quel spectacle plaisant ce devait être que celui de cette troupe étonnée, obéissant à un enthousiasme de commande largement rétribué, et mêlant, sans trop savoir pourquoi, ses acclamations intéressées au bruit de la musique discordante d'une trentaine de violonneux, de tambourineurs et de joueurs de cornemuse qui, chacun, ne savaient qu'un air et ne chantaient pas tous le même. Vous comprenez aussi que pour les héros de la fête, c'étaient des rires à se pâmer, une joie à en mourir de suffocation.

» Chemin faisant, le cortége s'était grossi d'une foule innombrable de curieux, si bien

que lorsqu'ils eurent atteint le terme d'une route parcourue au petit pas des chevaux, et que l'équipage, enfin, se fut arrêté devant le péristyle du grand escalier, la multitude se pressait si fort aux portières, qu'il ne fallut pas moins qu'une adroite évolution du fouet du postillon pour la forcer à refluer sur elle-même. C'est ainsi que le passage fut élargi devant cet indigne héritier des Lancenay, qui venait reprendre par droit de succession ce que sa mauvaise conduite avait failli lui faire perdre.

» Une circonstance assez remarquable du reste troubla pour un moment la joie du noble châtelain. Grâce au grand bruit qu'il menait, aux libéralités qu'il avait répandues chemin faisant, il s'était attendu à voir les gens de service de son père venir humblement lui offrir l'hommage de leurs respects, du plus loin qu'ils auraient aperçu le cortége.

» Aucun de ceux-ci, pas même le concierge du château, ne se présenta pour le recevoir;

personne aux fenêtres, personne sous le vestibule !

» On eût dit, à le voir, ce vaurien de Régis, rentrer ainsi avec sa bande joyeuse dans le manoir paternel, que l'effroi de son nom et de ses exploits passés l'y avait précédé, et qu'à son approche chacun avait abandonné la place, comme, en temps de guerre, les habitants d'une ville prise d'assaut fuient, et abandonnent à la merci d'un vainqueur irrité la cité qu'ils ne peuvent plus défendre.

» Régis fronça les sourcils et murmura quelques menaces contre ceux qui lui gâtaient son plaisir et qui obéissaient si mal à ses ordres souverains; car il avait écrit de Paris, à l'intendant du défunt :

« Tenez-vous prêt à me rendre vos comptes,
» et faites préparer les appartements : d'au-
» jourd'hui en huit jours je serai à Lancenay.

» J'exige que tout soit disposé convenable-
» ment pour me recevoir. C'est sur l'empres-
» sement que vous mettrez à m'obéir, vous tous
» qui m'avez nui dans l'esprit de mon père, que
» je réglerai ma justice ou mon indulgence.

» Que la chambre à coucher de feu le baron
» de Lancenay soit remise à neuf; il y a bien
» assez longtemps que je désire m'étendre dans
» le lit seigneurial!

» Si vous tenez à m'être agréable, je vous
» ordonne de faire prendre aux gens de ma mai-
» son leur grande livrée, au lieu des lugubres
» habits de deuil dont vous les avez sans doute
» accoutrés. Le jour de mon arrivée à Lance-
» nay doit être pour tout le monde un jour
» de fête; plus tard nous verrons à faire ce
» que les convenances exigent pour honorer la
» mémoire du défunt.

» Ainsi, vous m'avez entendu : pas de com-
» pliments de condoléance, pas de crêpe funè-

» bre; mais des bouquets à la boutonnière, » des visages riants, douze couverts à ma table, » du vin frais, un souper splendide, et le » soir, illumination générale. »

» Voilà ce qu'il avait ordonné, cet exécrable fils; aussi ne savait-il comment s'expliquer l'irrévérence de ses valets.

» Bernard, qui, au fond, commençait à prendre aussi de l'inquiétude, essaya pourtant de rassurer son ami, mais, sans doute, afin de se rassurer lui-même. Il fit observer au nouveau maître de Lancenay que ses gens ayant été surpris par la nouvelle de son arrivée, beaucoup plus prompte qu'on ne le supposait, c'est aux soins qu'ils mettaient, en ce moment même, à suivre les instructions de sa lettre, qu'on devait attribuer leur absence.

» Régis de Lancenay, qui ne demandait qu'à être encouragé dans sa coupable joie, se paya de cette réponse; le nuage qui avait obscurci son front se dissipa, il revint à ses riantes pen

sées, se fit ouvrir la portière, baisser le marche-pied, puis il s'élança sur la première marche du vestibule, et, jetant, à droite et à gauche quelques pièces de menue monnaie, afin de réveiller l'enthousiasme, il cria aux ménétriers :

» — Tambours, à vos caisses! Musiciens, à vos archets!

» Bernard agita son mouchoir en signe d'allégresse; le prêteur lui-même, qui touchait au port, c'est-à-dire au bienheureux moment où son argent allait lui être rendu, décuplé par les intérêts usuraires, le prêteur, ai-je dit, battit des mains; les cris de la foule retentirent de nouveau, et l'infernal concert recommença son tapage.

» L'ami et le banquier de monseigneur étaient descendus de voiture; encore un pas et le jeune baron allait franchir la porte que, trois ans auparavant, un père irrité avait fermée sur lui, quand une apparition, non pas celle que

Régis attendait, l'arrêta sur le seuil et fit succéder le plus morne silence aux acclamations de la multitude.

» Ce trouble-fête, l'auriez-vous deviné? c'était le baron de Lancenay lui-même!... Oui, le baron de Lancenay, bien vivant, et qui venait d'attirer dans un piége l'indigne héritier de son nom.

» Régis poussa un grand cri, pâlit et tomba à genoux sur les dalles de pierre du vestibule. Bernard resta muet de stupéfaction, car, bien qu'il ne connût pas le père de son ami, il devina, à l'attitude sévère de celui-ci, à l'acte d'humiliation du coupable jeune homme, qu'il était en présence du véritable maître de Lancenay. Quant à l'usurier, il ne crut pas prudent d'intervenir en quoi que ce fût dans la discussion de famille, et, remettant à un moment plus opportun le soin de réclamer son argent, il tourna autour de la chaise de poste et disparut dans la foule.

» Le père, qui contemplait avec plus de pitié encore que de colère le misérable enfant agenouillé devant lui, déplia une lettre qu'il tenait à la main : c'était celle que Régis avait adressée à l'intendant du baron.

» — Soyez content, dit M. de Lancenay à son fils, tout sera exécuté à peu près comme vous l'avez ordonné. Il y aura fête ce soir au château! si ce n'est pas pour célébrer la mort d'un père, ce sera du moins en réjouissance de l'exil éternel d'un fils qui me déshonorait! Faites-moi vos adieux, monsieur, car avant cinq minutes vous serez parti pour ne jamais revenir.

» — Eh quoi! jamais? répéta le fils du ton de la prière.

» — Non, jamais! car tant que Dieu me laissera dans ce monde, on saura bien vous empêcher de reparaître ici, et, après moi, ces biens que vous convoitiez appartiendront à quelqu'un qui saura en faire meilleur usage que vous. Léon Régis, vous n'êtes plus mon fils!

Moi, je vous renie, et le roi vous défend de porter à l'avenir le titre de baron de Lancenay !

» Le père, ayant ainsi parlé, fit un signe ; deux hommes qui se tenaient à l'écart, attendant le signal du baron, parurent alors ; d'un bras vigoureux, ils enlevèrent le jeune Régis, qui n'essaya pas d'opposer la moindre résistance, et ils le placèrent, à demi évanoui, dans la chaise de poste qui l'avait amené tout à l'heure.

» Le baron de Lancenay, toujours placé devant cette porte dont il venait de défendre l'entrée à son fils, présida à cet enlèvement avec le calme désespérant d'un juge qui punit sans colère comme sans pitié. Son regard, sa voix, son geste, ne trahissaient rien de ce qui se passait au fond de son cœur paternel, mais Dieu sait ce qu'il devait souffrir !

» L'un de ceux qui venaient de se saisir du coupable montra au postillon un ordre signé de la main du roi, et contresigné par son prin-

cipal ministre ; puis il monta dans la voiture, les chevaux firent demi-tour et partirent au galop, emportant, on ne sait où, l'enfant déshérité et du pardon et de la fortune de son père.

» C'est par cette catastrophe inattendue que se termina ce voyage commencé avec de si belles espérances et si joyeusement accidenté. Ainsi que l'usurier, Bernard n'attendit pas la fin de l'aventure pour se dérober à la sévère justice du baron de Lancenay ; dès qu'il eut mesuré le danger auquel il venait de s'exposer, il fit honteusement retraite et sortit de la cour du château la tête basse et le chapeau rabattu sur les yeux. Alors, notre aventurier, sans doute remis et de l'émotion que lui avait causé ce triste dénouement d'une si plaisante expédition, et de l'inquiétude qu'il avait dû éprouver en apercevant auprès de M. de Lancenay quelqu'un qui ne le connaissait que trop bien, Bernard, vous disais-je, s'empressa de regagner Paris. Le pauvre diable était légèrement chargé d'argent comme vous pouvez le croire, et il n'y avait

plus là d'usurier chargé d'or et plein d'obligeance sur qui l'on pût compter pour les frais du retour. L'associé de messire Régis dut regretter plus d'une fois de n'avoir pas un peu plus économisé sur les distributions de petite monnaie que son ami le chargeait de faire en son nom, alors qu'ils s'arrêtaient aux relais, seulement le temps nécessaire pour changer de chevaux. »

— Voilà qui est pour le mieux, dis-je à M. de Marthenais, j'aurais été fâché de voir ce mauvais fils jouir en paix des biens de son père, lorsqu'il il avait été si peu sensible à la mort de celui qui lui avait donné le jour. Il faut que les enfants ingrats soient punis, c'est dans l'ordre!

— Oui, mon ami, vous avez raison, chacun ici-bas doit porter la peine de son ingratitude, me répliqua le noble prisonnier, voilà pourquoi, hier, j'étais si fort irrité contre vous, en vous voyant disposé à renier le digne homme

qui vous éleva, je me disais : cet enfant se prépare un malheur! et je vous veux trop de bien, pauvre insensé, pour ne pas m'affliger du mal que vous pouvez vous faire, même volontairement. Mais revenons à Bernard, à votre père, veux-je dire.

— Mon père! m'écriai-je, oh! ne lui donnez plus ce nom-là! car maintenant, voyez-vous? je ne crains plus qu'une chose : c'est de me savoir son fils! mais, le fussé-je, il l'ignorera toujours! D'ailleurs, à quoi bon m'inquiéter de cela? il n'est peut-être plus de ce monde maintenant.

— Vous vous trompez, il existe! me répondit mon maître.

J'avoue que cette brusque repartie me causa une émotion qui n'avait rien de tendre pour ce Bernard, que j'étais loin cependant de bien connaître encore. M. de Marthenais ne me laissa pas le temps de lui demander de nouveaux renseignements sur l'aventurier; car j'étais à peine remis de l'effet que sa réponse venait de produire sur moi, qu'il poursuivit :

« Pour abréger autant que possible le long récit que j'ai encore à vous faire, j'ai passé sous silence une foule de détails qui n'auraient été pour vous que d'un médiocre intérêt. Ainsi ne vous ai-je pas dit par quel hasard je me trouvai à Lancenay, lorsque le coupable Régis y arriva avec l'indigne protégé du chevalier de Morangis, qui me reconnut du premier coup d'œil, ce qui dut lui causer un singulier embarras. Je n'ai pas cru devoir vous dire, non plus, comment il se fit que, bien qu'ils fussent certains de l'existence du baron, les habitants des environs du château se prêtèrent néanmoins à la fantaisie du mauvais fils, quand celui-ci voulut les enrégimenter pour l'accompagner, musique en tête, dans le domaine qu'il croyait avoir reconquis.

» Sachez seulement que ma terre et celle de M. de Lancenay étaient voisines et que le baron n'avait exclu personne de la confidence de son projet ; de sorte que lorsque Régis se croyait entouré de gens vendus à ses volontés, il n'é-

tait escorté que par les complices de son père. Ceci suffira, je pense, pour vous expliquer l'empressement des honnêtes paysans à lui obéir. Ils auraient montré un visage bien autrement triste, si vraiment il eût été question d'installer un nouveau maître dans ce château de Lancenay, dont les pauvres du pays connaissaient si bien la route.

» Je continue :

» Vous savez quelles liaisons Bernard avait formées, durant ses jours d'existence difficile où les besoins de la vie, sans cesse renaissants, le contraignirent à se faire le bâtisseur d'intrigues, le chercheur d'expédients, plus ou moins ingénieux, mais rarement honorables, d'une foule de nécessiteux dont il était le soutien et qui lui servaient d'appui.

» Or, parmi ceux-ci il comptait une certaine Adèle Servan, belle autrefois, mais qui, forcément revenue des erreurs de ce monde, de-

mandait alors à une feinte piété les dupes qu'elle ne pouvait plus devoir à des semblants d'amour.

» Le hasard, sa bonne étoile, ou plutôt le démon familier qui protége ici-bas ces gens dits de ressource, dont l'existence est un problème pour les âmes honnêtes; le démon familier de Bernard, dis-je, voulut que celui-ci fît la rencontre de cette Adèle, comme l'un s'en retournait tristement vers Paris, tandis que l'autre s'était arrêtée dans une auberge de la grande route, désespérant de trouver en chemin ce qui lui manquait pour arriver heureusement au terme de son voyage.

» Ce n'était pas l'argent qui lui faisait faute, à la sainte femme, mais un ami, un confident, mieux encore, un complice!

» Par bonheur pour tous deux, Bernard s'arrêta justement dans l'auberge où, depuis deux jours, la pieuse Adèle, soi-disant retenue par une indisposition, appelait à son

aide l'esprit d'iniquité qui préside aux intrigues et protége les mensonges. C'était un coup de fortune pour elle que l'arrivée de notre aventurier, aussi l'accueillit-elle avec les démonstrations d'une folle joie :

» Mais c'est le ciel qui vous envoie ! si vous saviez combien je vous ai cherché à Paris ! mais impossible de vous rencontrer. Alors il m'a bien fallu partir seule, à tout hasard, et fort embarrassée, je vous jure, car je ne pouvais espérer de trouver en route quelqu'un qui vous valût pour mener à bonne fin mon importante entreprise.

» — De quelle entreprise voulez vous parler ?

» — Tout à l'heure je vous dirai cela ; mais d'abord, êtes-vous libre de votre temps ? aucun engagement ne vous rappelle-t-il à Paris ?

» — Aucun. Mais encore ?

» — Mais... mais... reprit Adèle, c'est à la

fortune que je vous mène, laissez-vous conduire. La seule grâce que je vous demande, c'est de disposer en ma faveur, non pas seulement de quelques jours mais de plusieurs années... Que vous importe? vous les passerez agréablement, en véritable gentilhomme de province, cela vous convient-il?

» — Oh! sans doute; à ce prix-là je me laisserai guider par vous, les yeux fermés, aussi loin et aussi longtemps qu'il vous plaira.

» — Ainsi, je puis compter sur vous?

» — Invariablement! Mais pour mériter cette bonne fortune que vous me proposez, qu'aurais-je à faire?

» — Ne rien faire et ne pas me démentir, voilà tout ce que mon amitié exige de vous.

» — Ceci ne demande pas une grande dépense d'esprit; donnez-moi au moins vos instructions.

» — Les voici : vous ne vous nommez plus Bernard, lui dit-elle, vous êtes pour tout le monde Isidore Servan ; oubliez que je ne fus que votre amie, et rappelez-vous que je suis votre mère. C'est à ce prix, cher Bernard, que je vous ouvre l'entrée d'une noble maison dans laquelle je suis appelée avec vous, avec mon fils, veux-je dire ; ce fils, il me manque, c'est vous qui le remplacez. Grâce à cette ruse, j'assure votre fortune et la mienne, car déjà un sort brillant nous est promis, sans compter encore l'espoir d'un plus riche héritage.

» Bernard crut d'abord qu'il ne faisait qu'un beau rêve ; mais les explications que lui donna la voyageuse lui prouvèrent qu'il était réellement en pleine voie de prospérité, de sorte qu'il se consola aisément de sa mésaventure chez le baron de Lancenay, et qu'il ne songea plus qu'à entrer de moitié dans la spéculation avantageuse qu'Adèle Servan offrait à son ambition. Il ne s'agissait pour notre aventurier que de jouer le principal rôle dans une comédie d'intrigue, or

vous savez qu'il avait appris de bonne heure le métier de comédien chez M. de Morangis.

» Voila, mon cher enfant, par suite de quelles circonstances l'indélicat Bernard se trouvait encore une fois de moitié dans une mauvaise action.

» A quelque vingt-cinq ans en deçà, un jeune homme de noble maison, qui fut depuis le comte Adrien de Flavenel, mestre-de-camp et chevalier des ordres du roi, s'éprit d'un amour ardent, invincible, pour cette Adèle Servan, dont la rare beauté était alors dans tout son éclat. A cette dangereuse créature, qui affectait l'innocence et savait si bien irriter les passions en dévoilant à demi des charmes qu'elle semblait s'efforcer de cacher, le jeune Adrien apportait un cœur neuf et impatient d'aimer; aussi se crut-il le séducteur d'Adèle, quand c'était lui-même qui se laissait prendre aux séductions intéressées de l'habile enchanteresse.

» Cette liaison, qui menaçait de compro-

mettre l'avenir du crédule et imprudent jeune homme, ne dura que quelques mois, grâce à la sage sévérité du père d'Adrien. Le comte de Flavenel, pour mettre promptement un terme aux folies de son fils, sollicita et obtint en faveur celui-ci une mission diplomatique auprès d'une petite cour d'Allemagne.

» Adrien dut obéir aux ordres du ministre qui lui enjoignait de partir sur-le-champ; mais en partant, il promit à la coquette Adèle, dont le désespoir l'aurait bien moins touché s'il avait pu lire au fond de la pensée de celle-ci le véritable motif de ses larmes, il lui promit, disais-je, de ne jamais l'oublier et de se réunir à elle aussitôt que des circonstances plus favorables le lui permettraient.

» Quelque temps encore, une correspondance secrète prolongea de loin leur commerce clandestin; mais bientôt les lettres furent interceptées par l'ordre du père et l'assistance de la police.

» Qu'importe? Adrien n'en conserva pas moins religieusement le souvenir d'Adèle : un dernier message lui avait appris qu'elle allait être mère; il parvint plus tard à savoir qu'elle avait mis un fils au monde. Cependant il ne quitta pas son poste, bien que l'intérêt de son amour et le désir de connaître son enfant le rappelassent à Paris. C'est que, tout épris qu'il fût alors d'Adèle Servan, Adrien voulait demeurer fidèle à l'habitude qu'il avait contractée de bonne heure de tout sacrifier à ses devoirs de fils respectueux. S'il ne dépendait pas de sa volonté d'aimer ou de ne pas aimer une femme qu'il croyait digne de son amour, du moins se savait-il contraint de céder à la toute-puissance paternelle, surtout quand celle-ci lui parlait au nom de l'honneur de la famille, et de la gloire du sang dont il était sorti.

» C'est à cette sainte religion du devoir qu'il dut de trouver en lui la force de subir le riche et honorable mariage auquel son père le contraignit ensuite. Il y rencontra le bonheur

en même temps qu'il doublait sa fortune déjà considérable. Cependant Adrien n'oubliait pas Adèle, et bien que le respect de lui-même et l'intérêt de son ménage ne lui permissent pas de renouer une semblable liaison, toujours est-il qu'au fond de sa pensée, il se reportait souvent vers celle qui avait eu son premier amour.

» Les années se passèrent; Adrien de Flavenel perdit son père, puis il devint veuf.

» Lorsque ce nouveau deuil survint dans sa maison, M. le comte de Flavenel avait environ cinquante ans. Les devoirs de son état et ensuite plusieurs missions politiques dont il avait été chargé l'ayant retenu continuellement éloigné de Paris et de Versailles, il ne savait rien de la conduite plus que légère d'Adèle, quand il se trouva libre d'obéir aux mouvements de son cœur : ceux-ci, je vous l'ai dit, l'entraînaient encore vers sa première amie, sinon avec la fougue de son amour d'autrefois, du moins par la puissance d'un tendre souvenir.

» De son côté, la coquette vieillie se souve-

nait aussi de ce jeune Adrien de Flavenel, qui lui avait dit autrefois : — Nous nous réunirons un jour pour ne plus nous quitter. — Le vice besoigneux sait faire argent de tout. Adèle, en ce temps-là, avait plus que jamais besoin qu'une main généreuse se tendit vers elle, aussi ne recula-t-elle pas devant l'idée de réclamer l'accomplissement de la promesse d'Adrien ; son intérêt personnel se plaisait à la regarder comme sacrée, bien qu'elle-même eût tant de fois rompu le contrat de fidélité.

» Elle apprit le veuvage de son ancien amant, et, s'arrangeant avec sa conscience, qui faisait bon marché d'un passé si coupable, elle écrivit au comte de Flavenel une lettre semi-tendre, semi-mystique, dans laquelle l'impudente femme osait invoquer la mémoire de celui-ci en faveur de la mère et de l'enfante; de l'enfant surtout, qu'elle avait pourtant abandonné à la charité publique quelques heures après sa naissance!

» La réponse du comte de Flavenel ne se fit pas attendre.

» Elle était conçue à peu près ainsi :

« Après vingt-cinq ans vous ne m'avez pas
» oublié : c'est pour mon cœur une douce con-
» solation, et je vous en remercie ; car moi
» aussi je vous aime encore. Vous ne me dites
» rien de votre fortune, vous ne me parlez que
» de moi : c'est de vous et de votre fils que je
» veux entendre parler, ou, pour mieux dire,
» je veux vous voir tous deux : venez, car pour
» moi je resterai ici ; ici, où nous vivrons désor-
» mais ensemble. Venez, mais venez avec lui,
» car je ne veux pas vous tromper : c'est, je
» crois, encore plus pour lui que pour vous
» que je vous aime.

» Mon correspondant, à Paris, vous four-
» nira tout l'argent que vous lui demanderez
» pour votre voyage. Pressez le départ, car
» jamais, vous et lui, n'arriverez assez tôt au
» gré de mon impatience. »

» C'est cette lettre dont plus tard la malice

d'un gazetier fit usage pour raconter dans sa feuille l'histoire que je vous rapporte, c'est cette lettre, dis-je, qu'Adèle Servan montra à Bernard en lui avouant l'espoir qu'elle avait fondé sur son amitié. Vous le savez maintenant, il ne s'agissait de rien moins que de représenter ce fils, cet Isidore Servan, légué, depuis vingt-quatre ans, par sa mère, à l'hôpital des orphelins; ce fils, dont celle-ci, par un intérêt personnel assez bien entendu, avait parlé au comte de Flavenel dans sa lettre de condoléance. Cependant, bien embarrassée fut sans doute l'habile spéculatrice quand, sa lettre partie, elle se demanda à quelle porte elle devait aller frapper pour trouver le complice adroit et discret qu'elle devait mettre de moitié dans sa bonne fortune. Sa rencontre avec Bernard fit cesser son inquiétude, car celui-là avait fait ses preuves en fait d'infamie. Ils s'entendirent donc à merveille pour se jouer, auprès de M. de Flavenel, des sentiments les plus saints, des titres les plus doux. »

— Quel abominable dessein! m'écriai-je,

Dieu ne permit pas, sans doute, qu'il s'exécutât?

— Pardonnez-moi, mon ami, il fut exécuté et il réussit, d'abord, grâce à l'esprit de ruse des deux complices, et, ensuite, parce qu'il entre quelquefois dans les vues de la Providence que les méchants aient ici-bas leur jour de victoire.

« Adèle et Bernard, bien certains de leurs rôles, reprirent la poste ensemble, et tous deux furent accueillis chez M. de Flavenel : lui, comme un fils qui apportait à son père le pardon d'un délaissement si longtemps prolongé; elle, comme une victime résignée qui avait souffert vingt-quatre ans sans se plaindre, et qui venait enfin recevoir la récompense de son silence, de son amour et de son dévouement maternel.

» Je glisserai rapidement sur l'installation des deux imposteurs au château du trop crédule Flavenel; il vous suffira de savoir que quinze jours après leur arrivée, le comte constitua, en fa-

veur de son ancienne amie et de son fils supposé, une rente de dix mille écus et qu'il annula un premier testament pour faire de nouvelles dispositions, sans doute encore plus favorables que les premières, en faveur de ceux qui le trompaient.

» Adèle avait, depuis quelques années, plié son esprit naturellement souple à des habitudes de piété qui lui assurèrent l'estime du comte de Flavenel, en même temps qu'elles la défendaient contre les malins propos des médisants du voisinage. La rigidité apparente de ses principes faisait passer condamnation sur ce qu'il y avait eu d'irrégulier dans la naissance de son fils, et les moins indulgents voyaient en elle une Madeleine repentante.

» C'était chose facile que de cacher son passé, si révoltant qu'il fût, dans cette province reculée du centre de la France, où les anecdotes scandaleuses de Paris et de Versailles n'avaient point cours.

» Quant à Bernard-Isidore, il était, du moins en présence du comte et des étrangers, un modèle de respect et de soumission envers sa mère. Chacun était charmé de le voir à la fois si spirituel, si joli garçon et si bien élevé. Il avait puisé auprès du chevalier de Morangis cette aisance du monde qui témoigne toujours, sinon d'une belle origine, du moins d'une bonne éducation; aussi nulle part ne le trouvait-on déplacé, et partout il faisait honneur à celui que tout bas on appelait son père.

» Ce qui mit le comble à l'affection que M. de Flavenel portait à Bernard ainsi qu'à sa fausse mère, ce fut un acte de désintéressement de leur part, qui, vraiment, semblait mériter le surnom d'héroïque.

» Depuis plusieurs mois, Adèle et son fils soi-disant vivaient auprès de ce père abusé et ils avaient si bien su se concilier la tendresse de celui-ci et l'estime de tous les autres, que M. de Flavenel, souffrant pour son amie de la posi-

tion équivoque dans laquelle elle se trouvait chez lui, résolut de faire cesser ce que les rigoristes auraient pu nommer un scandale.

» D'abord le comte n'avait avoué qu'à quelques personnes ses anciennes relations avec Adèle ; mais, croyant mieux connaître enfin le digne cœur à qui le sien s'était confié, il réunit un jour dans son salon tous ses amis du voisinage, et là, faisant violence, sans doute, à sa vanité de gentilhomme, qui avait dû se révolter à la pensée d'une mésalliance, il déclara publiquement qu'Isidore, ou du moins que celui qu'il croyait pouvoir nommer Isidore, était vraiment son fils, et que, pour légitimer l'amour qu'il avait pour l'enfant, il était décidé à épouser la mère.

» A peine avait-il achevé de parler que les complices, comme s'ils avaient prévu cette scène et préparé la leur à l'avance, refusèrent avec autant d'humilité que de généreuse énergie ce dernier sacrifice.

» C'est bien assez, disait l'une, pour la gloire de mon fils, — et pour le repos de la conscience de ma mère, reprenait l'autre, — que cette bonne pensée soit venue au comte de Flavenel. D'ailleurs, avec la protection de mon père, ajouta Isidore, je puis encore espérer un sort assez beau.

» — Quant à moi, poursuivit la pieuse Adèle, c'est à la miséricorde divine seulement que je dois avoir recours pour obtenir le pardon et l'oubli de ma faute. Heureuse de donner à M. de Flavenel une preuve de ma tendresse et de mon désintéressement, j'ai depuis longtemps renoncé devant Dieu à un mariage qui ne me rendrait pas plus estimable à mes propres yeux.

» La scène, vous le voyez, était réellement montée sur le ton de l'héroïsme. Chacun était muet de surprise, mais tous les regards disaient à Adèle et à son fils combien on se sentait ému de les entendre parler ainsi. Le comte, étonné, stupéfait d'admiration, voulut répliquer, Adèle ne lui en laissa pas le temps :

» — Non, reprit-elle, nous n'acceptons pas, nous ne pouvons accepter, car si M. de Flavenel oublie, en notre faveur, qu'il y a une fille, issue de son légitime mariage, je dois y penser et le lui rappeler, moi! Peut-être que cette jeune et noble enfant ne voudrait pas d'une mère telle que moi, d'un frère tel que mon Isidore? En repoussant, mais avec reconnaissance, la généreuse proposition qui nous est faite, je remplis un devoir sacré : puisque monsieur le comte ne doit son nom et sa fortune qu'à l'enfant de la comtesse de Flavenel. Si ma présence ici, continua l'artificieuse dévote, est un motif de gêne ou de scandale, eh bien! j'irai m'ensevelir dans le couvent où mademoiselle de Flavenel fait son éducation; je serai son guide, son amie, sa gouvernante; ce ne sera pas de ma part un sacrifice, car, assez heureuse d'avoir pu donner un protecteur à mon fils, j'ajouterai à la gloire de veiller sur ce dépôt précieux le bonheur de vivre dans la sainte retraite où mes vœux les plus chers m'appellent depuis si longtemps.

» Cette dernière résolution acheva d'exciter au plus haut point l'admiration des assistants en faveur de cette pieuse et simple femme qui connaissait si bien ses devoirs, et qui semblait avoir tant à cœur de ne pas compromettre M. de Flavenel aux yeux de sa fille et de ses amis. Ce fut aussi à qui féliciterait le plus sincèrement Isidore-Bernard, de ce qu'il partageait l'honorable répugnance de sa mère, touchant un mariage si avantageux pour elle et pour lui, mais dont son intérêt personnel, cependant, ne l'empêchait pas de comprendre l'inconvenance.

» Pour le comte, touché jusqu'aux larmes du généreux procédé de son amie et de son fils, il ne se tenait pas encore pour vaincu et combattait seul contre tous. Il alla, pour persister dans son dessein, jusqu'à citer l'exemple, d'ailleurs assez contestable, de Louis XIV et de madame de Maintenon. A cela on lui répondit qu'il n'appartenait sans doute qu'à un roi absolu de se mettre ainsi en opposition avec les préjugés.

» — Encore, ajouta l'un des opposants, est-

il vrai que malgré sa toute-puissance royale, telle était la force des idées reçues, que le grand monarque ne put parvenir à faire inscrire le nom de sa dernière compagne sur la liste dorée des reines de France.

» Enfin, un mot jeté en avant. par un des amis du comte, touchant le respect qu'il devait à la mémoire de son père, triompha de son obstination, et ce qui résulta de tout ceci, c'est qu'Adèle et son fils supposé furent considérés comme des modèles d'héroïsme en faveur de qui M. de Flavenel ne pouvait rien faire de trop.

» Je ne saurais affirmer que la fausse désintéressée ne se repentit pas d'avoir été trop loin lorsque, entraînée, exaltée, enivrée par les éloges qu'on lui prodiguait, elle avait parlé de son désir de renonciation aux vanités de ce monde et du bonheur qu'il y aurait pour elle à se consacrer désormais à l'éducation de mademoiselle de Flavenel. Quoi qu'il en fût, le comte, enchanté d'une pareille idée, l'adopta avec en-

thousiasme, heureux qu'il était lui-même de trouver l'occasion d'opérer un rapprochement entre ces deux objets de ses plus chères affections; car je dois vous dire aussi qu'il aimait tendrement sa fille.

» Dès qu'il eut définitivement cédé aux refus d'Adèle et de Bernard, ainsi qu'aux représentations de ses amis, il dit :

» — Eh bien, soit! il en sera ce que vous voulez tous! bien mieux, pour prouver à mademoiselle Servan combien je suis digne d'apprécier la bonté de son cœur, j'accepte avec reconnaissance l'offre qu'elle m'a faite, et je lui confie l'avenir, le bonheur de mon Adolphine. Oui, reprit-il en s'adressant directement à l'intrigante, vos intentions maternelles seront remplies : soyez le guide, l'amie, le conseiller de ma fille; à défaut du devoir que j'aurais pu lui imposer en vous donnant mon nom, c'est la reconnaissance qui lui apprendra à vous aimer comme on doit aimer une tendre mère.

» Prise dans le piége qu'elle s'était tendu sans le vouloir peut-être, Adèle dut faire d'assez tristes réflexions sur le danger des dévouements factices; car ce n'était pas pour devenir la gouvernante d'une petite pensionnaire de seize ans et pour vivre au milieu des béguines, qu'elle avait quitté Paris et engagé son complice dans cette savante intrigue. Cependant elle s'était trop avancée pour reculer : on n'aurait rien compris à un retour sur elle-même. A mauvaise destinée elle fit bon visage; cela lui coûta d'autant moins qu'Adolphine n'avait guère plus de six mois à demeurer encore au couvent. C'est au milieu d'un concert d'éloges qui ne la flattaient sans doute que fort médiocrement, qu'elle renouvela publiquement la promesse de partir sous peu de jours, afin d'aller s'enfermer dans la pieuse retraite à laquelle elle s'était si imprudemment condamnée.

» J'arrive, reprit M. de Marthenais, à la catastrophe fort imprévue qui révéla le mensonge des complices et désabusa, mais trop tard, M. de

Flavenel sur le compte des deux misérables qui s'étaient fait un jeu de tromper son amour.

» Six mois se passèrent durant lesquels Bernard, délivré de cette gêne de respect contraint que son rôle de fils lui imposait auprès d'Adèle, jouit largement, mais sans en abuser encore, de ses priviléges d'enfant du château. Puis l'époque des vacances arriva, et alors Adolphine de Flavenel revint chez son père avec sa gouvernante, cette pauvre Adèle, bien cruellement punie de son pieux dévouement, car son état de maigreur et de dépérissement accusait assez l'ennui qu'elle avait éprouvé chez les religieuses de Saint-Victor. Ce retour, que M. de Flavenel l'avait donc attendu avec impatience! il avait hâte, le vieux gentilhomme, de voir réunis autour de lui tous ceux qu'il aimait. Cependant, c'était au soin qu'il avait pris de rassembler ainsi les objets de ses affections qu'il allait bientôt devoir son isolement complet.

» Si Adèle avait su gagner l'amitié de mademoiselle de Flavenel par ses bons soins pour

celle-ci, durant cette séquestration forcée, soufferte avec une apparence de bonheur par l'intrigante prise au piége; l'adroit Bernard en bien moins de temps devait parvenir à inspirer un sentiment beaucoup plus vif à la jeune novice. Quant à lui, épris subitement dès le premier jour qu'il la vit, il oublia que l'intérêt de sa fortune lui interdisait toute tentative sur le cœur d'Adolphine. La profonde impression qu'elle fit sur l'aventurier priva pour ainsi dire celui-ci de l'usage de sa raison, et ne lui permit plus de calculer avec sang-froid les conséquences d'un amour que son mensonge de tous les jours rendait impossible. Il ne tint aucun compte du danger de sa situation, et se laissa aller au penchant qui l'entraînait vers cette jeune, naïve et jolie créature, que Dieu n'envoyait là peut-être que pour forcer l'imposteur à obéir enfin au cri de sa conscience.

» Adolphine, encore dans toute l'ingénuité du premier âge, ignorante de l'amour et s'y abandonnant sans savoir quel nom elle devait

donner au sentiment qui lui parlait en faveur de Bernard, se montra reconnaissante d'abord, puis heureuse d'être l'objet des soins empressés de l'aimable cavalier que son père lui avait ordonné d'aimer, et qu'elle eût aimé, sans doute, d'elle-même, à défaut de l'ordre de son père.

» Quant au comte de Flavenel, il fut loin de s'alarmer des prévenances, des attentions délicates que le faux Isidore avait pour sa fille; il ne vit en ceci que la touchante sollicitude d'un amour fraternel qu'il s'était plu lui-même à éveiller dans le cœur de Bernard, bien longtemps avant le retour d'Adolphine. Oui, jaloux de lui faire connaître au plus tôt, à notre aventurier, celle qu'il devait un jour nommer sa sœur, le vieux gentilhomme prenait plaisir à lire à Bernard les lettres de sa fille, et toujours, dans ses réponses, il parlait de celui-ci à la jeune pensionnaire : aussi, lorsque les deux enfants de la maison se trouvèrent face à face pour la première fois, ils se connaissaient déjà de longue date.

» Mais si le crédule vieillard ne prenait nul ombrage de l'empressement que mettait Bernard à se trouver sans cesse auprès d'Adolphine et du plaisir que celle-ci en témoignait naïvement, Adèle était loin de partager une telle sécurité. Mieux que tout autre, elle savait de quelles dangereuses folies l'amour peut rendre un jeune homme coupable; pour voir l'abîme où son complice, sincèrement épris d'Adolphine, allait l'entraîner avec lui, elle n'avait qu'à interroger sa mémoire : celle-ci ne pouvait manquer de lui rappeler le nom de plus d'un fils de bonne maison dont elle avait autrefois accéléré la ruine. Adèle vit donc le danger, mais elle ne trouva d'abord aucun moyen de s'y soustraire. Il était de toute nécessité pour elle de séparer les amants; mais comment éloigner Bernard? il fallait pour cela qu'il y consentît, et le moment n'était pas favorable pour lui faire comprendre l'importance d'un tel sacrifice. Il en était à cette première période de l'amour où les conseils de l'intérêt personnel n'ont plus de puissance sur celui qui aime, où l'on est capa-

ble des sentiments les plus généreux aussi bien que des actions les plus coupables pour atteindre le but que l'on s'est proposé. Ne pouvant rien espérer de Bernard, Adèle feignit de ne pas avoir deviné son secret et résolut de parler au comte du désir qu'elle avait de faire voyager son fils ; mais, quand elle hasarda un premier mot bien vague, à ce sujet, M. de Flavenel déclara qu'il se trouvait à merveille de la présence de ses deux enfants.

» — Où notre Isidore sera-t-il mieux qu'ici ? lui dit-il, d'ailleurs je me fais vieux, et comme tous les riches raisonnables qui ont beaucoup amassé, je veux jouir de tous mes trésors.

» Et, en parlant de ses trésors, vous entendez bien, mon ami, qu'il nommait également Adolphine et Bernard !

» Quant à obliger la jeune fille à quitter le château, c'était encore moins possible peut-être? Quel prétexte Adèle pouvait-elle imaginer pour amener le père à une telle séparation? il n'y en avait

aucun! et puis comment entamer un pareil sujet sans s'exposer à passer aux yeux de M. de Flavenel pour marâtre, sans dévoiler enfin la noirceur de son âme?

» L'amour, rendu facile grâce au silence obligé d'Adèle et à une sorte de complicité de la part du comte, germait à bas bruit dans le cœur d'Adolphine et faisait d'effrayants progrès dans celui de Bernard. La fausse mère s'en alarma au point que, pour arrêter la marche rapide d'une passion dont elle entrevoyait le dénoûment avec terreur, elle s'efforça de profiter de l'ascendant qu'elle avait pris sur l'esprit de la jeune fille. D'abord elle mit tous ses soins à détruire la dangereuse impression que les bonnes qualités apparentes de son complice avaient pu produire sur un cœur encore neuf; si l'aventurier avait pu être calomnié, Adèle n'eut pas manqué d'ajouter la calomnie à tous ses mensonges. Pour mieux parvenir à ses fins, tout bas, bien secrètement, elle prit à tâche de détacher peu à peu Adolphine de Bernard, mais sans que

celui-ci pût se douter du tort qu'on lui faisait ; puis, quand l'habile intrigante eut éveillé les scrupules de la naïve enfant, provoqué ses répugnances et vaincu enfin ce commencement d'amour, elle mit en œuvre les ressources de son coupable génie pour faire parler en faveur d'un autre ce naissant besoin d'aimer qui avait menacé de suivre une voie si fatale à ses projets de fortune.

» Vous dirai-je, mon ami, que cette femme, digne complice du misérable Bernard, se souvenant trop bien de ses succès dans la carrière des intrigues ignobles, s'appliqua à chercher celui qui devait remplacer Bernard dans le cœur de la novice docile : elle le trouva sans peine parmi ceux qui venaient fréquemment au château. Son choix tomba sur le fils d'un des voisins du comte de Flavenel, qui n'avait pas été moins sensible que Bernard aux charmes ingénus d'Adolphine. Elle se fit sa messagère d'amour, donna des lettres, dicta des réponses et parvint, par ses conseils, à entraî-

ner la jeune enfant confiée à ses soins hors de la route du devoir, en même temps que, par sa dissimulation, elle continua à tromper son fils supposé, qui aimait trop alors pour deviner ce qui se tramait contre lui.

» Vous avez compris quel était le but d'Adèle : elle voulait amener le comte à marier sa fille ; mais dans les circonstances ordinaires, un mariage entraîne toujours des lenteurs : elle avait à cœur de les éviter ; aussi décida-t-elle dans son immoralité qu'il fallait rendre le mariage nécessaire pour qu'il fût immédiat.

» Sans doute l'abominable femme ne se dissimulait pas qu'elle aurait peut-être à répondre de sa conduite auprès de M. de Flavenel, et ensuite auprès de Bernard ; mais le jour de l'explication venu, elle s'était préparée à dire au comte :

» — Mieux vaut un déshonneur que le mariage va réparer, qu'un inceste dont le malheur eût été irréparable. Si j'ai fermé les yeux sur

les conséquences d'un amour sans doute coupable, c'est qu'il n'y avait que celui-ci qui put préserver Adolphine d'une passion bien autrement criminelle.

» Quant au faux Isidore, voilà ce qu'elle aurait pu lui répondre :

» — Nos intérêts sont communs ; nous voguons dans les mêmes eaux, sur le même navire : j'ai dû, à tout prix, sauver le bâtiment que vous avez failli faire sombrer.

» Les choses ne devaient pas se passer ainsi qu'elle les avait réglées.

» Un matin, Bernard sortit au point du jour de son appartement, emportant avec lui son épée. Deux heures après il revint et demanda à parler sur le champ au comte de Flavenel, bien qu'il fût loin encore de l'heure accoutumée à laquelle il se présentait chez son père.

» — Monsieur, dit-il en jetant sur un meuble l'épée nue qu'il avait tenue jusqu'alors ca-

chée sous son manteau, vous m'avez institué le guide, le protecteur, l'ami de votre fille; à ces titres, j'ai dû joindre celui de gardien de son honneur; eh bien! c'est pour punir celui qui a outragé cet honneur qui vous est cher, que je viens de me battre... Le coupable est blessé!... il est mort peut-être maintenant; je n'en sais rien; mais toujours est-il vrai que, devant témoins, il vient de m'avouer que son dessein avait été de déshonorer votre fille, pour vous contraindre à la lui donner ensuite pour femme. Quand même il devrait mourir de sa blessure, n'est-ce pas que vous direz que j'ai bien fait?

» — Ah! sans doute, s'écria M. de Flavenel, viens recevoir ta récompense dans mes bras, car tu es vraiment mon fils!

» — Non! continua Bernard, à qui l'indignation contre Adèle et son amour pour Adolphine ne permettaient plus de garder aucune mesure, non, je ne suis pas votre fils! et la preuve, c'est qu'après l'avoir vengée, je viens vous demander votre fille en mariage.

» Je n'essaierai pas de vous peindre l'étonnement, la stupéfaction, et bientôt après l'indignation du comte, car Bernard en avait trop dit pour que le père abusé ne l'obligeât pas à poursuivre jusqu'au bout le récit de l'infâme spéculation dont il avait été victime.

» C'est le propre des âmes honnêtes de nier le mal quand la malice humaine a été si loin qu'on ne peut, sans rougir de soi-même, s'avouer qu'on appartient à cette race perdue.

» Aussitôt que Bernard eut entamé les premiers mots de l'intrigue, le comte de Flavenel, qui craignait qu'on ne les interrompît, se leva, il alla donner les ordres nécessaires pour que personne, pas même Adèle, ne pût pénétrer jusqu'à lui; ensuite, lui-même il ferma la porte de son appartement, et puis, étant revenu s'asseoir devant son fils supposé, il lui dit :

» — Parle!

» Or, tandis que celui-ci parlait, le vieillard, écoutait sans comprendre. Il avait appuyé ses

mains sur ses genoux, porté sa tête en avant, ouvert ses yeux outre mesure, et, immobile dans cette attitude, il regardait passer chacune des paroles de l'aventurier avec un étonnement indicible, comme si, dans une langue nouvelle, celui-ci lui eût révélé un monde inconnu.

» De temps en temps, un sourire d'incrédulité venait effleurer les lèvres du vieux gentilhomme comme au récit d'une histoire impossible.

» Cependant Bernard, que l'événement tragique du matin, que son amour pour Adolphine et le désir de se venger de l'improbité de sa complice, poussaient en ce moment à la sincérité, Bernard, dis-je, ne se laissa intimider ni par le doute visible que M. de Flavenel manifestait, ni par le danger de perdre en un seul jour le fruit de quinze mois d'intrigue. Au risque de compromettre sa fortune par son indiscrétion, il se mit à raconter effrontément toute sa vie passée. Il dit et la généreuse adoption dont il avait été l'objet de la part du chevalier de

Morangis, et sa trahison infâme envers son bienfaiteur. Il ne déguisa rien de sa liaison avec Régis de Lancenay et le dénouement malencontreux de leur voyage au château du baron. Arrivé maintenant à sa rencontre avec Adèle dans une auberge, sur la grande route, Bernard, faisant bon marché de tout scrupule de délicatesse, de tout calcul de prudence, apprit au vieux gentilhomme comment il avait connu cette femme. Il lui cita les noms des amants qu'elle avait dupés, il supputa impitoyablement le nombre des jeunes filles qu'elle avait entraînées dans la route du vice, quand, plus tard, elle vit qu'il fallait renoncer à y marcher seule et pour son propre compte. L'aventurier, enfin, raconta dans ses moindres détails l'embarras d'Adèle Servan pour trouver un complice; puis leur coupable accord pour tromper M. de Flavenel. Et alors, quand il eut tout dit, quand il crut, à force d'aveux, avoir désabusé le confiant vieillard, celui-ci, qui l'avait écouté sans l'interrompre, se souleva d'indignation et cria à l'impudent dénonciateur :

» — Tu mens !

» — Ah ! je mens ! répéta Bernard, étourdi de cette apostrophe violente... mais cet homme que je viens de blesser si grièvement, que je viens de tuer, peut-être, cela ne prouve donc rien ?

» — Cela prouve, interrompit vivement M. de Flavenel, que l'honneur de la famille t'est cher, et que tu as noblement défendu ta sœur contre un scélérat qui voulait la séduire. Et pour ceci, je te remercie, car tu as fait l'action d'un bon frère !

» — Mais vous vous trompez, monsieur le comte ! Je vous le redis encore : ce n'est pas un frère qui s'est battu pour Adolphine, c'est un homme qui l'aime d'amour ! enfin, c'est un homme qui ne reculera pas, même devant un crime, pour la posséder si vous la lui refusez !

» Le comte voulut parler, Bernard ne lui en laissa pas le temps :

» — Non ! dit-il, désabusez-vous : je n'ai rien

fait pour l'honneur de votre maison, c'est pour moi seul que j'agissais dans cette circonstance! Ne voulez-vous donc pas me comprendre? Cependant je m'explique assez clairement pour que vous m'entendiez : j'aime votre fille, je suis jaloux de quiconque voudrait me l'enlever, je la défendrais contre tous, non pour vous, non pour elle, mais pour moi! je vous le répète. Or, ce qui se passa ce matin, ce ne fut rien autre chose qu'une rencontre à l'épée entre deux rivaux. L'amour, ou du moins la possession d'Adolphine devait être le prix du combat : j'ai gagné la partie et je viens réclamer l'enjeu!

» La hardiesse de ces dernières paroles confondit M. de Flavenel; mais il hésitait encore à croire aux révélations de Bernard; car pour y ajouter foi et se persuader qu'il avait été la dupe de deux fripons, il lui fallait renoncer aux pures et saintes croyances, qui étaient devenues nécessaires à son bonheur. Il avait tant besoin, le faible vieillard, de ne pas suspecter le

désintéressement d'Adèle ! cela, du moins, justifiait la durée de son amour pour cette femme. Sa tendresse paternelle pour ce fils supposé lui était également précieuse ; car il s'était habitué à l'aimer, cet enfant, comme s'il lui eût véritablement appartenu. Enfin, dans ce naufrage des trésors de la famille, rien ne devait lui rester, pas même sa confiance dans la vertu de cette jeune fille, le plus glorieux fleuron de sa couronne de père.

» Encore une fois, le comte de Flavenel recula devant l'idée de se dessaisir à tout jamais de sa triple illusion; et, de nouveau, il dit à Bernard :

» — Je ne te crois pas! je ne veux pas te croire !

» — Mais, mon amour pour Adolphine ? objecta victorieusement celui-ci.

» — Mensonge ! mensonge ! reprit le vieux gentilhomme en repoussant du cœur et de la voix l'horrible supposition d'un amour inces-

tueux, Adolphine est ma fille, tu ne peux pas aimer ta sœur !

» — Oui, ce serait abominable s'il en était ainsi ; mais si je vous prouve que je ne suis pas le fils d'Adèle, vous conviendrez sans doute que je puis aimer votre fille ?

» — Et cette preuve, peux-tu me la donner ? répliqua le comte, forcé de se rendre à la franchise des aveux de Bernard.

» — Avant peu, dit l'aventurier, comme aussi j'espère bien vous prouver que cette Adèle Servan, que j'ai trop longtemps nommée ma mère, a toujours été indigne de vos bontés !

» — Fais-le donc ! repartit M. de Flavenel avec un effort de courage. Fais-le ; car il faut que je sorte de cet état d'incertitude qui me tue.

» Et sur-le-champ Bernard écrivit deux lettres : l'une, qu'il fit signer par le comte de Flavenel, était adressée au lieutenant de police. Il priait celui-ci de lui donner des renseignements exacts sur une espèce de femme galante nom-

mée Adèle Servan, puis de vouloir bien faire faire les recherches nécessaires sur les registres de l'hôpital des Enfants-Trouvés, afin de découvrir les traces d'un certain Isidore, qui avait dû être déposé à l'hôpital, par sa mère, dans le courant de tel mois, de telle année.

» La seconde lettre était conçue en ces termes :

« Monsieur le marquis,

» Il importe à l'honneur d'une noble famille,
» que vous vous rendiez immédiatement au
» château de ***. S'il eût été possible de vous
» épargner une perte de temps et un déplacement
» peut-être inopportuns, on se serait borné à vous
» demander seulement des explications par cor-
» respondance; mais votre présence est indispen-
» sable pour démasquer un imposteur. Le comte
» de Flavenel, qui me charge de vous faire par-
» venir ce billet, ne met pas en doute le triom-

» phe de la vérité sur le mensonge, puisque » celle-ci a trouvé, pour lui rendre témoi- » gnage, l'appui d'un gentilhomme aussi ho- » norablement connu que monsieur le mar- » quis de Marthenais. »

— En vérité! m'écriai-je, c'est à vous que ce Bernard s'adressait pour le dénoûment de son intrigue?

— A moi-même. Heureusement quil ne signa pas sa lettre, car je me serais bien gardé d'entrer pour quelque chose dans cette honteuse comédie. Mais le nom bien connu du comte de Flavenel me faisait un devoir de me rendre à son invitation pressante. Il s'agissait de l'honneur d'une noble famille, et comme, en fait d'honneur, la noblesse française est solidaire, je fis sur-le-champ mes préparatifs de départ.

» Mais n'anticipons pas sur mon apparition chez M. de Flavenel. Je reprends :

« Ainsi qu'il y avait eu complot entre Adèle et Bernard pour surprendre la confiance du comte et pour abuser, au nom des titres les plus sacrés, de sa crédulité, ainsi il y eut complot entre Bernard et son père soi-disant, pour entretenir Adèle dans une fausse sécurité jusqu'au moment où elle devait voir s'écrouler pièce à pièce son échafaudage de mensonges. Le gentilhomme indigné, mais enchaînant sa colère, n'avait pas eu besoin de provoquer le serment de Bernard pour s'assurer de son silence. M. de Flavenel, non moins dissimulé à son tour que les coupables ne l'avaient été envers lui, feignit d'écouter avec calme les propositions de mariage que Bernard osa renouveler avec instances, et, s'il ne s'engagea pas absolument à lui accorder la main d'Adolphine, du moins ne parut-il pas repousser les prétentions de ce misérable intrigant qui se croyait des droits à la reconnaissance de son bienfaiteur parce qu'il venait effrontément lui dire :

» — Jusqu'à présent je vous ai trompé,

monsieur le comte; mais comme le rôle que j'ai joué auprès de vous pourrait nuire à des projets qui me sourient davantage, j'y renonce! Je vous dégage de votre amour de père que j'avais usurpé par un lâche calcul d'intérêt de fortune, mais il me faut le prix de ma sincérité: en faveur de ce que je ne me dis plus votre fils, vous devez m'accepter pour gendre.

» C'était, pour un calculateur qui se piquait d'habileté, un raisonnement par trop absurde. Mais l'amour était venu se jeter à la traverse de ses premiers desseins: un amour, je vous le répète, profond, violent, tel enfin qu'il ne pouvait tenir aucun compte des conseils de la prudence. Voilà pourquoi le rusé Bernard mentit à son caractère. Le désir de parvenir au but incroyable qu'il s'était fixé l'aveugla sur le sentiment que sa démarche devait inspirer à M. de Flavenel: celui-ci n'eut pas besoin d'employer la ruse pour le tromper: Bernard fut le premier complice de son erreur.

» Durant l'entretien du vieux gentilhomme

et du complice d'Adèle, le bruit du duel avait fait du chemin : de la demeure du blessé, qu'on avait rapporté à demi mort sous les yeux de son père, il était venu à la connaissance d'Adèle et d'Adolphine. Toutes deux tremblantes, la femme coupable, parce qu'elle craignait pour elle-même la colère de Bernard; la jeune fille, parce qu'elle s'effrayait du sang qu'elle avait fait répandre, toutes deux, dis-je, frappèrent en même temps à la porte de l'appartement du comte de Flavenel. Il réprima un premier mouvement d'indignation; puis il ordonna à Bernard de paraître calme et d'ouvrir à celles qui venaient à coups redoublés interrompre leur conciliabule.

» Elles arrivèrent pâles et chancelantes; Adèle jouant l'inquiétude pour son fils, Adolphine sincèrement émue. M. de Flavenel ne leur permit pas de prendre le temps de s'expliquer.

» — Je ne vous ferai pas de reproches, dit-il à sa fille : bénissez le Ciel de ce qu'Isidore a

rempli son devoir aujourd'hui; car il fallait que quelqu'un se battît pour vous : lui ou moi! S'il n'eût pris ma place, peut-être auriez-vous à vous reprocher maintenant la mort de votre père.

» Adolphine voulut tomber à genoux; le comte l'en empêcha.

» — C'est dans votre oratoire, devant votre prie-dieu, qu'il convient de vous agenouiller : allez-y, ma fille, repentez-vous, si toutefois vous n'êtes pas encore plus coupable que je n'ose le supposer. Dans quelques jours vous connaîtrez mes ordres.

» Quand il l'eut ainsi congédiée, il s'adressa, mais sans sévérité, cette fois, à l'intrigante Adèle, qui cherchait à lire dans les yeux de l'aventurier ce qui s'était passé entre lui et le vieillard. Le faux Isidore n'y laissa rien voir, que le plus profond respect pour celle qu'il devait continuer à nommer sa mère, jusqu'au jour prochain où la vérité serait enfin connue.

» — Rassurez-vous, madame, lui dit M. de Flavenel, qui ne se trompait plus sur le motif de l'inquiétude d'Adèle; votre fils n'aura rien à craindre des suites de ce duel; car, le père de celui qu'il a frappé, voulût-il en tirer vengeance, il n'osera pas exercer de poursuites contre nous, quand le combat a été si légitime, si noble, si louable de la part d'un frère.

» Le comte, en parlant de la sorte, prévoyait ce qui allait arriver. En effet, dans un premier moment de désespoir, la famille du séducteur d'Adolphine, voyant que celui-ci ne devait pas survivre à sa blessure, fit mine de vouloir intenter un procès à son meurtrier; mais quelques amis des deux maisons s'interposèrent entre elles pour éviter que l'on ne couronnât, par un scandale inutile, un événement déjà bien assez malheureux.

» Huit jours se passèrent encore, durant lesquels la paix de la maison ne parut pas troublée. Adèle, grâce à la dissimulation de Bernard, s'était remise d'une première émo-

tion de frayeur. Certaine de la discrétion d'Adolphine et ne doutant pas que le comte de Flavenel ne fût encore sous l'empire du même aveuglement, elle ne songea plus qu'à tirer parti des circonstances pour asseoir son empire dans la maison, en isolant le vieillard et de cette fille, et de ce fils, entre lesquels il semblait encore partager son amour.

» L'événement du duel et ce qui l'avait amené étaient on ne peut plus favorables à son dessein. D'une part, elle représenta au comte combien il était nécessaire, pour assoupir et faire oublier complétement ce malheur, d'envoyer l'Isidore supposé voyager pendant deux ou trois ans à l'étranger. D'autre part, ainsi qu'elle avait excité Adolphine à tomber en faute, ainsi elle chercha à lui inspirer le désir d'aller expier dans son couvent le meurtre dont elle était la cause première. M. de Flavenel ne parut pas éloigné de se rendre aux conseils de l'artificieuse femme; quant à la jeune fille, désormais repentante, elle céda sans efforts aux religieuses inspirations de celle qu'elle

considérait comme une amie; bien plus, elle accueillit comme un bienfait ce pieux moyen d'échapper aux reproches de sa conscience. Bernard devina tout, il vit tout, et laissa Adèle s'enferrer, se débattre dans la nouvelle intrigue qu'elle ourdissait contre lui. Il ne pouvait plus être sa dupe, et bientôt elle allait devenir sa victime.

» Enfin, un jour Adolphine, conduite devant M. de Flavenel par son habile conseiller, vint se précipiter aux pieds de son père.

» — Que voulez-vous? lui demanda-t-il.

» — Ce n'est pas votre pardon, je ne le mérite pas encore, dit-elle en élevant vers lui des mains et des regards suppliants, mais la grâce que je vais vous demander, vous ne me la refuserez pas, sans doute, quand une voix, plus pure que la mienne, aura plaidé pour moi.

» C'est d'Adèle que la docile enfant voulait parler.

» Celle-ci annonça alors au comte la résolution qu'Adolphine avait prise de retourner, encore au moins pour un an auprès des saintes femmes qui l'avaient élevée ; puis elle pria M. de Flavenel de consentir à cette séparation. Adolphine, toujours à genoux, jura à son père qu'elle ne se relèverait pas avant qu'il lui eût accordé ce qui était désormais son seul espoir de repos et de salut.

» Bernard, qui, depuis son aveu, se croyait des droits à la haute faveur qu'il avait réclamée de M. de Flavenel, entendit, sans en être ému, la jeune fille demander à s'encloîtrer de nouveau. Il savait bien d'ailleurs que le moment n'était pas éloigné où le rôle si habilement joué par Adèle devait atteindre à sa fin. Déjà le dénonciateur avait par devers lui la réponse du lieutenant de police, et il n'attendait plus que moi pour frapper ce grand coup prémédité entre le comte et lui.

» Je ne devais pas me faire attendre longtemps, car, tandis que cette scène se passait dans

l'appartement du comte, une voiture de voyage entrait dans la cour du château : c'était la mienne.

» Ignorant quel personnage j'étais appelé à jouer dans cette comédie, mais craignant, par une apparition trop brusque, de compromettre les intérêts de la vérité que je venais défendre, je me fis annoncer mystérieusement au comte de Flavenel. Aussitôt celui-ci congédia sa fille, en lui promettant tout ce qu'elle voulait. Il retint auprès de lui Adèle et Bernard, et me fit prier d'entrer.

» A mon arrivée dans le salon, j'allai droit à M. de Flavenel : lui-même s'avançait vers moi avec empressement, quand, jugez de ma surprise, ce Bernard, que je reconnus sans peine, vint se placer entre nous deux et me dit :

» — Monsieur le marquis, c'est moi qui ai pris la liberté de vous écrire.

» — Vous? lui dis-je en le repoussant; je

vous trouve bien osé ! et que peut-il y avoir de commun entre nous ?

» Je regardai autour de moi, et mes yeux s'arrêtèrent sur une femme que je voyais pour la première fois, mais à qui ma présence cependant paraissait causer une grande inquiétude. Cette femme, c'était Adèle. Bien qu'ainsi que moi elle ignorât encore le motif de ma venue, sa clairvoyance ne lui dissimulait pas sans doute qu'il se tramait là quelque chose contre elle. L'aventurier, que mes regards et mes paroles sévères n'avaient pas intimidé, contemplait de temps en temps sa complice, et dans chaque coup d'œil qu'il lançait sur elle brillait un éclair de joie infernale. Quant à M. de Flavenel, il était tremblant d'émotion, ses poings se fermaient, sa respiration était courte et bruyante, et le continuel mouvement de ses lèvres annonçait qu'il murmurait tout bas de terribles paroles.

» Placé entre ces trois personnages dont l'a-

gitation me donnait beaucoup à penser, je pris enfin le parti de m'informer du motif qui avait engagé le comte à me faire écrire par Bernard, et je le pressai de me dire quels étaient les renseignements qu'il attendait de moi, dans l'intérêt de sa maison.

» — Vous me pardonnerez, monsieur, me dit-il en balbutiant, mais je me croyais plus de force pour contenir ma colère dans ce moment décisif. C'est en vain que je voudrais vous épargner le spectacle de ma faiblesse; mais, vous le voyez, ma voix est si mal assurée que je puis à peine vous répondre. Ah! tout à l'heure, vous qui êtes un noble gentilhomme, un homme de cœur et de droiture, ajouta-t-il avec l'accent du dégoût et du découragement, tout à l'heure vous partagerez mon indignation quand vous saurez comme ils se sont joués de moi! comme ils ont abusé des choses les plus saintes pour me tromper, pour me trahir!

» — Encore une trahison! encore une infa-

mie ! m'écriai-je, en me tournant vers Bernard, qui, au lieu de rougir et de baisser les yeux, sourit et me montra Adèle qui chancelait et semblait près de s'évanouir.

» — Écoutez, madame, reprit M. de Flavenel en s'adressant d'une voix irritée à la fausse mère, écoutez ; ceci vous regarde aussi !

» — Moi ? répliqua-t-elle ; et comment, et en quoi ?

» — Vous allez le savoir, répliqua le comte en essayant de se contenir. Encore une fois il me demanda pardon d'entrer devant moi dans des détails de famille qui n'intéressaient que lui ; puis, se tournant vers Adèle qui faisait pitié à voir tant elle était émue, le vieux gentilhomme reprit :

» — Votre fils, cet Isidore, qui est là devant vous, et dont vous êtes bien la mère, n'est-ce pas? prétend à l'honneur de devenir mon gendre. Je ne lui en fais pas un crime,

toute noble ambition est permise ; c'est pourquoi je n'ai pas complétement repoussé ses prétentions lorsqu'il m'a adressé sa demande en mariage ; mais, avant d'y répondre positivement, mon devoir de père m'oblige à prendre les renseignements les plus exacts sur votre fils, et c'est M. le marquis de Marthenais qui va me les donner ; car, pour m'en fier à vous seulement, madame, cela ne serait pas sage : ne sais-je pas combien l'indulgence maternelle est habile à déguiser certaines choses qu'un père ne doit pas négliger d'apprendre, quand il s'agit de l'avenir de sa fille ?

» — Comment ! repris-je, lui, Bernard, il aurait l'insolence d'aspirer à la main de la fille du comte de Flavenel ! Ah ! monsieur, que vous avez donc bien fait d'avoir recours à moi pour savoir ce que c'est que cet homme.

» — Vous oubliez, reprit froidement Bernard, que c'est moi, monsieur de Marthenais, qui me suis permis de vous appeler. Je ne vous

demande que la vérité : dites sans restriction ce que vous savez sur mon compte.

» L'audace de ce misérable jeune homme me fit frissonner.

» — Je ne vous connais pas, lui dis-je, ou, du moins, les rapports peu honorables sous lesquels j'ai pu vous connaître devraient vous interdire jusqu'à la pensée de m'adresser la parole en face ! C'est à M. de Flavenel que je répondrai, car je ne puis être ici ni pour vous, ni par vous ; vous n'avez pas le droit de m'interroger, et moi je ne veux pas vous faire l'honneur de vous répondre.

» Malgré la dure franchise de mes paroles, il ne parut pas plus intimidé qu'auparavant. Pour l'autre faussaire, elle comprit toute l'importance de la déposition que j'allais faire, car elle s'écria en regardant Bernard avec stupeur :

» — Ah, mon Dieu ! à quel monstre me suis-je confiée !

» — Eh ! madame, lui dit-il froidement, il fallait me prévenir que je trouverais ici une jeune fille dont je devais craindre de tomber amoureux.

» — Eh ! monsieur, pouvais-je prévoir que vous seriez assez infâme pour me sacrifier aux intérêts d'une misérable amourette ?

» — C'est d'un mariage qu'il s'agit, reprit Bernard toujours avec calme, oui, d'un mariage ; monsieur le comte vient lui-même de vous le dire.

» — D'un inceste ! malheureux ! riposta l'artificieuse femme qui défendait son mensonge pied à pied.

» — D'un bon et légitime mariage, madame ! continua l'aventurier sans se troubler : le seul obstacle qui s'y oppose, c'est que je suis votre fils, n'est-ce pas ? eh bien ! en prouvant que vous n'êtes pas ma mère, il n'y aura plus de

crime, il n'y aura plus d'obstacle. Laissez-moi donc donner mes preuves.

» Tel fut l'horrible débat qui s'éleva entre les deux complices; encore ne fais-je ici que vous rapporter sommairement les principaux traits de leur ignoble querelle. Quant au malheureux comte de Flavenel, qui contemplait avec horreur ce duel où chacun des deux complices luttait d'infamie, il imposa silence à ceux-ci et me pria de faire entendre la voix terrible de la vérité au milieu de ce chaos de mensonges. Je rapportai tout ce que je savais touchant le protégé du chevalier de Morangis et l'ami du jeune baron de Lancenay.

» — Qu'est-ce que cela prouve? dit Adèle qui s'obstinait toujours à son rôle de mère, M. de Morangis a pris soin de l'enfance d'Isidore, eh bien oui, j'en conviens; mais, encore une fois, qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il ne m'a pas été possible d'élever mon enfant, et que, l'ayant retrouvé plus tard, je n'ai pas cru

devoir avouer à M. de Flavenel que la misère m'avait longtemps séparée de son fils?

— C'est l'abandon que vous en avez fait en faveur de l'hôpital des Enfants-Trouvés ! c'est la mort enfin qui vous en a séparée ! s'écria Bernard.

» Et alors il déplia la lettre que le lieutenant de police avait adressée le jour même au comte de Flavenel, cette lettre, qui contenait, avec une note sur la vie scandaleuse d'Adèle Servan, un extrait du registre de l'hôpital concernant le dépôt et la mort de son enfant.

» Adèle tomba à genoux et les mains jointes devant celui qu'elle avait si indignement abusé.

» — Pas de bruit ! pas d'éclat, madame ! dit le vieux gentilhomme en essayant de triompher d'un état d'abattement qui m'effrayait : ceci s'est passé en famille, et c'est à l'honneur de M. de Marthenais que je confie le secret de vo-

tre abominable intrigue. Dupe avec vous des sentiments les plus doux, je vous dois encore la perte de ma fille. Pour tant de crimes, il y aurait bonne justice en France, si j'invoquais contre vous et votre complice la sévérité des lois! mais en aurais-je été moins trahi? en serais-je moins condamné à l'isolement? Vous allez tous deux quitter cette maison; je ne vous ôte rien de ce que ma stupide bonté vous a donné, car je ne veux pas que ce qui s'est passé ici transpire au dehors. Vos principes religieux, madame, ajouta-t-il avec une douloureuse ironie, expliqueront votre entrée dans un couvent; car, aussi bien qu'Adolphine, vous devez avoir besoin d'aller méditer dans la retraite, sur les moyens de vous réconcilier, sinon avec moi, avec le Ciel du moins! Quant à celui que vous nommiez Isidore, qu'il se dise partout mon fils, je ne le lui défends pas; j'ai mérité d'être puni dans mon orgueil et dans ma fortune comme je le suis dans mon amour.

» Adèle ne crut pas devoir réclamer contre

cet arrêt souverain ; elle baissa la tête, murmura quelques mots, comme si elle eût encore voulu demander grâce, et sortit.

» Bernard restait là.

» — Qu'espérez-vous? lui dit M. de Flavenel ; que je vous donne ma fille?... Allez, si vous le voulez, l'attendre demain sur la route qui mène à son couvent, et volez-la à Dieu ; quant à moi, je ne vous la donne ni ne vous la refuse, mais je vous chasse tous !

» C'est ainsi, poursuivit M. de Marthenais, que se termina cette déplorable scène, et depuis... »

Comme il en était là, François Chérin, notre geôlier, vint lui dire qu'on l'attendait chez le juge d'instruction pour le confronter avec un de ses complices nouvellement arrêté.

— Encore une victime ! dit le marquis.

Puis il me quitta et alla avec résignation se

placer entre les deux gendarmes qui l'attendaient à l'autre bout du jardin, pour le conduire chez le citoyen juge.

Pour moi, je continuai à me promener encore durant quelques secondes, réfléchissant sur tout ce que le noble prisonnier m'avait ra conté.

— Oh ! Dieu fasse, disais-je, que celui-là ne soit pas mon père, et surtout que je ne le rencontre jamais ni dans ce monde ni dans l'autre !

La cloche sonna ; je rentrai : chemin faisant, je me trouvai encore une fois sur le passage de notre gardien.

— Qu'est-ce donc, lui demandai-je, que ce nouveau conspirateur qu'on a découvert?

— Eh mais ! me dit-il, c'est votre remplaçant dans le cabanon du rez-de-chaussée. Encore un noble, à ce qu'il paraît, quoiqu'on ne s'en serait pas douté d'après le métier qu'il faisait.

— Un noble? répétai-je.

— Ou du moins quelque chose d'approchant, car il a trente-six noms, ce paroissien-là : il s'appelle Isidore Servan de Flavenel, dit Bernard, rien que ça!

Si je ne m'étais pas appuyé au mur du corridor, je crois que je serais tombé à la renverse, tant je me sentis étourdi du coup que je venais de recevoir.

Il était donc là, cet aventurier, tout près de moi, quand on me parlait de lui? J'eus peine à croire à ce que me disait François Chérin; aussi lui fis-je répéter le nom qu'il venait de prononcer.

— Diable! ça vous fait de l'effet; il paraît que vous êtes dans l'affaire plus que vous ne voulez le dire; car autrement d'où le connaîtriez-vous?

— Moi? repris-je en essayant de me remettre, je vous jure que je ne le connais pas.

— En ce cas vous allez le connaître, attendu que le voilà qui va passer par ici pour aller chez le juge retrouver son confrère, le ci-devant marquis.

A ces mots, je m'effaçai contre la muraille pour le laisser passer.

Une espèce d'huissier, suivi de deux gendarmes qui conduisaient un homme dont les mains étaient liées derrière le dos, traversa le corridor. Je portai avec terreur mes regards sur le nouvel accusé ; il marchait la tête levée, mais sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui, car il ne m'aperçut pas. Quant à moi, je n'eus pas de peine à le reconnaître.

Encore une fois, c'était l'officier de police !

XIV.

Toujours le même.

Le saisissement qui s'était emparé de moi à l'aspect du nouveau prisonnier me retint cloué sur place longtemps encore après qu'il eut disparu. Mes facultés agissantes et pensantes demeurèrent d'abord comme enchaînées ; et puis, lorsque la réflexion me revint, et que je fus en état d'interroger ma mémoire, un frisson d'é-

pouvante me parcourut à cette désolante pensée :

— C'est peut-être là mon père ! —

Eh quoi ! celui qui, à première vue, ne m'avait inspiré qu'un sentiment d'effroi, celui à qui, depuis deux heures, M. de Marthenais prodiguait, avec tant de justice, les noms de lâche, de misérable, de monstre d'ingratitude; cet enfant abandonné qui avait si indignement trahi son premier bienfaiteur; l'aventurier qui, depuis, semblait avoir pris à tâche de se faire le complice des plus coupables intrigues, c'était à lui que je devais le jour ! Orgueil à part, mon cœur d'honnête homme se révolta; et, dût la nature s'en offenser, comme je ne trouvais en moi ni l'instinct du mensonge, ni de penchant à la dépravation, je me dis :

— Devant Dieu et les hommes, je le repousse et le renie ! non ! je ne puis pas être le fils d'un scélérat !

Ainsi, éloignant de mon esprit cette supposi-

tion de paternité si flétrissante pour moi, je regagnais ma cellule, lorsqu'un des valets de la prison m'appela du bout du corridor, ce qui m'obligea à rétrograder.

J'eus alors un grand battement de cœur, car je crus qu'il s'agissait de me rendre chez le juge d'instruction pour être confronté à mon tour avec l'officier de police. Je me trompais : c'est au parloir que j'étais attendu, non plus cette fois par ma mère ou mon parrain, mais par deux jeunes et jolies filles, qui ne parurent pas moins intimidées que moi quand nous nous trouvâmes face à face.

Est-il besoin de les nommer, celles qui venaient jeter un rayon de soleil dans la sombre existence du pauvre prisonnier? C'étaient et ma charmante demandeuse de baisers et cette autre adorable enfant qui m'était apparue encore plutôt pour compléter mon premier amour, que pour m'en distraire.

Mais c'est en vain, sans doute, que je reviens

encore une fois sur mon amour unique pour ces deux aimables créatures? j'aurai beau m'évertuer à le faire comprendre, admettra-t-on jamais que mon cœur, en se donnant à elles, ne s'était pas partagé?

Marie-Georges et sa nièce m'apportaient des nouvelles de mes amis et de celles de ma famille. Ces dernières me parvenaient par cette voie indirecte, grâce à l'entremise de Mathieu Libois, qui avait renoué connaissance avec Valentin.

J'appris, hélas! que la santé de Jean-Baptiste, devenant de plus en plus mauvaise, ne permettait pas à ma mère de quitter de nouveau son mari; quant à mon parrain, il s'était mis en campagne pour chercher quelque part un appui, qui pût retarder la ruine de notre maison.

Ces tristes détails me furent donnés par Marie-Georges avec un air si touché de notre revers de fortune, qu'on eût dit qu'il s'agissait pour elle d'un malheur de famille.

Jeannette, qui se tenait penchée au bras de

sa tante, ne me regardait qu'à la dérobée, et d'un air craintif; puis elle baissait soudain les yeux, et ne semblait plus préoccupée que de l'aspect lugubre du parloir, qui lui causait un visible effroi.

Quand j'eus pris part, comme je le devais, aux tourments et à l'inquiétude de mes bons parents, je voulus témoigner à mes chères visiteuses le plaisir que me faisait éprouver leur présence; mais, un peu troublé de mon bonheur, je fus assez maladroit pour ne trouver rien autre chose à leur dire que ces mots, qui ressemblaient bien mieux à un reproche qu'à l'expression de la reconnaissance :

— Depuis si longtemps que je suis ici, en vérité, je croyais que vous m'aviez oublié!

A ces mots, toutes les deux me regardèrent : Marie-Georges avec un sourire d'étonnement et d'incrédulité, Jeannette, avec une expression douloureuse, comme si mon doute l'eût blessée.

Sans être bien habile, il était facile de traduire littéralement leur pensée.

Ainsi, dans le sourire si gentiment incrédule de Marie-Georges, j'avais lu :

— Non, monsieur mon futur mari, vous ne croyez pas qu'on vous oublie.

Et la tristesse de Jeannette ne me disait-elle pas :

— Oublie-t-on jamais ceux qu'on aime?

La surprise que ma maladresse leur avait causée venait donc du penchant qui les attirait toutes deux vers moi? Elles m'aimaient, je dus le croire; mais chacune, suivant son caractère, témoignait de son inclination naissante : l'amour, chez Marie-Georges, c'était une foi ferme et pure, qui ne pouvait troubler en rien sa précieuse sérénité; pour Jeannette, c'était une révélation vague des tourments auxquels sa sensibilité exquise pouvait la condamner.

Ces charmantes jeunes filles ne devaient pas

rester longtemps auprès de moi ; mais, si peu qu'elles y demeurassent, j'appris à les connaître tout aussi bien que si notre intimité eût daté de plusieurs années.

Le bras toujours passé sous le bras de sa tante, Jeannette, après quelques moments d'une conversation où elle ne mêla que deux ou trois mots pleins d'une touchante réserve, mais qu'elle accompagnait de coups d'œil dont l'expression inquiète me ravissait, Jeannette, dis-je, sans manifester autrement son désir de sortir de la prison, attira tout doucement Marie-Georges vers la porte, et sembla lui dire :

— Allons-nous-en, je t'en prie !

— Comment, sitôt ! m'écriai-je, en avançant la main comme pour les retenir.

— Tu n'y penses pas, dit Marie-Georges ; un pauvre prisonnier n'a de bon que le moment où il reçoit des visites ; et, puisque la nôtre lui est si agréable, il ne faut pas l'en priver tout à

coup. D'ailleurs, si tu t'ennuies ici, va m'attendre dehors.

— Non, je ne m'ennuie pas plus que toi, reprit Jeannette, mais...

Elle s'arrêta un moment, éleva sur moi son regard humide, et acheva à voix basse :

— Je souffre !

— Ah ! la voilà bien telle qu'elle est ! repartit Marie-Georges : en présence des malades elle ne sait que se plaindre. Je crois que, si elle se trouvait au chevet d'un mourant, son imprudente sensibilité suffirait pour hâter la fin du malheureux.

— Et que ferais-tu donc en pareil cas? lui demanda sa nièce, avec un mouvement de dépit que je trouvai délicieux.

— Moi ? continua le cœur fort, je tâcherais de lui faire oublier qu'on peut mourir, et je me cacherais pour pleurer.

En fallait-il davantage pour apprécier à leur haute valeur ces deux nobles natures si dignes de mon amour ?

Ce petit différend terminé, elles prirent congé de moi.

— Nous reviendrons, me dit Jeannette.

— Non, riposta Marie-Georges, c'est vous qui nous devez une visite, et vous nous la ferez bientôt.

Fidèles à leur caractère, si différent l'un de l'autre, mais si bons tous deux : Jeannette en s'éloignant me promettait une consolation, et Marie-Georges me laissait une heureuse espérance.

Leur départ renouvela l'isolement dans lequel je m'étais trouvé déjà, quand ma mère et Matthieu Libois me quittèrent. J'avais de plus une mortelle inquiétude touchant le double malheur dont nous étions menacés, et par la ruine de notre maison et par la maladie de Jean-Baptiste

Mais, comme si tout près d'un événement fatal la Providence voulait toujours placer une douce pensée, afin de nous rappeler que nous sommes son ouvrage de prédilection et qu'elle tient pour nous du bonheur en réserve, j'emportai du parloir la charmante assurance que j'étais doublement aimé. Cette certitude fut en même temps et un baume qui devait calmer toutes mes autres blessures, et un voile que je pouvais jeter sur toutes mes peines et qui, s'il ne me les cachait pas absolument, en adoucissait au moins les sombres couleurs.

La séance chez le juge d'instruction n'était pas encore terminée quand je rentrai dans la chambre que j'occupais en commun avec M. de Marthenais.

Enfin celui-ci revint; il paraissait triste et mécontent, et durant quelques minutes il se promena de long en large dans notre cellule sans m'adresser la parole. Inquiet de son air agité, je me hasardai à l'interroger.

— Eh mon Dieu! lui dis-je, qu'avez-vous?

— Ne me le demandez pas, mon ami.

— Le procès a-t-il pris une face plus mauvaise?

— Oh! ce serait impossible, reprit-il, puisque voilà déjà longtemps que c'est pour nous une affaire perdue. Mais s'il y a de l'honneur à tomber dans une noble lutte, il y a de la honte à se voir confondu dans la défaite avec certains individus qui vous feraient douter du bon droit de votre cause. Ce n'est pas ce qu'ils appellent notre crime qui me fait rougir, c'est une honteuse confraternité qu'il me faut accepter, car vous ne soupçonneriez jamais quel est l'homme qu'on nous donne pour complice.

— Si fait, lui répondis-je, je l'ai vu passer tout à l'heure: c'est l'officier de police qui m'a arrêté chez vous; c'est enfin ce même Bernard dont vous me parlez depuis ce matin.

— Vous l'avez dit : c'est lui-même! Cet homme, avec qui je croyais ne devoir jamais rien avoir de commun, c'est lui qui me domine

aujourd'hui, oui, de toute la hauteur de son talent pour l'intrigue. Plus avant que moi dans la conspiration dont je me disais avec orgueil le principal instrument, il me savait à la tête du parti, et moi j'ignorais qu'il en dirigeât les mouvements ; je n'étais que la cheville ouvrière, lui, le bras qui fait tout mouvoir : cela vient d'être clairement démontré par le procès-verbal de son arrestation ; car, pour lui, il n'a rien avoué.

— Il a nié? demandai-je.

— Non ; jusqu'à présent il se renferme dans le silence, mais il n'y persévérera pas, car le traître achèterait sa grâce même au prix de nos têtes.

— Mais pour l'appeler traître, fis-je observer à M. de Marthenais, il faut donc que vous conveniez avec vous-même que ce complot était une trahison, un crime?

— Oui, un crime, répliqua mon maître, un crime pour lui seulement qui était payé par la

république pour la servir : il en avait reçu un emploi, de l'argent ; quant à nous, nous qui ne lui devons rien, nous pouvions conspirer contre elle ; mais conspirer avec un Bernard ! ah ! c'est honteux, c'est avilissant ! Encore a-t-il eu l'audace de me dire tout à l'heure à l'oreille en me quittant :

— Eh bien ! monsieur le marquis, ne me voilà-t-il pas aujourd'hui monté au même rang que vous ? J'ai bien le droit, je l'espère, de porter mon nom de Flavenel ; car j'ai fait aussi mes preuves de noblesse.

— Comment ! dis-je avec étourderie, il continua donc à garder dans le monde le nom de l'honnête gentilhomme qu'il avait trompé ?

— Imprudent que vous êtes ! me répondit M. de Marthenais d'un ton d'ironie et de colère, ainsi vous voulez absolument savoir jusqu'au bout l'histoire des infamies de votre père ?

— Mais non ! interrompis-je vivement, effrayé de l'air irrité de mon maître, non, je ne

suis pas le fils de cet homme, c'est impossible! D'ailleurs, continuai-je du ton de la prière, eussiez-vous par-devers vous la preuve irrécusable que ce Bernard est l'auteur de la honte de ma mère, par humanité, ne m'en dites rien, cachez-le moi : je me mépriserais trop moi-même s'il ne m'était plus permis de douter!

La confrontation que venait de subir M. de Marthenais avait soulevé, au dedans de lui-même, un trop violent mouvement d'indignation pour qu'il fût accessible à la pitié. Remis sur la voie de son récit, il voulut impitoyablement le reprendre où il l'avait laissé et je dus l'écouter. Ce n'était plus par un simple intérêt de curiosité que je me résignais à lui accorder de nouveau mon attention, je subis le reste de cette histoire comme le juste châtiment de mon mouvement d'ingratitude et de folle vanité.

— Rassurez-vous, me dit le noble prisonnier, qui s'aperçut de la violence que je me faisais pour le laisser parler, j'abrégerai autant que possible la fin de mon récit; mais laissez-moi

vous parler de Bernard ; car j'ai besoin de me venger de cet homme qui est venu salir par son contact la pureté de notre entreprise ; et je me venge de lui en le faisant connaître pour ce qu'il est, à celui qui s'est dit son fils.

Je baissai la tête avec résignation.

— Oh ! vous regretterez ce désir orgueilleux qui vous a pris d'être fils d'un gentilhomme, quand vous connaîtrez le dernier crime de l'aventurier ; mais je ne veux pas prolonger trop longtemps votre supplice, je ne m'arrêterai plus qu'à une seule des mille lâchetés dont il aura bientôt à rendre compte devant Dieu.

Ayant parlé de la sorte, M. de Marthenais s'assit ; moi, je demeurai debout appuyé contre la fenêtre ; car j'avais besoin de sentir l'air venir à moi de plus près. Je ne respirais qu'avec peine. Mon maître reprit :

« — Il ne s'agit plus ni de cette Adèle qui, au lieu d'aller au fond d'un cloître cacher son in-

famie, revint brillante à Paris jouir de la pension qu'elle devait à la coupable faiblesse du comte de Flavenel ; il ne s'agit pas non plus de cette Adolphine, qui prit définitivement le voile peu de temps après son retour au couvent ; c'est d'une autre jeune femme que je veux vous parler. Où le crime et la calomnie n'atteindraient-ils pas, puisque la réputation de celle-là, sans tache comme la robe des anges, devait être à tout jamais ternie? et cela, parce qu'elle eut le malheur de rencontrer sur sa route Bernard dit de Flavenel, autrefois le misérable aventurier, mais depuis le chevalier en renom, car il ne comptait plus ses jours que par ses conquêtes. Versailles, qui l'avait vu mendier autrefois à la porte du duc de Guise la protection d'un valet, le vit, après son retour de province, étaler un luxe insolent et faire briller son esprit dans les salons des plus éminents personnages du royaume. Jouant avec bonheur ou plutôt avec adresse, il eut bientôt un hôtel à Paris et un château dans le voisinage de la cour. Entendez-vous bien : un château tout près de Versailles ! »

Ma vue se troubla et tout mon corps frémit.

« Je ne saurais dire, poursuivit le noble prisonnier, de combien de fleurons se composait sa couronne de conquérant ; mais il est positif que les maris lui faisaient l'honneur de le croire dangereux, et que les femmes, pour la plupart, justifiaient cette trop flatteuse appréhension par un fol engouement pour le soi-disant chevalier de Flavenel ; lorsque celui-ci, par un nouveau coup de fortune, se fit ouvrir le salon de la jeune duchesse de Rambert. C'était une pure et noble créature que cette duchesse de Rambert, à qui l'on pardonnait aisément quelque singularité dans l'esprit, en faveur de sa beauté, de sa grâce parfaite et de son incontestable vertu.

» Cependant, comme il faut bien que la manie de se singulariser porte avec elle sa peine, c'est à ce seul pli reprochable de son caractère que madame de Rambert dut son malheur.

» Parmi ses répugnances contre certains usages généralement adoptés, il en était une fort innocente, louable peut-être, qui consistait à ne point vouloir de place réservée à l'église, ni de carreau de velours pour prier Dieu.

» — Dans la maison du Seigneur, disait-elle, les rangs ne risquent pas même d'être confondus, puisqu'il n'y a plus que des créatures également sorties de ses mains et animées de son divin souffle.

» Aussi la voyait-on chaque matin, à l'heure de la première messe, tantôt agenouillée à une place, tantôt à une autre, et toujours au milieu des pieuses femmes du peuple qui la connaissaient bien, qui l'admiraient et cherchaient à prier le plus près possible de la duchesse de Rambert. Elles la considéraient comme une sainte et s'imaginaient qu'il suffisait d'effleurer de la main le pan de sa robe, pour attirer à soi les bénédictions du ciel.

» Une autre singularité moins respectable, car elle avait trait à la coquetterie féminine,

c'était une antipathie invincible pour la poudre à poudrer. »

— Vous souriez, mon ami, il vous paraît souverainement ridicule de me voir blâmer, encore aujourd'hui, cette révolte contre une mode tombée en discrédit: mais souvenez-vous que si indifférents qu'ils nous semblent être, si futils qu'ils soient en effet, les usages, ou les préjugés, si vous l'aimez mieux, sont souvent la meilleure garde des bonnes mœurs d'une caste aussi bien que d'une nation. Ce n'est jamais impunément qu'on secoue leur joug.

« La duchesse de Rambert, plus fière de la nuance argentée de sa magnifique chevelure blonde, que des priviléges attachés à son rang, avait même renoncé aux honneurs de la représentation plutôt que de se soumettre au costume d'étiquette qui, vous ne l'ignorez pas, sans doute, réclamait impérieusement la coiffure poudrée. Il est vrai que ceci ne l'empêchait pas d'être reçue en petit comité par la reine, de sorte qu'à la

cour aussi bien que dans Versailles chacun connaissait la belle duchesse aux cheveux de lin.

» Vous comprenez, mon cher enfant, quelle était la singulière nuance qui avait valu ce surnom à sa chevelure.

— Oui, repris-je; et aussi je commence à soupçonner que cette boucle, trouvée dans la boîte en peau de chagrin, pourrait bien ne pas avoir appartenu à ma mère. Ah! merci, monsieur le marquis, pour ce soupçon qui soulage mon cœur d'un si grand poids.

— Ne vous pressez pas trop, mon ami, d'accueillir comme autant de faits réels toutes les idées qui vous passent par l'esprit; car ce qui vous rassure est au contraire ce qui me fait craindre que votre premier soupçon n'ait touché juste à l'endroit de la vérité.

La joie qui m'était venue au cœur s'évanouit, et de nouveau je courbai mon front avec humilité.

M. de Marthenais continua;

« L'aventurier, qui avait appris de bonne heure à ne compter pour rien les droits de l'hospitalité, n'eut pas plus tôt été admis chez la duchesse de Rambert, qu'il forma le criminel dessein d'inscrire ce nom illustre sur la liste de ses conquêtes. D'abord la duchesse, instruite elle-même d'un projet dont Bernard ne faisait, du reste, aucun mystère, la duchesse, dis-je, avec une sévérité que tempérait le charme de son gracieux esprit, le plaisanta sur ses prétentions et voulut lui en faire sentir l'inconvenance : il crut qu'on le mettait au défi et répondit insolemment tout haut, devant vingt personnes, qu'il acceptait la lutte. Ce propos révolta les honnêtes gens : Bernard fut chassé de chez la duchesse ; mais en s'éloignant il lui laissa pour adieu ces audacieuses paroles :

» — Puisque je ne puis venir jusqu'à vous, je vous jure, madame, que c'est vous qui viendrez à moi !

» Et partout, depuis lors, on ne parla plus que de la guerre qui s'était déclarée entre lui et la

belle duchesse aux cheveux de lin, dont il s'était promis de devenir l'amant. Il s'engagea même publiquement, dans un pari considérable, à montrer tel jour, à telle heure, un trophée de sa victoire. Depuis lors, il la suivit partout, au spectacle, dans les promenades, enfin jusqu'à l'église, où chaque matin il la coudoyait. Il eut suffi d'une mesure de police pour délivrer madame de Rambert des persécutions de Bernard; mais la vertueuse duchesse avait contre elle toutes les nobles dames qui s'étaient rendues sans combattre, et celles-ci prenaient trop de plaisir à voir jusqu'à quel point la résistance est possible, pour qu'un ministre ne leur fît pas la galanterie de laisser continuer le combat.

» Hélas! le misérable Bernard gagna la gageure : au jour dit, à l'heure dite, il étalait triomphalement une boucle de cheveux blonds devant ses partners stupéfaits de son bonheur.

» La devait-il à la faiblesse de madame de Rambert, vaincue dans la lutte, ou bien était-ce

par un abus de confiance, par un vol qu'il se l'était procurée? »

— Il l'avait volée! m'écriai-je.

— Oui; mais non pas à la duchesse. C'est à votre mère qu'il l'avait volée! me répondit M. de Marthenais, à votre mère, que la fatalité amena à Versailles dans ce temps-là. Bernard l'aura rencontrée, et ce fut la nuance rare de ses cheveux qui causa sa perte.

« Quant à la duchesse, continua mon maître, elle nia énergiquement, mais le doute resta; et comme le doute sur la réputation d'une femme est un poison corrosif qui s'étend, la flétrit et la dévore tout entière, madame de Rambert, malgré ses dénégations, dut subir la loi qui condamne impitoyablement toute femme soupçonnée. Elle fut forcée de quitter Versailles, et d'aller cacher sa honte au fond d'une province. »

— Mais le calomniateur, demandai-je, on le laissa donc en repos jouir du détestable résultat de sa victoire supposée?

— Lui ! oh ! non pas ; car, après un duel qu'il eut à soutenir contre un honnête homme indigné de son impudence, duel dont le misérable se tira encore avec bonheur, il reçut l'ordre de vendre ses biens et de quitter la France sous le plus prompt délai.

« Deux ans après, j'arrivai à Paris. Comme je voulais me fixer dans cette ville, un de mes correspondants, à qui je demandais un hôtel à acheter, m'indiqua celui que j'occupais il y a encore quelques jours. J'allai le voir, il me convint. C'est seulement par mon notaire, qui s'était chargé de passer marché avec le délégué du propriétaire de cet hôtel, que j'appris qu'il avait appartenu à un aventurier banni du royaume, et qu'on nommait Isidore, Servan, Bernard, dit chevalier de Flavenel, le même

que j'avais connu chez M. de Morangis et chez le comte de Flavenel ; le même enfin dont la dernière aventure à Versailles faisait encore grand bruit dans le monde. »

— Or donc, ajouta M. de Marthenais, maintenant que je connais l'horrible événement qui mit votre mère à la merci d'un scélérat, je n'en doute plus : la noble duchesse de Rambert ne fut victime de la calomnie que parce que la simple fille du peuple avait été victime de la violence.

— Oh ! mon Dieu, oui ! repris-je, tout s'explique à présent ; c'est au moyen du déshonneur de l'une qu'il a fait croire à la faiblesse de l'autre, et cette boucle de cheveux trouvée chez vous, c'est lui qui l'y avait déposée avant de partir pour l'exil.

— Eh bien ! mon enfant, voulez-vous encore être le fils d'un tel gentilhomme ?

Je me couvris le visage de mes mains.

— Allons, consolez-vous, reprit M. de Marthenais ému de ma douleur, ce sont là, sans doute, de puissantes probabilités, mais vous pouvez vous dire : ce ne sont pas des preuves.

Je vis bien qu'il ne me parlait ainsi que pour calmer mon agitation, car lui-même ne me paraissait pas bien convaincu des consolations qu'il me donnait.

La nuit était venue. François Cherin nous apporta notre souper ; en même temps, il nous annonça que le lendemain nous comparaîtrions devant nos juges.

Cette importante nouvelle venait à propos pour faire diversion aux tristes pensées qui me préoccupaient ; elle était pour moi comme le signal d'une délivrance prochaine ; cependant, je ne la reçus qu'avec une joie médiocre, car je songeai, tout à coup, à la position désespérée

de mon maître. Pour lui, il n'en parut pas troublé.

Il arriva enfin, ce grand jour où je devais me trouver en présence de mes coaccusés, et face à face avec la justice. Je ne craignais rien pour moi; aussi, n'eût été l'intérêt bien naturel que je portais à mon noble compagnon de captivité, je n'aurais éprouvé, comme tant d'autres, qu'un simple mouvement de curiosité; mais je devais trembler pour lui, dans ce jour fatal où la vie de quinze prévenus allait être mise en jeu devant un tribunal qui se préparait à résoudre la question au profit de la mort.

Vers dix heures du matin, il y eut grand bruit de clefs et de portes dans les corridors de la Conciergerie. Une nombreuse compagnie de gendarmes s'échelonna sur le chemin que nous devions parcourir, depuis notre prison jusqu'à la salle d'audience. On mit des sentinelles à toutes les issues; puis, lorsqu'on eut pris les mesures de précaution que la prudence réclamait, on vint militairement nous tirer de nos

cellules, et nous arrivâmes, un à un, dans le vaste bureau du greffe, où le commis en chef constata notre identité.

Parmi ces prévenus, il y avait des visages qui m'étaient inconnus ; d'autres que je n'avais vus qu'une seule fois, lors de la confrontation, chez le juge qui avait instruit notre procès criminel. Quant à M. de Marthenais, il les connaissait bien tous ; aussi adressait-il un sourire à celui-ci, en même temps qu'il tendait la main à un autre.

Novice que j'étais! l'air de sérénité, le sentiment de joie et d'orgueil que je lisais dans les regards et sur la face des conspirateurs, me semblaient incompatibles avec l'événement fatal qui se préparait pour eux. Je ne savais pas alors que toute opinion politique, si folle, si coupable, si perverse qu'elle soit, a toute l'importance d'une religion pour celui qui la professe, et que tout apôtre a soif du martyre.

Ainsi, ce troupeau d'accusés, de presque con-

damnés, veux-je dire, semblait une réunion d'amis qui s'étaient donné rendez-vous dans un jour de fête. Ils s'encourageaient les uns les autres, du geste et de la voix; ils parlaient hautement, faisaient assaut de plaisanteries contre le pouvoir et contre eux-mêmes, se renvoyaient poliment l'épigramme, et, oubliant l'effrayante tristesse du local où on les avait réunis, ils s'abandonnaient à une sorte de gaieté qui alors me parut inexplicable, mais que j'attribue aussi aujourd'hui à ce besoin que l'homme éprouve de s'étourdir à l'approche d'un grand danger ou d'une grande infortune; besoin qui naît de notre faiblesse et auquel nous obéissons involontairement.

Ces messieurs étaient si gaiement occupés d'eux-mêmes, que c'est à peine s'ils firent attention à moi. Au fait, qu'étais-je au milieu des coupables? un être sans importance, un innocent enfin! Je faisais bien nombre dans la masse des accusés, mais ceux-ci ne devaient me compter pour rien, car l'arrêt qui allait les frap-

per ne pouvait pas m'atteindre. Si sévère que fût le verdict du jury, j'en devais être quitte pour les quelques jours que je venais de passer en prison; quant aux autres, c'était un duel à mort entre eux et le pouvoir : ils n'avaient pas offert moins que leur tête pour enjeu de la partie qui devait se décider aujourd'hui.

Cependant, grâce à l'amitié que M. de Marthenais avait pour moi, et surtout grâce à l'importance de mon noble maître, qui semblait être le roi, le héros de la fête, on voulut bien m'adresser la parole, et me féliciter de ce que j'avais trempé, même indirectement, dans cette généreuse entreprise; puis les joyeux propos recommencèrent.

L'arrivée du dernier accusé mit fin à cette bruyante conversation.

A son aspect, chacun prit un front sévère et se recula comme s'il eût craint le contact de cet homme.

Celui qu'on venait d'amener au greffe, et

dont la présence avait été accueillie si défavorablement, c'était Bernard, l'officier de police.

J'éprouvai à sa vue un frisson subit; et alors, comme un enfant qui, dans un mouvement de frayeur, cherche à s'abriter sous la protection de son père, je me réfugiai auprès de M. de Marthenais.

Celui-ci comprit ma répugnance et y répondit par un coup d'œil d'approbation.

Bernard aussi s'aperçut de ce mouvement de répulsion auquel je venais de céder; j'ignore s'il en devina le motif, mais je dois supposer qu'il ne s'y méprit pas; car il tourna vers moi un regard plein de tristesse.

— Mon Dieu! dis-je à part moi, est-il donc vrai que cet homme est mon père?

Depuis ce moment jusqu'à celui où nous devions comparaître devant nos juges, plus d'une heure encore s'écoula. Durant ce long

temps d'attente, il n'y eut plus de conversation générale. Les accusés, assis deux à deux sur les bancs de la salle, ayant, entre chaque couple, un gardien armé de sa baïonnette, s'entretenaient à voix basse, ou murmuraient de sourdes paroles d'indignation contre le complice qui, par son immoralité bien connue, avilissait leur cause et éteignait cette soi-disant auréole de gloire, dont un orgueil insensé illuminait leurs fronts.

Quant à Bernard, isolé des autres coupables, il ne manifestait ni honte, ni colère envers ceux qui l'injuriaient; il se tenait le menton appuyé dans sa main, n'écoutait personne, et me regardait toujours.

Cette fixité persévérante que je subissais avec peine, car il m'était impossible de ne pas lever les yeux sur cet homme, faisait passer dans mon esprit les idées les plus contraires; tantôt elles me repoussaient, tantôt elles m'attiraient vers lui. Les doutes tourmentants qui m'avaient assailli depuis la découverte des cheveux de ma

mère chez M. de Marthenais se représentaient à ma pensée; je me redisais tout bas ce que je savais et du parc de Versailles, et de l'existence aventureusement coupable de Bernard; puis tour à tour rejetant comme le souvenir d'un mauvais rêve, ou bien accueillant comme une fatale réalité cette supposition vraisemblable : « Celui qui est là, devant moi, c'est mon père, » j'étais prêt quelquefois à lui ouvrir mes bras, et cependant je me rapprochais toujours de M. de Marthenais, qui voyait, je dois le croire, ce qui se passait en moi; car il prenait mes terreurs en pitié et mes élans le faisaient sourire.

L'ordre de partir pour le tribunal nous fut donné; on nous rangea sur deux de front, sans choix de personnes, et sans avoir égard au degré de culpabilité. Par une singulière combinaison du hasard, je me trouvai placé côte à côte avec l'officier de police.

Comme mon cœur battit avec force quand je sentis son coude toucher le mien et son souffle effleurer mon visage!

Je m'étais promis de ne pas lever les yeux, durant le court trajet que nous avions à faire ensemble; mais au sortir de la Conciergerie, en traversant la cour, en montant les degrés du Palais-de-Justice, en suivant la galerie, je fus si ébloui, si étourdi à la vue de tous les curieux qui s'étaient arrêtés sur notre passage, que je ne pus m'empêcher de tourner la tête vers mon compagnon de chaîne.

Même en cheminant il me regardait encore!

Ma première pensée fut de lui demander pourquoi il m'examinait ainsi; mais un scrupule que je n'oserais nommer filial me retint, et, au lieu des paroles brèves et sèches que déjà je balbutiais tout bas, je me surpris à lui dire presque avec attendrissement :

— Voyons! est-ce ma main que vous voulez presser? prenez-la, je ne vous en veux pas!

Comprit-il le véritable sens de ces mots dits

d'une voix émue? je l'ignore; mais je n'eus pas plus tôt parlé ainsi que sa main chercha furtivement la mienne. Il parut heureux de pouvoir la presser!

Pour moi, je n'eus pas lieu de me repentir de ce moment d'abandon, car, à la satisfaction intérieure que je ressentis, je vis bien que j'avais fait, sinon mon devoir, du moins une bonne action.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE.

—

